

C C Français

LES

PARISIENNES

Deuxième série des

GRANDES DAMES

ARSÈNE HOUSSAYE

LES GRANDES DAMES

MONSIEUR DON JUAN — MADAME VÉNUS — LES PÉCHERESSES BLONDES
UNE TRAGÉDIE A EMS

10e édition. — 4 vol. in-8 cavalier, avec 4 portraits, 20 fr.

HISTOIRE DU 41e FAUTEUIL DE L'ACADÉMIE

DEPUIS MOLIÈRE JUSQU'A BÉRANGER

7e éd. — Portraits. — 1 vol. in-8 cavalier

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE

ÉTUDES HISTORIQUES SUR LA COUR DE LOUIS XIV

5e éd. — Portraits. — 1 vol. in-8 cavalier

LE ROI VOLTAIRE

5e éd. — Gravures. — 1 vol. in-8 cavalier

HISTOIRE DE L'ART FRANÇAIS AU XVIIIe SIÈCLE

Nouvelle édition. — 1 vol. in-8 cavalier. — Portraits

VOYAGE A MA FENÊTRE

1 vol. in-8 cavalier. — 5e édition. — Gravures de Johannot

NOTRE-DAME DE THERMIDOR

Nouvelle édition. — 1 vol. in-8 cavalier. — Portraits

HISTOIRE DE LÉONARD DE VINCI

1 vol. in-8. — Portraits

MADEMOISELLE CLÉOPATRE

8e éd. — 1 vol. grand in-8

PRINCESSES DE COMÉDIE ET DÉESSES D'OPÉRA

1 vol. in-8 cavalier. — 10e éd. — Gravures de Flameng

LE ROMAN DE LA DUCHESSE

7e éd. — 1 vol. in-18

HISTOIRE DES PEINTRES FLAMANDS

1 vol. in-folio, illustré de 100 magnifiques gravures

POÉSIES COMPLÈTES

8e édition. — 1 volume in-8. — Gravures



VIOLETTE

ARSÈNE HOUSSAYE

LES

PARISIENNES

IV

LES FEMMES DÉCHUES

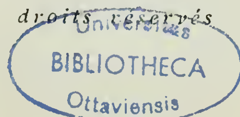
L'AMOUR DES PARISIS DONNERA LA MORT.
L'AMOUR DONNERA LA MORT AUX PARISIS.

Légende des Parisis.



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

MDCCCLXIX



LIVRE XIII

SANTA-CRUZ ET VIOLETTE

Il n'y a pas d'esclaves plus tourmentés que ceux de l'amour.

Mlle de Lespinasse.

Salue cet enfant qui passe, ce sera peut-être un homme ; salue-le deux fois, ce sera peut-être un grand homme.

Confucius.

Le sage rougit lui-même de ses paroles quand elles surprennent ses actions.

Socrate.

Garde-toi bien que les amorces du plaisir ne te désarment et ne te séduisent. A chaque tentation, dis en toi-même : Voici un grand combat ; c'est ici une bonne action toute divine ; il s'agit ici de la royauté, de la liberté, de la félicité, de l'innocence ; souviens-toi des dieux, appelle-les à ton secours, et ils combattront pour toi. Tu invoques bien Castor et Pollux dans une tempête ; — la tentation est une tempête plus dangereuse pour toi.

Épictecte.

Chaque femme a sa mission. Il y a les prédestinées aux pompes et aux œuvres de Satan, mais il y a des femmes qui sont envoyées sur la terre pour y répandre un parfum de la grâce divine. Celles-là, comme la vestale antique, veillent à la fois sur leur vertu et sur leur amour.

***

Contente-toi de ta femme, ne prends pas celle de ton voisin. Si tu le fais tu n'es qu'un loup carnassier. Tu serais comme ce sauvage qui, appelé à un festin, prend la part de son voisin sur son assiette.

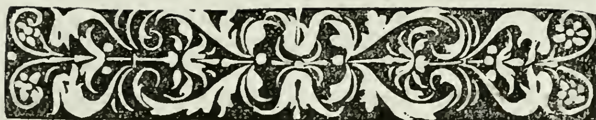
ÉPICTECTE.

L'amour pardonne tout ; l'amour-propre ne pardonne rien.

***

Une femme peut-être surprise d'avoir aimé : elle ne l'est jamais d'être aimée.

MARIVAUX.



I

La Duchesse aura-t-elle un amant ?



UEL était ce troisième larron qui s'arrêta devant la porte de la duchesse de Montefalcone à une heure et demie du matin, au moment même où elle ouvrait la fenêtre de son balcon?

Sans doute c'était un amoureux.

Le prince Rio et Santa-Cruz étaient tout à ce spectacle nocturne.

Qu'allait-il se passer?

Sans doute Bianca n'était venue sur son balcon que pour faire un signe à Roméo ?

Jugez si le scandale fut grand — pour Santa-Cruz et le prince Rio : — le passant qui n'avait pas l'air d'un passant qui veut passer son chemin, — leva la tête et engagea sans façon une causerie nocturne.

Que pouvait-on se dire ?

Les deux curieux eurent beau tendre l'oreille, les voix ne traversèrent pas l'avenue.

Tout à coup ils partirent d'un grand éclat de rire : ils avaient reconnu Monjoyeux. Le sculpteur venait de conduire Violette et Antonia. Il était revenu bravement à pied à travers le bois, il descendait les Champs-Élysées et il sonnait chez la duchesse pour savoir si tout le monde était parti.

— En vérité, dit le prince Rio, la duchesse ne veut pas aimer son prochain comme elle-même. Qui donc la décidera à prendre un amant ?

— Moi ! dit Santa-Cruz.

II

Une autre Promenade amoureuse au Parc des Princes

D'où vient qu'un jour on rencontra Violette se promenant seule avec Santa-Cruz dans les sentiers de la mare d'Auteuil, sous ces beaux arbres où Bianca et Prémontré avaient mangé des fraises? Si nous écoutons sous l'orme, nous apprendrons que la duchesse est devenue fantasque à ce point que Violette ne la voit presque plus.

Où est l'âme humaine que n'a pas envahi le péché? Quelle créature n'a trahi ni son amour ni son amitié? Qui donc a toujours vécu dans les régions élevées du sentiment

divin? La duchesse se croyait au-dessus de toutes les misères humaines ; elle croyait que sa dignité la préserverait de toutes les atteintes qui marquent la conscience. Mais elle s'abandonnait trop aux entraînements de la rêverie amoureuse pour ne pas déchirer un peu sa robe aux sentiers de l'école buissonnière.

Voilà pourquoi depuis qu'elle sentait que Violette aimait Santa-Cruz comme Santa-Cruz aimait Violette, elle n'avait plus pour la douce exilée du Parc des Princes la même amitié expansive. Elle ne lui disait plus tout ; elle ne la questionnait plus. Elle s'en voulait de ne pouvoir s'arracher cette jalousie du cœur, mais la jalousie était plus forte que son amitié.

Violette elle-même, tout en vouant un culte à la duchesse comme elle avait fait naguère à Geneviève de la Chastaigneraye, se sentait jalouse aussi. Mais elle se hâtait de se frapper trois fois le cœur, ne voulant accuser qu'elle-même, se disant d'ailleurs, — sans bien le croire,—que cet amour nouveau n'était qu'une distraction de son esprit.

La pauvre fille! cet amour nouveau prenait

toute sa vie, comme l'amour de Parisis, deux ans plus tôt.

Donc, Violette et Santa-Cruz se promenaient—comme des amoureux,—un jour, vers midi, sous les ramées à peine verdoyantes du bois de Boulogne.

On est encore dans l'hiver, mais aux derniers soleils de mars. Les fleurettes rustiques rient déjà dans l'herbe, les bourgeons vont s'épanouir à la première chanson du merle, ce réveille-matin de la nature, les églantiers annoncent les roses sauvages par leurs branches toutes vertes.

Santa-Cruz et Violette étaient mélancoliques.

Santa-Cruz avait l'amour gai, mais Violette avait l'amour triste. Et comme l'amour de Violette était le plus fort, elle imposait son expression douloureuse à Achille. Même pour ceux-là qui sont heureux en femmes et qui courent les aventures galantes avec le scepticisme au cœur, il vient un jour où les mélancolies de la passion ont prise sur leur âme. La tristesse même a ses voluptés, puisqu'elle est le chemin le plus rapide vers le ciel. Violette

ouvrait à Santa-Cruz des horizons nouveaux. Certes, elle n'était pas venue se promener avec lui pour faire un cours de philosophie, mais il trouvait en sa compagnie je ne sais quelle aspiration aux régions sereines. Il se sentait heureux à côté de Violette comme si elle eût été à la fois sa sœur et sa maîtresse, quoiqu'elle ne fût ni sa maîtresse ni sa sœur.

Violette marchait vite comme si elle fuyait un souvenir qui l'accusât. Santa-Cruz lui parla du passé, car il lisait à livre ouvert dans ce cœur si pur et si loyal qu'il ne pouvait rien cacher.

— Non, dit-elle, le passé pour moi c'est un tombeau où je me réveille vivante tous les jours. Faites-moi croire à une métamorphose. Dites-moi que tout se renouvelle, prouvez-moi qu'une autre femme est née en moi-même.

On sait que Santa-Cruz était l'homme par excellence des vérités paradoxales; aussi s'empara-t-il de ce thème avec une éloquence des plus entraînantes. Il dit à Violette que la nature est impitoyable pour le passé. Elle jette dans le néant la rose comme le chardon, la

jeune fille comme le crapaud. Le monde n'est qu'une épitaphe perpétuelle. Hier ne compte pas dans l'addition d'aujourd'hui et demain. La nature moissonne le cœur comme elle moissonne la terre. Que reste-t-il des anciennes amours? Les cendres des gerbes brûlées. La science de la vie c'est de ne jamais se retourner; c'est de marcher en avant, vaille que vaille, coûte que coûte. Vivre du passé c'est vivre dans un cloître, si ce n'est dans un tombeau.

Depuis que la duchesse voyait moins Violette, Achille la voyait plus. La pauvre solitaire ne voulait pas trahir son amie, aussi défendait-elle à Santa-Cruz de venir chez elle. Mais elle voulait bien le rencontrer comme sans préméditation, au hasard du sentier. C'était un hasard prévu puisqu'elle se pronait presque toujours dans la même zone, depuis le Pré-Catelan, où elle allait boire du lait, jusqu'à la mare d'Auteuil où elle allait cueillir des myosotis.

Achille qui ne traînait pas les choses en longueur, qui ne filait pas le parfait amour aux pieds d'Omphale, qui ne se perdait pas dans

la république platonicienne, avait acquis dans la compagnie de Violette toutes les vertus, y compris la patience. Il ne se reconnaissait plus lui-même.

Déjà la duchesse l'avait habitué à ne pas risquer l'heure et le moment. Mais avec elle il était tourmenté des aiguillons de l'amour, tandis qu'avec Violette, c'était l'adorable commerce des âmes. Il goûtait doucement le charme de ses yeux, de sa voix, de son âme, de toute sa beauté visible et invisible. Il était en paradis, il ne demandait pas la volupté des flammes vives.

Ce matin-là, Santa-Cruz, redevenu primitif comme dans ses montagnes, se penchait à chaque instant pour cueillir une fleurette. Il finit par composer un très joli bouquet rustique qu'il noua avec un brin d'herbe.

— Tenez, Violette, je ne vous ai jamais rien donné.

— Merci, dit-elle en portant le bouquet à ses lèvres, voilà un bouquet qui m'est plus cher que toutes les fleurs de Paris.

— Parce qu'il ne m'a rien coûté, reprit Achille.

Il s'était rapproché d'elle — si près, si près, si près — qu'il l'embrassa.

Elle trouva cela tout naturel, elle ne se défendit pas. Mais comme il voulait recommencer :

— Non, dit-elle, je vous aime trop.

On se sépara avec la joie dans le cœur.

Mais dès que Violette fut seule dans sa chambre, elle tomba agenouillée, tant son âme était triste, même dans la joie.

Le lendemain, à la même heure, on se retrouva sous les mêmes arbres, dans les mêmes rêveries. Violette était venue à pied, Santa-Cruz était venu à cheval, mais il avait laissé son cheval à son groom dans l'avenue des Marronniers.

— Dites-moi donc votre histoire, demanda Violette à Achille.

L'inconnu a une grande force sur les femmes, mais la curiosité l'emporte : elles ne sont contentes que si elles savent, au risque de briser leur illusion comme le singe brise la pendule.

Dieu a été plus grand encore en gardant son secret.

— Que je vous conte mon histoire, dit Santa-Cruz, à quoi bon? Un coup de soleil sur la neige des montagnes! Une paysannerie plus ou moins romanesque! Une églogue de Théocrite.

— C'est ce qui me charmera, murmura Violette.

Achille lui rappela qu'il avait refusé de conter sa jeunesse à la duchesse de Montefalcone, sous prétexte que les hommes de génie seuls avaient droit d'ouvrir le livre de leur vie. Mais comme tout homme aime à se conter soi-même, puisque parler de soi c'est revivre du passé. Achille se laissa aller à la tentation.

On se coucha sans façon sur l'herbe, comme les endimanchés du bois de Boulogne.

Ce ne fut pas sans beaucoup de parenthèses, sans beaucoup d'œillades idolâtres, sans beaucoup de violettes jetées aux pieds de Violette, que Santa-Cruz raconta l'histoire d'Achille Le Roy, car il y avait bien deux hommes en lui, un pâtre et un Grand d'Espagne.

Le Grand d'Espagne, qui avait horreur du *moi,* parla de lui à la troisième personne comme il eût fait d'un ami.

Mais il y avait déjà si loin d'Achille Le Roy à Santa-Cruz que celui-ci pouvait parler de celui-là comme d'un autre homme.

Je vais vous dire cette histoire à peu près comme Santa-Cruz me la conta lui-même.

III

Un Grand d'Espagne sans le savoir

Il y a quatre-vingts ans, un Grand d'Espagne de haute lignée, le duc de Santa-Cruz, dernier du nom, venait se réfugier dans les Pyrénées, sur le versant oriental des Eaux-Chaudes, décidé à mourir parmi les bêtes sauvages, dans son horreur des hommes.

Il avait été condamné à mort dans une révolution de palais; il avait fui de montagne en montagne jusqu'au jour où il avait crié : « Terre! » en saluant la France.

Quand on est condamné à mort dans son

pays, la « terre étrangère » est comme le rivage pour le naufragé.

Il pensa d'abord à aller jusqu'à Paris pour demander protection à quelques amis fort bien en cour. Mais c'était à l'heure de la Révolution. Et, d'ailleurs, il arrivait sans ressources dans les Pyrénées : plus un seul maravédis, un manteau déchiré, un feutre percé à jour, des bottes problématiques.

Il prit pied dans une petite baraque abandonnée où venaient s'abriter les pâtres les jours d'orage.

— Enfin, s'écria-t-il, je puis mourir !

L'homme est ainsi fait ; Santa-Cruz avait fui la mort parce qu'elle le poursuivait ; maintenant qu'il ne la voyait plus il fût allé volontiers vers elle.

Une vache égarée passa non loin de la petite baraque. Il mourait de soif, il remercia Dieu de cette rencontre, mais il regretta de n'être pas un peu pâtre pour pouvoir traire la vache et boire à cette fontaine miraculeuse.

Sans doute un pâtre vint à son aide, sans doute il trouva la source bonne, car il jura d'oublier le passé, sa Grandesse, son titre de

duc; il jura de vivre en homme libre dans la montagne. Ce fut une vraie régénérescence.

Il se reprit bientôt aux douceurs de la vie. Au bout de quelques années, il se retrouva plus ou moins marié avec une montagnarde qui lui donna deux fils et une fille.

Par malheur, la mauvaise fortune devait le frapper jusqu'à la mort : il fut enseveli dans une avalanche avec sa femme et deux de ses enfants. Il ne resta debout que le petit Juan, qui avait douze ans à peine, et qui, ce jour-là, promenait gaiement ses bêtes dans une autre ondulation de la montagne.

L'enfant devint tout à fait sauvage; il fut protégé par les pâtres du voisinage; il vécut de la vie alpestre, ne connaissant plus que ses vaches, ses brebis et son chien. Naturellement, il ne s'appelait pas le duc de Santa-Cruz : on l'avait baptisé sous le nom de Jean Le Roy, parce que le nom originaire de son père était El Rey.

Un fermier, son plus proche voisin, vint toutes les semaines lui prendre ses fromages pour les conduire l'hiver à Pau; aux Eaux-Bonnes, l'été.

Le fermier avait une fille ; elle aussi gardait quelques vaches maigres sur les précipices entre la neige et l'abîme. Elle aimait la flûte et les psaumes de Juan El Rey ou Jean Le Roy.

Peu à peu les bètes se rapprochèrent. Un jour il arriva qu'elles mangèrent la même herbe dans un ravin verdoyant tout bordé de hêtres.

C'était dans la belle saison; sur la lisière du bois on voyait rire les fraises sous les aubépines. Jean Le Roy cueillit un bouquet de fraises et le porta à Marianne Coucou.

Ce fut tout ce qu'il lui dit. Et elle, pour toute réponse, porta les fraises à ses lèvres et s'enfuit pour cacher sa rougeur, rougeur de fraise, car elle avait les fraîches couleurs de sa dix-septième année.

Le lendemain, pareille rencontre; le surlendemain, le père et la mère Coucou, cherchant leur fille, leurs vaches et leurs chèvres avec quelque inquiétude, trouvèrent tout ce monde-là dans le ravin. Ils ne virent pas grand mal à cela. On questionna Jean Le Roy pour savoir si le ravin était pavé de bonnes

intentions. Le jeune pâtre n'y allait pas par quatre chemins. Il déclara qu'il était prêt à cueillir pour Marianne toutes les fraises de la contrée, à jouer pour elle de la flûte jusqu'à son dernier souffle, à la porter dans ses bras pour remonter le versant à pic chaque fois qu'elle serait descendue, en un mot à la prendre pour sa femme devant Dieu, mais il ne voulait pas l'épouser devant les hommes. C'est-à-dire qu'il était trop sauvage pour aller au village voisin, habillé de noir comme un marguillier, se donner en spectacle sous prétexte de mariage.

Le père et la mère Coucou ne se fâchèrent pas trop contre cet original qui menaçait d'être un bon mari, malgré le sacrement et la loi. On attendit, on séquestra Marianne, mais il n'en voulut pas démordre.

Il menaça de mourir de chagrin. La pauvre Marianne, si rose, si joufflue, si gaillarde jusque-là, pâlit, s'étiola et se coucha pour mourir.

— Notre fille n'est plus qu'un cierge, dit la mère.

— Tu me fais peur avec ton cierge, dit le

père. Donnons-là à Jean Le Roy, nous ferons brûler un cierge à l'église, cela leur tiendra lieu de bénédiction.

Quelques jours après, toute la montagne fut réjouie; Jean Le Roy apprit à ses amis les oiseaux, en leur jouant un air de flûte, que les mauvais jours étaient passés. Il cueillit un beau bouquet de fleurs sauvages qui fut le bouquet de la mariée. On fit rôtir un chevreau, et on but du vin de Jurançon, tout comme Henri IV à son berceau.

Dieu qui, sans doute, ne connaît pas le Code civil, bénit ce mariage sans écharpe et sans surplis. Un an après, Marianne Coucou mettait au monde un garçon qui fut baptisé sous le nom de Jean-Achille Le Roy.

Ce jour-là encore on tua un chevreau, mais le troupeau ne s'amoindrissait pas pour cela, au contraire. Jean Le Roy, le génie de la montagne, avait augmenté sa petite fortune en vendant des bois et en achetant des vaches, en défrichant çà et là quelques lambeaux de *savarts* ou de *laris* pour y semer de l'orge et du sarrasin. Dans le ravin, il avait créé tout un potager; par malheur, le soleil y était

avare de ses rayons, mais enfin « ce que Dieu donnera, on le prendra », disait le pâtre.

En ce temps-là on vendit des communaux dans la montagne. Cette fois, Le Roy osa se montrer : on avait dix ans pour payer ; il acheta cent hectares à raison de cent francs l'hectare. Le pâtre savait bien qu'il trouverait tous les ans du bois pour payer la commune. S'il était heureux! vous le pensez bien, d'autant plus que Marianne Coucou lui donna bientôt une fille qui fut baptisée du nom de Marianne; mais le curé d'un seul nom en fit deux, disant que Marie-Anne c'était les deux plus beaux noms de la chrétienté, le nom de la sainte Vierge avec le nom de sa mère.

On commença à parler de Jean à trois lieues à la ronde. Il était devenu moins farouche; il permettait à quelques voisins de traverser son domaine; la petite maison natale n'avait pas grande mine au dehors, mais sa femme avait fait un intérieur charmant par la blancheur du linge, par l'état de la vaisselle, par je ne sais quel parfum de vertu alpestre.

Il était le plus industrieux des hommes de

la contrée; il avait bâti lui-même une petite aile pour loger les bestiaux. Dans les rochers, il avait creusé plus profondément l'ancienne étable, si bien que toute une arche de Noé aurait pu y débarquer dans le déluge jusqu'au départ de la colombe. Là aussi Jean avait bâti un petit moulin qu'il faisait tourner par un âne. C'était donc tout un monde autour de lui. On récoltait le blé, on faisait la farine, on cuisait le pain. Le pain n'était pas blanc, mais quel bon pain quand on a soi-même semé le blé, quand la ménagère, en pétrissant la pâte, y a laissé tomber ces belles perles de sueur, qui sont l'auréole des moissonneuses et des mères de famille! C'est le vrai pain du bon Dieu!

Cependant le petit Achille, déjà hardi dans la montagne, ne craignait ni le soleil ni la neige; comme l'autre Achille, son père l'avait trempé dans le Styx, je veux dire dans les sources vives.

— Que ferons-nous de notre fils? demanda un jour Marianne à son maître.

— La belle question! nous en ferons un pâtre comme moi.

— Oui, dit Marianne attristée, mais il ira à l'école.

— A quoi bon? reprit Jean Le Roy, est-ce que j'ai été à l'école, moi! Enfin, puisque c'est la mode, on le mènera à l'école. Mais quand on tient un livre d'une main, on ne fait pas grand'chose avec l'autre.

Et comment aller à l'école? L'école est loin : il faut descendre à Laruns, à travers les rocs, les torrents, les précipices. Descendre le matin, remonter le soir, tout un voyage périlleux pour apprendre la grammaire! Car la mère pourrait lui apprendre à lire et à écrire. Mais on parle si mal à la maison!

On décida que l'été la mère conduirait le fils à l'école, tout en portant du lait à Laruns. Il reviendrait comme il pourrait, avec les enfants des Eaux-Chaudes, tantôt sur le bout d'une charrette, quelquefois en s'accrochant aux voitures des voyageurs; çà et là pourquoi ne monterait-il pas en croupe avec un muletier aragonais passant par Gabas?

Il y a un Dieu pour les enfants. Jamais il

n'arriva malheur au gamin de la montagne. Tous les soirs, à la brune, on courait prendre Achille aux Eaux-Chaudes.

Le gamin avait neuf ans; nul n'était plus hardi sur les rochers et contre les ours. Déjà il maniait le fusil de son père; il avait disparu toute une journée pour se risquer au pic de Gazie, où se montrent le coq de bruyère, la perdrix rouge et la perdrix blanche; il comptait sur un régal pour sa mère, mais il n'avait tué qu'un chat sauvage. Au retour de cette chasse incroyable, il fut battu par le père; mais à peine Jean Le Roy le vit-il pleurer tout trépignant d'indignation, qu'il le prit dans ses bras et lui dit : « Je t'achèterai un fusil en t'achetant des livres; j'aime mieux un chasseur qu'un savant. »

Cependant le petit-fils du Grand d'Espagne savait déjà lire; à la fin de la saison il griffonnait d'une main fière, mais le maître remarquait surtout les beaux pataraphes qu'il signait sur la figure des écoliers quand ils le raillaient sur ses airs sauvages. Il devint la terreur de l'école; le maître voulut le rendre à sa mère, mais il se décida à le gar-

der malgré ses manières un peu montagnardes, séduit par sa vive intelligence.

— Ce garnement-là ira loin, dit-il au curé et au médecin à la distribution des couronnes de l'année.

Les premiers jours la mère l'avait conduit, mais après une semaine il partait seul pour l'école et s'en revenait tantôt par ci, tantôt par là, ne craignant pas les sentiers inaccessibles et dangereux. Comme tous les enfants de la montagne Pyrénéenne, il avait le pied d'acier, il s'accrochait aux rochers, il jouait avec le péril.

Quelquefois il remontait par le chemin de tout le monde : c'est qu'il était ces jours-là en compagnie du médecin de Laruns ou du curé de Coust, cette adorable petite colonie, ce nid d'aigle dans les nuages, cette république de quatre-vingts citoyens qui a son conseil des anciens, qui vit en famille dans le pays des neiges, qui ne se mésallie jamais. Ces jours-là, c'était une fête pour l'écolier, car il interrogeait le curé ou le médecin. Or, pour lui, tout ce qui sortait de leur bouche était la vraie science ; le premier lui

montrait Dieu, le second la Nature. Plus d'une fois, il dépassa la maison natale pour les accompagner jusqu'à Goust. Aussi, un jour que Marianne Coucou, depuis longtemps prise par la fièvre, parut très malade à l'enfant, quoiqu'elle ne se plaignît pas, elle vit venir à elle tout à la fois le médecin et le curé. C'était son fils qui les amenait. Le curé parla à l'âme, le médecin réconforta le corps. La mère, revenue à elle, serra bien fort l'écolier dans ses bras.

Cependant, comme il l'avait dit, le père donna un fusil à Achille. Le même jour la mère lui donna un violon trouvé. L'enfant joua bientôt du fusil et du violon. Les jours de récréation, il courait la montagne, s'aventurant aux pics d'Acizai, de Cesque et de Gazie, où il avait déjà tué le chat sauvage. Son premier coup de fusil, qui porta bien, lui donna un coq de bruyère. Le second coup, un isard. Le jour où il rapporta l'isard, le traînant à travers les rochers, il se crut le roi de la montagne; ce jour-là encore, son père coupa la tête à une bouteille de vin de Jurançon.

— Pauvre petite bête! dit la sœur Marie; vois donc comme elle te regarde doucement, toi qui l'as tuée, avec ses beaux yeux encore ouverts.

On sait que l'isard est un joli animal qui ressemble au chevreuil et au chamois. Mais l'homme né chasseur aime le carnage, il tue la colombe comme le hibou, la biche effarée et pleurante comme le loup furieux, avec une cruelle volupté.

Achille eut pourtant un bon mouvement; il embrassa sa sœur et il lui jura de laisser la vie sauve au premier isard qu'il rencontrerait.

— Bien mieux, s'écria-t-il, je lui jouerai du violon.

Il donnait des coups d'archet à faire fuir les ours!

Je m'attarde un peu à cette enfance toute rustique et toute montagnarde. Les années se passèrent, le frère et la sœur grandirent et devinrent les plus beaux enfants des Pyrénées: des cheveux bruns comme l'aile du corbeau, un profil fier, aux lignes fines, un ovale parfait, le teint quelque peu olivâtre mais harmonieux, des sourcils qui semblaient peints, des

cils retroussés, des dents éclatantes, de vraies dents de chat, des narines joyeuses, le corps svelte, le pied cambré, la main petite et expressive.

Tout cela était charmant, mais, comme chez tous les Basques, « ces cacheurs d'âme, » la figure n'exprimait pas bravement la pensée. Il n'y a pas un Basque qui ne serait bon diplomate, parce qu'il a l'œil pénétrant et parce qu'il porte un masque trompeur.

Ainsi était la sœur, ainsi était surtout le frère.

Jean Le Roy était resté sauvage; mais Marianne Coucou venait avec ses enfants tous les dimanches d'été aux Eaux-Chaudes. L'hiver, elle les conduisait à la messe à Laruns; on s'était même hasardé une fois jusqu'à Pau pour acheter un habit à Achille et une robe à Marie; il fut décidé que la jolie montagnarde porterait le costume des Ossaloises : sur la tête, le capulet de drap écarlate avec la doublure damassée, le petit bonnet rond de mousseline pour retenir les cheveux, sans toutefois emprisonner les belles tresses qui retombent sur les épaules; le corset de velours

noir avec des revers de velours cramoisi; le fichu de soie dont les pointes se perdent dans le corset; les jupes de laine divisées en plis symétriques, celles du dessus s'agrafant derrière la taille à la hauteur des genoux, réminiscence ou inspiration des paniers de l'ancien régime. Voyez comme le ruban bleu court avec art sur les dessins de ces plis étudiés! Ce n'est pas tout : voici le tablier de mousseline blanche unie ou brochée, avec les falbalas qui égaient les jupes. Sur le tablier jouent au vent les deux bouts d'une large ceinture jaune qui viennent flotter jusque sur les bas blancs, ces bas blancs dessinant une jambe nerveuse, se coupant au cou-de-pied et débordant sur le soulier par leurs fines canelures.

Mais si la sœur restait fidèle au costume du pays, le frère s'en voulut affranchir. Il trouvait que si les paysannes sont jolies dans leurs modes séculaires, les paysans ont le costume des paysans de théâtre avec leur veste écarlate, leur gilet de molleton blanc à larges revers, la chemise plissée et serrée au col, la culotte courte de velours noir avec les

poches à revers garnies de galons dorés, les jarretières à glands en cordon de soie violette ou jaune ou rouge, l'épingle étincelant sur la chemise, les sandales en fil garnies de bandelettes noires ou rouges qui se croisent sur le pied. Et sur tout cela le célèbre béret béarnais brun.

Jean Le Roy était plus sévère dans son costume. Il portait la culotte courte et la veste brune, mais il se jetait toujours sur les épaules une ample cape de laine blanche, ce qui lui donnait un grand caractère. Aussi son fils le trouvait-il le plus beau des montagnards.

Pour lui, dès qu'il put imposer sa volonté, il voulut être habillé tout de noir, comme le curé et comme le médecin de Laruns.

— C'est bien, dit le père, cela prouve que sa vie sera sérieuse.

Il avait passé toutes ses jeunes années à étudier, à chasser, à jouer du violon et à garder le troupeau; il appelait cela étudier encore. Il emportait toujours un livre, un fusil ou son violon.

Et quel livre emportait-il? L'*Iliade* et l'*Odyssée*, un in-18 du temps de la Régence

avec des figures d'Audran, la plus belle édition de l'*Homère* de madame Dacier. Quand il n'emportait pas *Homère*, il emportait l'*Ancien Testament*. Il commençait bien, cet inculte, puisqu'il mettait la main du premier coup sur les deux Bibles de l'humanité. L'*Ancien Testament*, c'était le curé de Laruns qui le lui avait donné; l'*Homère*, il l'avait acheté d'un colporteur qui tous les ans traversait le pays avec l'ancienne Bibliothèque Bleue, appauvrie encore par quelques livres de contrebande, comme l'histoire du chevalier Cartouche ou du sieur Mandrin.

Achille Le Roy avait préféré l'Achille de l'Iliade et le Samson de la Bible aux figures des deux héroïques coquins français. Non pas qu'il les méprisât profondément, car il avait de l'admiration pour l'énergie et pour la vaillance, quel que fût le but, même jusque dans le crime. A ses yeux, celui qui avait peur de la mort était indigne de la vie; il disait que le lâche est le dernier des hommes.

Aussi, tout en s'aguerrissant à la chasse contre les ours, avait-il songé à s'aguerrir

contre les hommes; il n'avait pas pris un maître d'armes, mais comme il était bien doué du sentiment de l'attaque et de la défense, il s'escrimait tous les jours avec des couteaux, non pas seulement de la main droite, mais de la main gauche, souvent des deux mains, comme ces jongleurs de l'Inde qui livrent bataille à toute une cohorte, frappant, frappant encore, frappant toujours avec la rapidité de l'éclair.

Un soir, dans un cabaret de Laruns, où il n'était pas entré pour boire mais pour acheter du vin pour sa mère, il se prit de querelle avec des montagnards qui le trouvaient trop fier. Ils étaient quatre; il ne trouva pas de second, mais il les brava en leur montrant son couteau. C'est une arme familière dans les montagnes; les montagnards tirent le couteau comme les gentilshommes tirent l'épée.

La lutte s'engagea; Achille Le Roy était le plus jeune; ses adversaires s'imaginaient le mettre du premier coup hors de combat. Mais il les désarma en les frappant tous les quatre à la main.

— Êtes-vous contents? leur cria-t-il en leur montrant ses belles dents par un sourire cruel.

Dans leur fureur, ils voulurent se ruer sur lui pour l'écharper, mais il les tint à distance avec une grâce toute féminine. Les spectateurs effrayés mirent fin au combat. Ce soir-là, le nom d'Achille Le Roy courut sur toutes les lèvres.

Il partit avec ses deux bouteilles de vin au milieu des hourras. Tout le monde s'étonnait qu'il fût si brave avec sa pâle figure aux reflets oranges.

Le dimanche, dans la belle saison, il se hasardait au milieu du beau monde des Eaux-Chaudes et des Eaux-Bonnes. Il se drapait d'un petit manteau noir, quelle que fût la chaleur, avec une fierté castillane; il conduisait presque toujours Marie à ses promenades du dimanche. Les Parisiens, amoureux du pittoresque, admiraient au passage le frère et la sœur, qui avaient l'air de s'adorer.

Parmi les admirateurs, il se trouva un jeune officier de spahis, Léon Brack, qui était venu aux Eaux-Chaudes pour ses blessures reçues

au Mexique. A la première rencontre, on s'était regardé avec une vive sympathie; à la seconde, on s'était parlé; à la troisième, Léon Brack avait serré la main de la jeune fille. Le dimanche suivant, l'officier parla de sa famille; lui aussi avait une sœur, voilà pourquoi il avait tant de plaisir à regarder Marie. Il invita les jeunes gens à dîner avec lui à l'hôtel de Londres; ce fut une fête pour Marie, non pas à cause du dîner, mais parce qu'elle était assise à côté de l'officier.

L'amour alla bon train. Marie venait le matin à l'hôtel de France et à la maison de Souques. Naturellement, Léon Brack la rencontra sur la promenade Henri IV; il la reconduisit par la route de Gabas; on s'arrêta à la fontaine; Léon Brack prit la main de Marie, la plongea dans l'eau et y but une gorgée avec des lèvres ardentes; il aurait voulu boire la main.

Que dirai-je que vous ne sachiez d'avance? Le lendemain on se rencontra encore, et aussi le surlendemain. On ne suivit pas toujours le grand chemin; sous prétexte de cueillir des fleurs, on descendit au torrent; sous

prétexte de cueillir des noisettes, on s'égara dans les broussailles. Marie était la fille la plus vertueuse du monde, mais il y a des jours terribles où la vertu s'évanouit devant l'amour.

A cinq mois de là, — c'était en janvier, — les neiges avaient emprisonné toute la famille dans les âpres solitudes de la montagne. Marie se jeta dans les bras de son frère, un jour que le père et la mère étaient à l'étable.

— Qu'as-tu donc, Marie?

Elle ne parla que par ses larmes.

— Marie! Marie! dis-moi pourquoi tu pleures!

— Tu sais, Léon? Ton ami? Je l'aime, et je vais mourir de chagrin.

Et elle pleurait toujours.

— Pourquoi? Si tu l'aimes, il t'aimera, c'est un cœur loyal, il reviendra au mois de juin aux Eaux-Chaudes.

— Au mois de juin je serai morte.

— Pourquoi?

— Parce que d'ici au mois de juin...

— Tu m'épouvantes!

— Pardonne-moi. Je l'aimais tant, que

dans mon affolement j'ai tout oublié ; s'il ne m'épouse pas tout de suite, je suis perdue, car mon père me tuera. Voilà pourquoi j'aime mieux me tuer moi-même.

— Je ne te comprends pas.

— Tu ne vois pas que je suis enceinte ?

Achille tira son couteau.

— Oh ! Marie, qu'as-tu fait !

— Frappe ! lui dit-elle.

Le frère referma son couteau.

— C'est lui que j'irai tuer.

— Non, je l'aime !

Elle voulut prendre le couteau.

— Pauvre enfant ! dit Achille en regardant sa sœur.

Il la baisa au front.

— Je jure sur mon âme et sur mon couteau qu'il t'épousera. Ah ! s'il n'était pas si loin !

— Je ne te l'ai pas dit, sache qu'il est à Pau, toujours un peu malade. Je l'ai vu avant les neiges à Laruns, un dimanche que j'allais à la messe.

— Eh bien ! je pars pour Pau.

— Tu serais enseveli dans les neiges ; c'est impossible !

Achille se révoltait devant ce mot. Cinq minutes après, sans avertir son père, après avoir embrassé sa mère sans lui dire qu'il partait, il s'aventura à travers les murs de neige, roulant dans la montagne sur une avalanche, toujours énergique et toujours rapide, comme un nageur indomptable qui triomphe des vagues.

Il était onze heures du soir quand il arriva à Pau. A une heure il avait fini par découvrir l'hôtel où demeurait Léon Brack.

Il le réveilla dans son lit.

— Que me voulez-vous? dit le jeune officier, très surpris de cette visite nocturne.

— Vous avez oublié de demander la main de ma sœur, je viens vous l'accorder.

— Vous êtes fou.

Achille se jeta sur l'épée de Léon suspendue à l'espagnolette de la fenêtre.

— Ne dites pas une seconde fois que je suis fou.

Et il tira à moitié l'épée du fourreau.

— Eh bien! reprit l'officier, parlons raison.

— Parlons raison! Vous ne savez donc pas que ma sœur est enceinte?

— Non, dit Léon, très inquiété de cette nouvelle.

Et il dit tout bas : — Pauvre Marie !

— Eh bien ! que me répondez-vous ?

— Je suis désespéré, mais un mariage est impossible. Ne savez-vous donc pas qu'un officier pauvre comme moi ne peut épouser une jeune fille que si elle lui apporte une dot de vingt mille francs ?

Achille était indigné.

— Eh bien ! puisque vous le saviez, vous, pourquoi avez-vous déshonoré ma sœur? Marie veut se tuer, mais vous mourrez avant elle !

L'officier s'était assis dans son lit :

— Mon cher ami, vous ne me faites pas peur avec mon épée ; j'aime votre sœur, c'est la plus brave créature que j'aie jamais rencontrée, mais que voulez-vous que je fasse?

— Qui vous dit que ma sœur n'a pas une dot de vingt mille francs ?

— Eh bien ! quoi qu'en pût dire ma famille, je vous jure que j'épouse votre sœur si votre père lui donne cette dot.

— Eh bien ! mon frère, je vous serre la

main, car si mon père ne donne pas les vingt mille francs, je les donnerai, moi.

— Vous les donnerez? Mais, mon cher ami, ce n'est pas encore dans vos montagnes, sous le pas d'un mulet, qu'on trouve vingt mille francs.

— Adieu ! dit Achille, comme s'il ne doutait pas de ses promesses; je n'ai pas une minute à perdre, car pendant que je suis ici, ma sœur se désespère, il faut que je coure la consoler. Le temps a changé, la pluie s'annonce déjà; avant quinze jours nous pourrons descendre à l'église de Laruns pour le mariage ; tenez-vous prêt de votre côté, nous serons prêts du nôtre. Vous avez notre parole, j'ai la vôtre, adieu!

L'officier voulait retenir Achille.

— Non, venez dimanche à Laruns, à l'heure de la messe; si ma sœur ne peut descendre, je descendrai, moi.

Et, sans dire un mot de plus, le jeune montagnard disparut par la porte restée entr'ouverte.

Dans la matinée, il aborda son père qui égorgeait un cochon.

— Ce sera pour la noce, dit-il.

— Comment, pour la noce ! Est-ce que tu as la prétention de te marier?

— Non ; mais un jeune officier qui porte son épaulette à gauche et la croix sur son cœur m'a demandé ma sœur en mariage.

— Et tu t'imagines que je vais donner ta sœur à un soldat qui court le monde? Je n'ai pas fait des enfants pour les perdre.

— Tu as fait des enfants pour qu'ils soient heureux; l'officier aime ma sœur et ma sœur aime l'officier. Il n'est rien à opposer à cela.

— Mais c'est de l'hébreu pour moi, car je n'en ai eu jusqu'ici ni vent ni nouvelles.

— Ah! c'est que les amoureux cachent leur jeu; mais cela est ainsi. Il ne manque plus à ma sœur que vingt mille francs de dot.

— Vingt mille francs de dot! Tu t'imagines donc que je suis millionnaire?

— Non, mais tu les donneras.

— Jamais! Pour un soldat qui m'enlèverait ma fille bien loin!

— C'est ton dernier mot?

— Oui. D'ailleurs avec quelques pans de la

montagne, quelques masures et une cinquantaine de bêtes, crois-tu donc que j'aie sous la main les mines du Pérou? Ta sœur est assez folle pour vouloir se marier avant d'avoir vingt ans, je m'en lave les mains; je ne lui donnerai pas un sou, je ne suis pas un argentier. Mais si son capitaine veut la prendre pour rien et passer ses semestres ici, il sera le bienvenu.

Achille connaissait son père; on n'entame pas les rocs des Pyrénées, on les fait sauter. Il ne voulait pas la mort de son père; il se dit à lui-même ce qu'il avait déjà dit à Léon :

— Eh bien! c'est moi qui ferai la dot.

Il repartit pour Pau. Quand il revint le lendemain, il dit à son père :

— Sais-tu ce que j'ai fait? J'ai joué sur parole au café pour gagner la dot de ma sœur. Naturellement j'ai perdu; si tu ne me donnes pas vingt mille francs, adieu, tu ne me reverras jamais, car je vais retrouver mon fusil que j'ai caché dans la montagne.

Le père voulut tuer son fils, mais du bras qu'il avait levé sur lui, il le prit sur son cœur et l'embrassa.

— Enfin, s'écria Achille, j'ai gagné ma cause! Tu vas donner les vingt mille francs à ma sœur, car moi je n'ai rien perdu.

Les noces se firent dans la montagne.

Cependant Achille ne pouvait pas toujours, avec son esprit chercheur et inquiet, vivre en chassant l'isard ou en pêchant la truite. L'amour des livres l'avait envahi. Il avertit un jour son père qu'il partait pour Pau, où il voulait toute une année s'emprisonner au collége.

— Au collége! lui dit son père, mais tu en remontrerais à notre curé, tu écris mieux que notre maître d'école, et tu parles comme notre médecin.

— C'est vrai, mais je ne suis qu'un âne.

Et il partit.

Il étonna bien un peu les collégiens de tous les âges quand il se mit d'une dent presque vierge encore à mordre, impatient, à tous les fruits de la science; voulant goûter en même temps, le même jour, au grec et au latin, à l'histoire et à la philosophie. Et encore il prit des leçons d'escrime et de violon. Pendant le premier trimestre on le jugea un peu fou;

pendant le second trimestre il commença à étonner les professeurs; à la fin de l'année, la lumière s'était faite en lui; quelle que fût la thèse, il comprenait tout.

Ce n'est pas le seul exemple de la science violée. Il est temps d'y songer : à force de contraindre les enfants à l'âge où ils ne doivent que jouer, on leur donne l'horreur du travail et on tue l'homme dans l'enfant. Si on attendait l'heure pour les jeter dans le dédale de la science, ils se retrouveraient, parce que dans leur force juvénile ils auraient l'aspiration de la lumière; ils n'aimeraient pas l'étude pour les prix menteurs qu'elle donne, mais pour les joies de l'intelligence.

Quand je songe que dès sa huitième année on condamne un pauvre enfant aux travaux forcés du lycée! On le réveille à six heures du matin, et, jusqu'à huit heures du soir, il est courbé sur des livres qui lui font horreur parce qu'ils ne lui disent encore rien. — Et la récréation? dit le proviseur. — Oui! deux heures à peine sur quatorze, un peu moins que les prisonniers, sans parler des pensums. Qui de nous voudrait repasser par cette hor-

rible enfance? M. Duruy y songera un jour, comme M. Rouland, qui, lui aussi, m'avait promis, — car j'ai toujours plaidé cette cause-là, — de donner une heure de gaieté de plus à ces jeunes condamnés.

Achille Le Roy passa une seconde année au collége de Pau. A la distribution des prix, il lui fallut, bon gré mal gré, se charger des plus belles couronnes; il n'eut pas le prix de mathématiques, mais il eut le prix d'excellence.

Que faire à Pau quand on a eu le prix d'excellence, quand on a fait une révolution dans le vieux château-fort de l'Université?

Il passa les vacances dans la montagne, mais descendant tous les jours aux Eaux-Chaudes et aux Eaux-Bonnes. Grâce à sa belle tète, à son éloquence naturelle, à sa curiosité féminine, il se lia avec tous les buveurs d'eau du meilleur monde. Aux deux salons de conversation comme sur la promenade horizontale, il fut toujours très accueilli et très recherché. Cette fière expression du montagnard qui transperçait dans l'homme assoupli aux coutumes mondaines, charmait tout le monde. Dans l'amitié comme dans l'amour

il faut reconnaître la loi naturelle des contrastes.

Cette année-là une dame d'honneur de l'impératrice avait groupé autour d'elle toute une société d'élection dont le comte de Harken était le boute-en-train. On devait faire une grande excursion au pont d'Enfer et à la cascade de Goust, on pria Achille d'être de la fête et du déjeuner. « Et voilà comme quoi, disait-il plus tard, j'ai fait mon entrée à la Cour. »

Comme il était avec des gens de cour, il chanta en pleine montagne la chanson de François Ier. Le lendemain il descendit aux Eaux-Bonnes avec son violon qui acheva de lui conquérir tout le monde.

Quand vint l'automne, quand tout ce beau monde eut repris sa volée vers Paris, Achille sentit qu'il avait perdu la moitié de sa famille. Une vague aspiration l'attirait vers ce boulevard des Italiens dont on lui avait tant parlé, où battait le cœur de toute la France mondaine, artiste, chercheuse, héroïque, bohémienne, amoureuse. Il demanda mille francs à son père en lui disant :

— C'est encore une année de collége; ç'est

Paris qui donne le dernier mot. Quand je reviendrai, je te dirai si je suis soldat, laboureur, avocat, pâtre ou marchand d'or, comme tous ceux de notre pays qui vont faire fortune en Amérique.

Le père ouvrit un vieux coffre du temps de Henri IV, dont les ferrures ornementées indiquaient un travail d'artiste.

— Ecoute bien, lui dit-il, il y a dans ce coffre tout juste cent mille francs, non pas en or ni en argent, mais surtout en titres de propriété. Quand je serai mort, quand ta mère sera morte, vous vous partagerez cela avec ta sœur. Tu songeras ce jour-là que j'avais des bras de fer et que je les ai brisés à un travail surhumain; tous les rochers de la montagne te le diront. Tu pars! et moi je vais pleurer tous les jours. Vois-tu ce pan de montagne que j'ai défriché? Il m'est cher comme toi, comme ta sœur, comme ta mère! Chaque arbre et chaque brin d'herbe me disent la bienvenue. Quand j'y fauche ma moisson, quand j'y fauche mon sainfoin depuis la première coupe jusqu'au regain, je prends les gerbes, je prends les fenaisons sur

mon cœur comme des enfants. Je ne vais pas à la messe, moi, mais je sens que le bon Dieu est là-dedans. Si tu comprends cela, tu comprendras pourquoi je pleure à l'idée que cette montagne sera un jour abandonnée par moi et les miens. Voilà ce que c'est! Mademoiselle a voulu épouser un capitaine, monsieur veut aller se perdre à Paris, chacun a son orgueil! Pour moi, le mien était plus grand que le vôtre; je voulais voir ici, sur ma terre, dans ma maison, mes enfants, me petits-enfants, mes arrière-petits-enfants. N'était-ce pas plus beau de vivre libre dans l'air vif que d'aller vous enchaîner dans toutes les servitudes? Je ne suis pas savant, mais je sais cela.

Achille eut une grande émotion, il pleura lui-même. Il n'avait rien à dire contre cette rude raison de l'homme qui parle selon son cœur. — Après tout, pensait-il, vivre ici c'est peut-être la sagesse!

La folie l'appelait. Il partit le lendemain par la diligence des Eaux-Bonnes à Pau pour prendre le chemin de fer de Paris. Son père et sa mère le conduisirent jusqu'à Laruns.

Dans le chemin, pendant que le père s'attardait avec un marchand de cochons, la mère donna deux poignées d'or à son fils.

— Tiens! lui dit-elle, c'est tout mon trésor.

Le père avait donné mille francs, Achille ne voulut pas compter les deux poignées d'or.

Le montagnard débarqua à Paris en plein boulevard des Italiens; il prit pied à l'hôtel de Bade, où il loua une toute petite chambre sous les toits.

Qu'allait-il faire en cet observatoire, lui qui voulait étudier la médecine?

Il prit sa première inscription et regarda face à face son premier cadavre, — puisque c'est la mort qui indique la vie.

Le jour même de son arrivée, il descendit le boulevard jusqu'aux Champs-Élysées, tout ébloui de ce luxe de chevaux et de femmes dont les promenades des Eaux-Bonnes et de Pau ne lui avaient pas donné l'idée. Il était ivre; sa forte nature n'avait pu rester calme devant cette fête des yeux, parce que chez lui l'imagination dominait tout. Il faut se rappeler qu'il n'avait pas eu le prix de mathématiques.

Un proverbe dit qu'à Paris, pour le nouveau-venu, tout tient à la première rencontre.

Que rencontra Achille?

On se le rappelle : — un ami déjà connu, le comte de Harken, — et un ami inconnu, Adolphe de la Chanterie. — On n'a pas oublié comment il entra dans la vie parisienne par la porte de l'Enfer, je me trompe, par la Maison d'Or. On a vu sa belle entrée de jeu pour avoir mis mille francs sur la carte d'un beau joueur. On sait qu'il devint l'ami de la duchesse pour avoir ramassé un sou tombé de son balcon. Je ne redirai pas le mot à mot de sa vie parisienne, ses duels, ses folies, ses équipées galantes jusqu'au jour où il tomba profondément amoureux de Bianca.

Quand il retourna dans les Pyrénées, appelé par sa sœur, du lit de mort de son père, il n'eut pas la consolation de revoir même dans la mort cette austère figure de ce brave homme qui avait vécu dans le rude labeur sans se plaindre jamais, fier de ne devoir qu'à Dieu et à lui-même son pain quotidien. On l'avait enterré la veille du retour de son fils.

Achille, qui avait perdu l'habitude des églises, alla s'agenouiller à l'église de Laruns et de là sur la fosse nouvelle. Il était en compagnie de sa mère et de sa sœur. Ce furent de vraies larmes. Depuis l'enterrement les deux femmes n'étaient pas retournées dans la montagne, le médecin leur avait donné l'hospitalité en disant que la mère ne pouvait vivre désormais seule au milieu des bois et des rochers. Le mari de Marie était en garnison à Toulouse. Il fut décidé que la mère suivrait les hasards de la fortune de sa fille.

Le lendemain Achille retourna seul dans la montagne. Il lui semblait qu'il y retrouverait tout vivant encore le souvenir de son père. Cette image vénérée n'allait-elle pas lui apparaître dans tout ce rude et beau paysage qu'il avait animé de sa main féconde!

La douleur se plaît dans la douleur. Quand on a perdu quelqu'un de cher, plus on le cherche dans la mort, plus on lui donne les larmes du souvenir, plus on est content, — si on peut mettre ce mot sur un tombeau.

Achille Le Roy fit un triste et doux pèlerinage à travers l'héritage paternel. Ce pauvre

héritage si laborieusement fertilisé, dont lui n'eût fait qu'une bouchée sur le boulevard des Italiens, qu'allait-il devenir? Les montagnards s'en vont. Trouverait-on des pâtres pour le louer, sinon pour l'acheter? Fallait-il tout vendre, la terre, les bois, la ferme, les bêtes, vaille que vaille?

Un coup de vent fit rentrer Achille dans la maison.

On y respirait comme une odeur de sépulcre. Marianne Coucou avait donné la clef de l'armoire et la clef du coffre. Achille prit l'argent, bien décidé à tout donner à sa mère et à sa sœur. Il y avait quelques milliers de francs en or et argent de France et d'Espagne.

Dans l'armoire, Achille Le Roy remua des papiers. Il fut très surpris de trouver des parchemins anciens qu'il déchiffra peu à peu, quoiqu'ils fussent écrits en espagnol. C'étaient des titres qui conféraient la Grandesse d'Espagne à Juan El Rey de Santa-Cruz.

Ce fut pour Achille comme un éblouissement.

— Comment mon père ne m'a-t-il jamais parlé de cela? se demanda-t-il.

Il se souvint alors que son père n'avait que douze ans quand toute la famille périt dans une avalanche. Mais comment ces titres s'étaient-ils conservés ? Sans doute son grand-père les avait emportés dans sa fuite à travers les Pyrénées.

Plus il étudia les parchemins et plus il fut convaincu qu'il était bien le descendant de Juan El Rey de Santa-Cruz, Grand d'Espagne de première classe.

— Et moi qui croyais, dit-il, que mon père s'appelait Le Roy parce qu'il était le roi de la montagne !

Achille trouva aussi le titre d'une grande châtellenie dans la province de Badajoz.

— Qui sait, dit-il, si je n'ai pas des droits par là ? Mais je ne demande pas tout à la fois. Me voilà duc et Grand d'Espagne. C'est une fortune, aujourd'hui que tout le monde prêche la démocratie.

Achille dit cela tout haut, parce qu'il était dans la montagne. Devant des Parisiens, il n'eût pas manqué de parler de ses parchemins comme d'une vaine trouvaille.

Il se rappela que le prince Rio s'indignait

contre « les vieux clichés » du livre héraldique, disant que depuis qu'il y avait des hommes il n'y avait plus de gentilshommes. Mais si on n'eût pas dit à chaque instant : « Mon cher prince, » il se fût bien plus indigné.

Achille dit adieu à l'héritage sacré. Je ne parle pas des parchemins. Il pensa un instant, comme son aïeul, à se dépouiller de toutes les vanités humaines et à vivre dans la montagne. Roi de la montagne, avec un cortége de courtisans sauvages, avec une liste civile de bois et de prairies, avec une Chambre de représentants composée d'ours, d'isards, de loups et autres aimables démocrates qui veulent manger le roi et qui refusent de payer des contributions, n'était-ce pas réaliser un rêve comme un autre? Mais, tout bien considéré, Achille était trop enraciné à Paris pour vivre aux Pyrénées.

Il conduisit sa mère et sa sœur à Toulouse; il passa quelques jours à Tarbes et à Pau, tout occupé à se faire un attelage de chevaux du pays.

Le comte de Harken, qui était revenu aux

Pyrénées, lui conseilla, en voyant ses parchemins, de faire le voyage d'Espagne.

Achille partit pour Madrid. Ce lui fut une vraie joie de voir la reine Isabelle, qui lui dit avec son charmant sourire éclairé par ses yeux bleus :

— Couvre-toi, Santa-Cruz, tu es Grand d'Espagne.

Ce fut la reine elle-même qui lui fit l'histoire de son aïeul. Elle lui donna la commanderie d'Isabelle la Catholique et le grand cordon de Charles III en lui disant avec sa grâce spirituelle :

— Ce sont des chaînes qui t'attachent à l'Espagne.

On lui promit à la Cour qu'il retrouverait les épaves de la fortune de ses ancêtres.

Ce fut à son retour d'Espagne, en s'arrêtant à Pau, qu'il rencontra madame de Campagnac.

On sait déjà son roman avec elle aux Eaux-Bonnes.

IV

Pourquoi Violette s'exila

Violette écouta cette histoire avec un vif plaisir. Comme le voyageur qui a bu à la fontaine, elle remontait à la source avec la volupté des fraîches solitudes. Elle reportait le doux sentiment ressenti pour le duc de Santa-Cruz jusque sur cet enfant des montagnes qui avait commencé par être pâtre. Pour cette âme romanesque il y avait là d'étranges séductions.

— Hélas! dit Santa-Cruz tristement, j'ai commencé par l'énergie pour arriver à l'oisiveté. J'ai honte de moi aujourd'hui. Je sens la

rouille m'envahir. Il y avait un homme en moi, il n'y a plus qu'un homme à bonnes fortunes.

Violette questionna le conteur sur sa mère et sa sœur. Elle lui dit qu'elle voudrait bien connaître cette charmante Marie, cette fleur de la montagne qui avait comme elle péché sans le savoir. Achille lui dit que sa sœur devait venir bientôt à Paris et que la première visite de la fleur de la montagne serait pour la violette du Parc des Princes.

Jusque-là, Violette, dans les causeries sentimentales, n'avait osé hasarder le mot mariage. Quand elle vit que Santa-Cruz, malgré ses châteaux en Espagne, n'était pas riche, elle ne désespéra pas. Elle était riche. On avait ouvert sans elle la succession du duc et de la duchesse de Parisis, mais quoiqu'elle n'eût qu'en médiocre estime les biens de ce monde, quoiqu'il lui en coûtât de ne s'avouer vivante que pour recueillir une fortune, elle fit acte d'héritière.

Mais aurait-elle le courage de vivre à Paris visage découvert? Aurait-elle le courage d'aller vivre à Parisis avec Santa-Cruz? Lui fau-

drait-il s'expatrier, le suivre en Espagne ou l'entraîner en Italie? Tout paraissait impossible à Violette, et pourtant elle s'abandonnait à son rêve.

Comment aborder ce point délicat du mariage! Un jour elle dit à Santa-Cruz, qui lui apprenait que sa sœur avait déjà trois enfants:

— Que je serais heureuse d'être un peu leur mère, en vivant avec votre sœur!

— Pauvre Marie! dit Santa-Cruz, je voudrais bien lui donner vingt-cinq mille livres de rente pour que son mari abandonnât cette vie de garnison qui est un supplice pour lui, mais surtout pour elle.

— Voulez-vous que je les lui donne? lui demanda Violette d'un œil suppliant.

- Vous êtes donc si riche que cela?

— Oui, lui dit-elle. Moi je ne vous dirai pas ma vie, mais je puis vous dire ma fortune. Puisque je n'en sais rien faire, peut-être aurez-vous la main plus heureuse.

— De quel droit? demanda Santa-Cruz avec quelque fierté.

Violette tressaillit sous ce mot qui la condamnait. Elle comprit que l'heure n'était pas

venue encore de parler à Santa-Cruz de ses espérances. Elle comprit que l'heure ne viendrait jamais.

Le soir même, sans dire adieu à la duchesse, elle partit pour le château de Pernand presque résolue à ne pas revenir à Paris, voulant s'arracher du cœur cet amour de Santa-Cruz qui ne devait pas plus la conduire au mariage que l'amour de Parisis.

Achille oublia bientôt que Violette pleurait.

V

Un drame en cinq actes

Et maintenant nous aurons l'honneur de représenter devant vous, — madame, — une tragi-comédie en cinq actes, après quoi nous finirons le spectacle par une comédie en cinq heures, si vous voulez étudier encore Achille Le Roy, duc de Santa-Cruz, en voyant de plus près ses faits et gestes dans le monde.

Vous connaissez madame de Campagnac, cette grande dame qui, après une station de plus dix années dans la grande vertu, s'est donnée au diable pendant une heure, puis encore pendant une heure, puis pendant un jour,

puis pendant une semaine, enfin, pour toute sa vie, que dis-je ! pour toute l'éternité.

Je me trompe, le pardon de Dieu est plus grand que le péché.

On sait que madame de Campagnac était sortie du couvent pour se séparer d'avec M. de Campagnac. Sur les prières de Santa-Cruz, — qui la trouvait un peu gênante parce qu'elle avait trop d'envergure dans sa passion, — elle était rentrée avec M. de Campagnac.

Mais cette seconde lune de miel n'avait pas duré l'espace d'une lune rousse. Elle s'était enfuie sans reprendre le chemin du couvent.

Elle adorait toujours Santa-Cruz, qui la voyait dans ses entr'actes. La pauvre femme était devenue jalouse comme la jalousie.

Elle habitait un petit hôtel, avenue de l'Impératrice, avec quelques grands airs de son existence passée, quoiqu'elle n'eût gardé pour tout équipage que deux chevaux et un coupé. Santa-Cruz allait çà et là dîner chez elle en tête-à-tête, se donnant toutes les peines du monde pour masquer son ennui. Mais elle

avait beau multiplier ses grâces, elle ne le retenait pas souvent toute une soirée.

Il était alors quelque peu amoureux de mademoiselle Fleur de Thé, qui le retenait plus facilement le soir que madame de Campagnac.

La grande dame savait que la petite demoiselle était sa rivale. Elle dit un jour à Achille que, quoiqu'elle ne s'appelât pas Fleur-de-Thé, elle avait la prétention de lui servir, le soir même, la vraie fleur de thé dans une tasse de vieux chine.

Ici commence le drame en cinq actes.

Les femmes qui n'ont rien à faire pourraient jouer cela dans leur salon, sans autres frais de décors qu'une banderole de percale sur laquelle on inscrirait :

Le premier acte représente le petit salon de madame de Campagnac.

Le deuxième acte représente la chambre à coucher de mademoiselle Fleur de Thé.

Le troisième acte représente une loge à l'Opéra.

Le quatrième acte représente la chambre à coucher du duc de Santa-Cruz.

Le cinquième acte représente le petit salon de madame de Campagnac.

La scène se passe pendant le dernier carnaval.

Le seul personnage en scène est madame de Campagnac; les personnages invisibles sont : le duc de Santa-Cruz et mademoiselle de Fleur de Thé.

Je ne parle pas des comparses.

Le spectacle commence à dix heures dans le petit salon de madame de Campagnac. C'est un adorable réduit que je vais décrire en quatre mots : Des hirondelles au plafond — l'oiseau qui porte bonheur. — Celles-là ne sont pas peintes par Carle Vernet, mais elles nagent bien dans l'éther ; les murs sont capitonnés de satin bleu à clous d'or, les fenêtres sont pareillement drapées satin sur des rideaux de guipure d'un travail de fée. La haute laine qu'on foule aux pieds est un semis de fleurs idéales, bouquets chinois et persans dans des vases de Saxe, une fantaisie de Chocqueel qui aime à travailler pour les princesses. Un tête-à-tête pareillement bleu, un cabinet d'ébène de la Renaissance, une table du plus beau Boule sauvée miraculeusement du vandalisme depuis Louis XIV, une jardi-

nière de Saxe en forme de bouquet rococo, une pendule Louis XVI travaillée par un de ces ciseleurs de 1780 qui étaient de merveilleux artistes : voilà ce petit salon. J'oubliais un portrait de Faust et un portrait de Marguerite, en face la cheminée, de chaque côté du cabinet d'ébène.

Pour tout le monde c'est Faust et Marguerite, pour quelques initiés c'est madame de Campagnac et le duc de Santa-Cruz. Seulement, comme ils sont bruns tous les deux, elle dit toujours que ce n'est ni elle ni Achille. Ces deux portraits signés Couder, — ce poétique pinceau qui, à l'Abbaye-aux-Bois, peignit Rachel à vingt ans, — expriment merveilleusement le caractère de l'âme par le regard rêveur et le sourire perdu. Ce sont des amoureux qui se retournent vers le passé. C'est la fin d'un beau jour. Ils s'aiment bien encore, mais ils ne croient plus au lendemain.

Mais écoutez madame de Campagnac dans son monologue; la pendule sonne dix heures.

— Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix! Mais il ne sait donc pas que

c'est mon cœur qui vient de battre dix fois! j'ai failli attendre!

Madame de Campagnac arrête la pendule :

— Je ne veux pas que la pendule m'accuse d'attendre, dit-elle douloureusement.

Elle soulève le rideau de la fenêtre.

— Il me semble que j'ai reconnu le pas de ses chevaux. Non, ce n'est pas lui encore, car on ne s'arrête pas.

Elle revient à la cheminée et se barbouille de poudre de riz.

— Je ne suis pas bien coiffée ce soir. Après cela, quand Achille se sera jeté dans mes bras comme un orage des Pyrénées, je serai peut-être mieux coiffée : souvent un coup de vent ne gâte rien.

Elle se promène toute rêveuse :

— Si je rouvrais ce roman? *les Grandes Cocottes?* les étoiles du jour — et de la nuit! — les reines du monde — et de l'autre monde! Non, le vrai roman est là.

Elle porte la main à son cœur.

— Ah! c'est qu'il est charmant, Achille! On me dit tous les jours du mal de lui; que n'importe si je puis lui dire comme cette prim-

cesse de tragédie : « C'est moi qui te dois tout puisque c'est moi qui t'aime. »

Madame de Campagnac s'assied mélancoliquement devant le portrait de Faust.

— C'est bien lui ! Comme il est beau ! comme il est amoureux ! Qui donc a dit qu'un peintre n'avait jamais le temps de peindre deux amants sous prétexte que pendant que l'un pose l'autre s'en va ! Nous avons posé tous les deux sous le même rayonnement d'amour.

Elle se lève avec impatience.

— Ah ! çà, est-ce qu'il va me faire poser longtemps ?

Elle sonne et demande le thé :

— Je veux qu'il soit jaloux ! Quand il arrivera je lui dirai que son ennemi d'Aspremont est venu me voir ce matin. Mais c'est moi qui suis jalouse ! Jalouse, pourquoi ?

Elle s'approche de la cheminée et se mire dans la glace.

— Parce que j'ai trente-trois ans. Mais chut !

Elle regarde avec effroi autour d'elle.

— Chut ! si les murs avaient des oreilles !

Elle se regarde encore.

— Hélas ! ce n'est pas sur les murs du palais de Balthazar que l'acte de naissance d'une femme apparaît, c'est sur sa figure. S'il savait que ces cheveux qu'il adore sont déjà arrosés par l'Eau des fées ! Mais l'amour c'est l'illusion. Quand je pense que ce grain de beauté dont il raffole n'est rien autre chose qu'un petit baiser de pierre infernale sur une tache de rousseur !

Elle retourne à la fenêtre.

— Oh ! pour cette fois je vais lui faire une scène, d'autant plus qu'il n'est jamais plus caressant que dans mes colères. Il a un art de m'apaiser qui me charme et m'enivre.

Elle penche silencieusement la tête comme emportée par ses souvenirs. Mais se réveillant tout à coup de ce rêve :

— Attendre, c'est l'enfer ! Cette pendule va trop vite — elle va trop lentement !

Madame de Campagnac fait marcher la pendule.

Un domestique apporte un télégramme sur un plat d'argent. Madame de Campagnac le saisit d'une main fiévreuse.

— Oh! cet horrible papier bleu! C'est lui qui m'écrit.

Elle se penche vers la lampe.

« *Ce soir ne m'attendez pas, je dîne chez*
« *ma sœur qui vient d'arriver à Paris et qui*
« *donne son premier bal, mais demain je co-*
« *tillonnerai chez vous.* »

Madame de Campagnac est furieuse.

— Et ta sœur! Voilà pourtant aujourd'hui la correspondance de Lovelace et de Clarisse Harlowe. Il n'y a plus qu'à se voiler la face. Et ta sœur! Quand je pense que j'ai aujourd'hui deux cents lettres de lui qui sont aussi éloquentes que celle-ci! Ah! ce serait un beau roman par lettres que le nôtre!

Elle va au cabinet d'ébène et prend une poignée de télégrammes dans un tiroir :

— Voilà comment il m'écrit!

Elle jette les télégrammes au milieu du salon :

— Monsieur daignera venir cotillonner demain! Cotillonner! verbe actif! très actif! Eh bien! moi, je suis sûre qu'il ne cotillonne pas chez sa sœur, il cotillonne chez mademoi-

selle Fleur de Thé. Oh! les serpents de la jalousie! Ils me déchirent le cœur et sifflent à mes oreilles!

Elle piétine les télégrammes :

— Je me vengerai! Quand le feu court dans mes veines je suis comme Hermione, rien ne m'arrête dans ma fureur. Cette Fleur de Thé! si je la tenais sous mes ongles! Ces filles-là devraient être à Saint-Lazare! car si elles continuent à ouvrir leurs salons il nous faudra fermer les nôtres.

Madame de Campagnac sonne :

— Ah! il cotillonne et il s'imagine que je vais me coucher avec son télégramme sous l'oreiller. Non! je vais aller chez mademoiselle Fleur de Thé, je lui ferai dire que je l'attends dans ma voiture. S'il ne veut pas descendre, eh bien! je monterai.

Madame de Campagnac essuie deux larmes :

— Mais je vais me perdre à ce jeu-là! Eh! que m'importe, si je sauve mon amour!

Ici le rideau tombe sur le premier acte.

Qui prendra le thé de madame de Campagnac? Car j'ai oublié de dire que Mathieu avait apporté sur la table de Boule un tête-à-tête

de vieux chine d'un émail incomparable; la joie des yeux et la joie des lèvres, comme dit la chanson de Ti-O-Sam.

Je ne sais si madame de Campagnac attendit longtemps Santa-Cruz dans sa voiture. Ce que je sais très bien, c'est que dans son aveuglement elle entra comme le tonnerre dans la chambre à coucher de Fleur de Thé.

Voici donc le second acte :

La femme de chambre a beau disputer le passage à madame de Campagnac, la voilà qui franchit le seuil du harem où mademoiselle Fleur de Thé se multiplie. Elle dit qu'elle est attendue, elle dit qu'elle attendra. La femme de chambre a beau représenter que madame n'est pas là, qu'elle joue la comédie; qu'elle ne rentrera que vers le matin après le bal de l'Opéra; madame de Campagnac, dans sa folie, a voulu pénétrer jusque-là. Elle va et vient comme une folle dans la chambre.

— Me voilà donc chez cette fille! Oh! je sens bien qu'il est venu ici ce soir. Je crois respirer son souffle.

Elle respire :

— Il a fumé ici...

Elle aperçoit sur le guéridon une boîte de cigarettes russes.

— Les cigarettes que je lui ai données! Voilà donc pourquoi il en fume tant!

Elle jette la boîte au feu.

— Je sais bien ce qui va se passer. C'est l'heure où finit le spectacle. Achille va la ramener ici avant d'aller avec elle au bal de l'Opéra. J'ai dit à la femme de chambre que j'étais la sœur de Santa-Cruz, il entrera sans comprendre. J'éteindrai les bougies, j'apparaîtrai comme un spectre. Ah! il y aura une belle scène! Je me trouverai peut-être mal, mais cela me fera du bien.

Madame de Campagnac se regarde dans la psyché.

— Est-il bien possible que ce soit moi! Quoi, je suis venue ici! chez cette fille! Et pourquoi faire? pour chercher mon amant! Oh! la jalousie! Mais si j'étais restée chez moi, drapée dans ma dignité, je fusse morte. Folie pour folie, j'aime mieux vivre que de mourir.

Elle regarde les tentures de la chambre à coucher de Fleur de Thé. C'est une admirable brocatelle bleu de ciel à fleurs d'or.

— Ces drôlesses-là! elles inventeraient le luxe s'il n'existait pas. O mon Dieu!

Elle regarde un pastel ancien.

— Mais c'est lui! mais c'est elle! Quoi, il l'aime aussi en peinture! car c'est bien Achille qu'on a peint là en Endymion sous cette Diane un peu déshabillée.

Elle saisit un verre de Bohême et le lance vers le pastel, mais le verre se brise à côté.

— J'ai manqué mon coup! Oh! que ne puis-je les briser tous les deux comme cette coupe! Mais je suis folle, ce pastel est daté de 1760.

La pendule sonne minuit.

— Une, deux, trois, quatre, c'est toujours mon cœur qui bat! Minuit! s'ils n'allaient pas venir! Quel malheur de ne pas les foudroyer ici!

Elle continue à inventorier la chambre.

— Oui, je veux qu'elle me voie là. Je veux que mon souvenir reste ici comme une ombre vengeresse. Ils auront toujours peur de moi. Que vois-je, une lettre! une lettre de lui!

Elle saisit une lettre sur la cheminée :

— Suis-je assez humiliée! Il lui écrit à elle,

tandis qu'à moi il envoie des télégrammes! Voyons :

« *Ma mie*, »

Madame de Campagnac s'indigne et dit trois fois : « Ma mie! »

— Faut-il que ce soit cette fille qui lui rappelle qu'il a peut-être dans les veines du sang de Henri IV. Henri IV aussi disait : « Ma mie. »

Elle continue à lire :

« *Voici le programme de la fête : tu jetteras un domino sur tes épaules, tu viendras me retrouver au bal de l'Opéra, nous souperons au café Anglais, après quoi tu me montreras mon chemin.* »

— Son chemin! je vais le lui montrer, moi!

Madame de Campagnac sort furieuse, la lettre à la main.

Que va-t-elle faire? Il lui faut un domino, car ce n'est plus qu'à l'Opéra qu'elle peut retrouver son amant et sa rivale. Elle court chez Babin et s'ensevelit dans le plus grand des dominos noirs.

Elle se demande si elle pourra trouver une

loge. Elle se souvient qu'une de ses amies lui a indiqué une loge de foyer.

La voilà dans l'escalier de l'Opéra, elle traverse courageusement les vagues et va se nicher au n° 16, où personne n'est encore venu.

— Enfin!

Elle soulève son masque pour respirer.

— Me voilà donc à ce bal de l'Opéra qui était mon rêve! Je ne me doutais pas que j'y viendrais un jour de désespoir.

Elle regarde et s'avance vers la salle.

— Toutes les folies! toutes les gaietés!

Elle soupire.

— Oh! que c'est triste la joie des autres! Oh! que c'est douloureux le carnaval quand on est à son mercredi des Cendres. Comment les trouver ici? Une aiguille dans une botte de foin!

On frappe à la porte de la loge.

— Ah! c'est le comte d'Aspremont.

Elle entr'ouvre la porte et parle d'une voix déguisée.

— Mon cher comte, vous êtes un ange, je vous adore. Vous connaissez Fleur de Thé, il me la faut. Amenez-la-moi morte ou vive.

Moyennant quoi j'irai souper avec vous — l'an prochain. — Voyons, ne nous amusons pas aux bagatelles de la porte.

Elle ferme la porte.

— Mais en vérité c'est qu'il devenait familier! Il cherchait mon cœur sous mon domino.

Elle porte la main à son cœur :

— Mon pauvre cœur!

Strauss joue la valse de Faust.

— Ah! la valse de Faust! c'est le réveil des doux souvenirs! Il était Faust, j'étais Marguerite; il cherchait la science, il trouvait l'amour! Quand sonnera ma dernière heure, je veux qu'on me joue encore cette valse-là.

On frappe une seconde fois à la porte de la loge, madame de Campagnac regarde par l'œil-de-bœuf.

— Je te reconnais, beau masque, va donc changer de figure. L'insolent, il vient de me dire une chose à faire rougir une statue. On ne va pas au bal de l'Opéra pour être au sermon.

Elle se penche vers la salle.

— Oh! mon Dieu, je reconnais tout le monde! Si on allait me reconnaître! Après

cela quelle est donc la bégueule qui ne soit venue jusqu'ici ?

On frappe à la porte.

— Si c'était cette demoiselle !

Elle court ouvrir la porte.

— Eh bien ! mais finissez donc ! vous me prenez pour une petite poste ! je ne veux pas de votre billet, si doux qu'il soit ! Mais finissez donc !

Elle referme la porte et prend le billet dans son sein.

— Qui donc lui a indiqué cette boîte-là, à cet impertinent ? Sans compter qu'il m'a embrassée sur le cou ; il paraît qu'on ne perd pas son temps ici.

Elle ouvre le billet et regarde la signature.

— Fleur de Thé ! Quoi ! c'est elle qui ose me crayonner ce billet :

« *Ma cocotte,* »

Elle s'indigne.

— Ma cocotte ! par exemple je ne m'attendais pas à celle-là. Ma cocotte !

« *Je n'ai pas le temps d'aller dans ta loge ;*
« *si tu t'ennuies, parle, je t'enverrai trois ou*

« *quatre hommes que j'ai sur les bras. Mais* « *pour ce soir, ne me demande pas mon* « *amoureux, je soupe avec lui.* »

Madame de Campagnac déchire la lettre.

— Elle s'imagine qu'elle écrit à une de ses pareilles. Oh ! je vais mourir de rage! Voyez-vous cette créature qui me fait l'aumône de son superflu! Mais elle compte sans l'hôte, car je serai du souper, moi!

Madame de Campagnac va sortir de la loge, mais elle jette un dernier coup d'œil dans la salle.

— Oh! mon Dieu! n'est-ce pas lui que je vois là-bas dans cette avant-scène étreignant ce domino gris-perle? Il va l'enlever, il l'enlève! C'est elle! Je vais mourir! Mes chevaux! Mes gens!

La jalouse s'évanouit presque.

— Suis-je assez bête! Il ferait beau me voir un jour de bal de l'Opéra crier à haute voix : « Les gens de madame de Campagnac!» Si je ne retrouve pas ma voiture, j'irai à pied au café Anglais.

Descendue au péristyle, madame de Cam-

pagnac cherche vainement un Auvergnat pour demander son coupé. Tout le monde parle de la neige. Elle se hasarde par le passage de l'Opéra, elle traverse le boulevard de son pied mignon, elle arrive toute haletante dans l'escalier du café Anglais. Elle donne vingt francs au premier garçon qu'elle rencontre et lui ordonne d'ouvrir le cabinet où doit souper mademoiselle Fleur de Thé.

Mais mademoiselle Fleur de Thé ne soupera pas au café Anglais.

Ce n'est donc pas au café Anglais que se passe le quatrième acte, c'est chez le duc de Santa-Cruz. Madame de Campagnac connaît le chemin de l'hôtel de son amant; ce n'est pas la première fois qu'elle se fait ouvrir la nuit. Sa jalousie date de loin; vingt fois elle a voulu le surprendre jusque dans son sommeil. Aussi le petit nègre qui attend le duc en dormant dans l'antichambre ne fait pas de façons pour la laisser passer.

Elle entre furieuse dans la chambre à coucher, jetant son masque au-dessus d'elle.

— Eh bien! j'en ai entendu de belles au café Anglais! Et moi qui croyais savoir ma

grammaire française. Ma grammaire est démodée.

Elle regarde autour d'elle.

— C'est donc ici qu'ils vont venir! c'est donc ici qu'ils vont enterrer le carnaval! Quelle nuit! Ne me dirait-on pas possédée du démon? Oh! le démon de la jalousie! Est-il bien possible que j'aie fait tout cela? Je me vois encore au bal de l'Opéra et au café Anglais. J'étais dans le cabinet même où on les attendait. J'entendais toutes ces coquines masquées dire autour de moi : « Fleur de Thé va venir. » On se démasquait déjà. Les hommes osaient soulever mon loup; heureusement que je suis une place forte et que je me défends les armes à la main. J'ai entendu dire que si mademoiselle Fleur de Thé était en retard, c'est qu'elle s'encarnavalisait avec Santa-Cruz. J'attendais toujours, étonnée d'être là, me pardonnant à moi-même parce que je voulais mourir. Voilà que tout à coup on vient nous apprendre que mademoiselle Fleur de Thé se trouve mal et que « son amant » l'emmène chez lui. J'arrive ici pour lui faire respirer des sels, à cette demoiselle.

Madame de Campagnac remonte au haut de sa colère :

— Je lui ferai respirer la mort! Et ce ne sera pas me venger trop, car elle me fait mourir à petit feu.

Elle regarde un trois crayons représentant Fleur de Thé dans son dernier rôle. Un très joli dessin de Verhaz.

— Quoi! il a cette fille dans sa chambre à coucher? Je la reconnais avec son air de mijaurée! Autrefois les hommes avaient des petites maisons pour cacher ces folles-là.

Madame de Campagnac prend un soupçon de poignard à sa ceinture et va pour frapper le portrait.

— Non! mais je la frapperai elle-même. Ah! il s'imagine qu'on va ainsi d'une vraie grande dame à une princesse de théâtre pour revenir le lendemain à la vraie grande dame! Non. Je suis absolue dans ma vengeance comme dans mon amour.

Elle écoute avec anxiété.

— Je croyais avoir entendu du bruit à la grande porte. Si on m'avait trompée! s'ils n'allaient pas venir! Que faire, mon Dieu?

Elle tombe sur une chaise, abîmée dans sa douleur.

— Cette chambre, j'y ai été emparadisée. Comme il m'aimait ! Je lui avais tout sacrifié, ma part du ciel peut-être. J'aurais voulu trouver d'autres sacrifices encore. C'est qu'il était si beau ! C'est que j'étais si heureuse !

Elle pleure.

— Ah ! le bonheur, ça coûte cher. Combien de larmes de douleur pour payer des larmes de joie !

Elle se lève.

— Ils ne viennent pas. Ils ne viendront pas! Ce n'est pas chez lui, c'est chez elle qu'ils sont allés. Mais je suis à bout de force et de courage, je ne veux plus m'humilier jusqu'à remonter chez cette fille. Qu'ils soient heureux, moi je vais mourir.

Madame de Campagnac écoute encore, elle saisit une plume, elle écrit :

— *Adieu, Achille, je t'ai bien aimé!*

Nous allons voir la représentation du cinquième acte. Madame de Campagnac rentre chez elle pâle et abattue ; elle reparaît dans le petit salon du premier acte.

— Enfin! me voilà à la dernière station de ma jalousie et de mon désespoir.

Elle va au cabinet d'ébène.

— Ce poison, où l'ai-je donc caché!

Elle trouve un portrait.

— Ma mère!

Elle baise le portrait.

— Ma mère, tu me pardonneras, car ne suis-je pas assez punie!

Elle lève les yeux.

— Et vous, mon Dieu! vous aussi vous me pardonnerez, car vous savez qu'avant ces heures de mortelle et folle passion, j'ai vécu dans ma dignité. Mais ce poison, je ne le trouve pas.

Elle cherche encore. — Ah! voilà le flacon. Quand on pense qu'en respirant ce qu'il y a là-dedans, je vais trouver la fin de mes peines! Le tombeau! le silence! l'oubli! Achille ne m'oubliera peut-être pas. Quand une femme se tue pour un homme, elle jette le deuil sur sa vie. Il aura beau faire, mon souvenir sera de toutes ses fêtes. Et d'ailleurs, qui sait si les âmes ne reviennent pas?

Elle regarde encore le flacon.

— O mystère! tout est là! Quand Achille

viendra demain matin, il me trouvera plus blanche encore que je ne suis à cette heure. On m'a dit que ce poison ne défigurait pas : il endort. Mais le sommeil de la mort a les yeux ouverts, qui donc me fermera les yeux ?

Elle sonne et va entr'ouvrir la porte :

— Éléonore, M. de Santa-Cruz viendra sans doute ce matin. On n'entrera pas dans ma chambre avant qu'il ne vienne. Vous lui direz que je l'attends.

La femme de chambre, à moitié endormie, se réveille tout à fait :

— Mais il y a longtemps que M. le duc est dans la chambre de madame ! Il n'y avait pas cinq minutes que madame était sortie quand M. le duc est arrivé.

Madame de Campagnac n'en peut croire ses oreilles ; elle se précipite à l'autre porte.

— Achille ! Achille ! Quoi, tu es là ? Je ne vais pas mourir de chagrin, je vais mourir de joie.

Il n'était que trop vrai que Santa-Cruz avait voulu souper avec mademoiselle Fleur de Thé, ce qui explique son télégramme. Mais il s'était ravisé, craignant les fureurs jalouses

d'Hermione. Il était venu chez elle cinq minutes après son départ.

Ce fut pour ce retard de cinq minutes que cette grande dame déchue, plus jalouse que la jalousie, afficha ainsi sa passion désordonnée dans le Paris bruyant et sceptique.

On l'avait reconnue au bal de l'Opéra et au café Anglais.

D'ailleurs mademoiselle Fleur de Thé raconta aux chroniqueurs la station de madame de Campagnac dans sa chambre à coucher, où elle trouva son imperceptible poignard.

VI

La Comédie en cinq heures

Voici les personnages de cette comédie en cinq heures : M. DE PUYMORAND, un mari qui trompe sa femme avec sa femme de chambre. — Mme DE PUYMORAND, un éventail sans peur, mais non pas sans reproche. — BERTHE DE PUYMORAND, une Agnès. — Mlle ROSE, femme de chambre invraisemblable. — LE DUC DE SANTA-CRUZ. — M. ARTHUR DE ***, le dernier des Arthurs. — LE COMTE HERCULE DE ***, chercheur de truffes. — Spectateurs bénévoles, miss Affamée, lady Fringale, etc., etc.

Point d'unité de lieu, point d'unité d'action.

PREMIER TABLEAU

Neuf heures. La chambre à coucher de madame de Puymorand.

MADEMOISELLE ROSE. — Les chevaux de madame sont au coupé.

MADAME DE PUYMORAND. — Je descends tout de suite; je n'ai plus qu'à me coiffer, à mettre du blanc et du rouge, à me faire les sourcils et les cils. Où ai-je donc mis ma pomme d'api? — Si j'allais l'oublier! — Rose, Pinaud m'a-t-il envoyé ma boîte à lèvres?

MADEMOISELLE ROSE. — Oui, un bijou. D'ailleurs madame a une boîte à pastel.

MADAME DE PUYMORAND. — Voulez-vous vous taire! Ne dirait-on pas que je me peins la figure?

MADEMOISELLE ROSE, *à part,*

Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

MADAME DE PUYMORAND. — Que caquetez-vous donc là?

MADEMOISELLE ROSE. — Je cours mettre la dernière main à mademoiselle Berthe; la voilà qui sonne.

MADAME DE PUYMORAND. — Il faudra que je renvoie cette fille, elle a servi chez des comédiennes et elle a beaucoup trop de littérature.

MADEMOISELLE BERTHE. — Quoi! maman, tu n'es pas plus habillée que cela? Nous allons encore arriver dans le tohu-bohu. Le grand salon sera envahi, nous n'aurons pas de place, nous serons condamnées à la galerie comme les premières venues. C'est bon pour les muses comme mademoielle Aldegonde.

MADAME DE PUYMORAND. — Tu as beau dire, je ne suis prête que quand je suis belle. Tu verras, quand tu auras trente-huit ans, qu'il faut toujours un quart d'heure de grâce pour se parachever. N'ai-je pas trop de blanc?

MADEMOISELLE ROSE. — *Raphaël pinxit,* ou j'y perds mon latin.

MADAME DE PUYMORAND. — J'en ai assez de votre latin de cuisine.

MADEMOISELLE ROSE. — La cuisine! C'est du latin de palais. Que madame aille plutôt voir au Louvre.

MADAME DE PUYMORAND. — Vous irez vous-même, mademoiselle car je n'ai pas besoin d'une femme savante pour me chausser.

MADEMOISELLE ROSE. — Comment! je ne suis pas digne de nouer les rosettes des souliers de madame?

MADAME DE PUYMORAND. — Mademoiselle Rose, en voilà assez. Est-ce que vous vous imaginez que vous êtes encore dans les coulisses des petits théâtres?

MADEMOISELLE ROSE. — Oui, madame, et coulisses pour coulisses, j'aime autant celles du théâtre que celles du monde. Mais madame oublie que le public attend. Madame va manquer son entrée.

MADAME DE PUYMORAND. — Eh bien! mademoiselle, vous pouvez faire votre sortie, car je vous chasse.

BERTHE. — Oh ! maman, c'est Rose qui nous fait belles !

MADEMOISELLE ROSE. — Rassurez-vous, mademoiselle Berthe; si madame est assez étourdie pour renvoyer une aussi bonne femme de chambre, je ne suis pas assez folle pour m'en aller d'une aussi bonne maison. M. de Molière a dit cela.

BERTHE. — Songe donc, maman, que Rose te fait mieux tes robes que madame Barenne.

MADEMOISELLE ROSE, *passant des perles dans les cheveux de madame de Puymorand.* — Madame me permettra d'achever mon œuvre une dernière fois.

BERTHE. — Maman, tu es adorable.

MADEMOISELLE ROSE. — Quand on est si belle, on pardonne à tout le monde.

MADAME DE PUYMORAND. — Mon mari est parti, n'est-ce pas?

MADEMOISELLE ROSE. — Oui, madame. Mais M. le comte va à l'ambassade et il n'arrivera au bal que vers minuit.

MADAME DE PUYMORAND. — C'est fini. Je pars. J'ai ma pomme d'api; je n'oublie rien?

BERTHE. — Rien, excepté moi; car tu ne m'as pas dit si j'étais belle.

MADAME DE PUYMORAND, *se retournant.* — C'est pourtant vrai. Mais c'est si simple : quand on a dix-sept ans, il n'y a rien à faire. *A part.* Ah! si j'avais mes dix-sept ans pour rencontrer M. de Santa-Cruz.

MADEMOISELLE ROSE, *s'asseyant sur un sofa et se barbouillant de poudre de riz.* — Me voilà, jusqu'à minuit, la maîtresse de la maison. Qui donc en sera le maître?

IIe TABLEAU

Dix heures. Le salon de la duchesse de ***

SANTA-CRUZ. — Vois-tu, là-bas, madame de Puymorand?

ARTHUR. — Non, je ne vois que Berthe.

SANTA-CRUZ. — C'est bien la peine de te mettre un carreau dans l'œil. Tu ne vois pas d'un même coup la mère et la fille qui nagent dans le flux pour arriver plus vite?

ARTHUR. — Il faut nous jeter à leur rencontre. Est-ce que tu es toujours amoureux de madame de Puymorand?

SANTA-CRUZ. — Oui, çà et là. Mais ne va pas jaser! car madame de Puymorand est une vertu de l'ancien régime sur fond d'azur.

ARTHUR. — C'est égal, si j'étais son mari, je te provoquerais.

SANTA-CRUZ. — Temps perdu! Et toi, tu es amoureux de la fille. Cinq cent mille francs de dot ne seront pas comptés à un détaché d'ambassade comme toi, sans compter que tu t'appelles Arthur, et que ce nom-là n'a plus cours à la Banque matrimoniale.

ARTHUR. — Cinq cent mille francs! Il y a de quoi mourir de faim. Je les croyais plus à leur aise. Je ne me marie pas pour si peu.

SANTA-CRUZ. — C'est égal, viens toujours les sauver du naufrage, car les voilà noyées dans les vagues. Suis mon généreux exemple, je me jette à la nage.

MADAME DE PUYMORAND. — Ah! je respire. Monsieur de Santa-Cruz, vous m'avez sauvée.

SANTA-CRUZ. — Pourquoi ne me dites-vous pas le contraire.

MADAME DE PUYMORAND. — Chut! Si l'on vous entendait, beau railleur!

SANTA-CRUZ. — Voulez-vous prendre mon bras?

MADAME DE PUYMORAND. — Berthe, est-ce que vous dansez avec M. Arthur?

BERTHE. — Oui, maman. C'était convenu l'an passé.

MADAME DE PUYMORAND. — A la bonne heure, vous faites honneur à votre signature.

ARTHUR. — J'ai plus de confiance dans le carnet de mademoiselle que dans le carnet de mon agent de change.

MADAME DE PUYMORAND. — Les voilà partis dans le tourbillon. Son agent de change! Est-ce qu'il joue à la Bourse.

SANTA-CRUZ. — Lui? il ne joue pas même au lansquenet.

MADAME DE PUYMORAND. — Eh bien, qu'a-t-il donc à parler de son agent de change? car je ne sache pas qu'il ait beaucoup d'argent à placer.

SANTA-CRUZ. — On ne sait pas. Est-ce que vous lui donneriez votre fille?

MADAME DE PUYMORAND. — Je ne donnerai jamais ma fille à un homme qui valse si bien.

SANTA-CRUZ. — Si nous valsions un peu?

MADAME DE PUYMORAND. — Vous voudriez bien me faire tourner la tête.

SANTA-CRUZ. — Vous êtes admirablement brune ce soir, madame, avec votre teint éblouissant.

MADAME DE PUYMORAND. — Dites tout de suite que je suis bien peinte, j'aime mieux cela. Puisque vous me regardez tant, confiez-moi si on ne m'a pas enlevé un peu de rouge ou de blanc dans la cohue. Car il y avait un officier qui me faisait galamment baiser son épaulette. Ce n'est pas un bal, c'est une revue.

Le maréchal Canrobert aurait le droit de se croire au Champ-de-Mars. Et pourtant comme c'est beau ces inondations de lumières et de diamants sur ces flots de gaze et de dentelles.

SANTA-CRUZ. — Si nous disions un peu de mal de notre prochain !

MADAME DE PUYMORAND. — Vous ne me connaissez pas. Adressez-vous à cette grue que vous voyez là-bas, qui veut trôner devant le quadrille ducal. Il y a vingt siècles que je la vois promener ses trois cheveux dans les bals officiels. Sous le dernier règne, elle était l'épouvantail de madame Le Hon et de madame Liadières.

SANTA-CRUZ. — Que voulez-vous ! Elle veut porter tout un siècle dans ses trente-deux quartiers de noblesse.

MADAME DE PUYMORAND. — Est-ce que les vieilles lunes ont un blason !

SANTA-CRUZ. — Alors elles n'ont plus qu'à aller se coucher.

MADAME DE PUYMORAND. — La voilà qui joue de l'éventail avec un diplomate en herbe qui croit qu'on fait son stage avec les vieilles femmes. Vieux style.

SANTA-CRUZ. — Reconnaissez-vous votre cousine qui revient de la salle de jeu?

MADAME DE PUYMORAND. — Oh! je vais me cacher sous mon éventail; car, si elle nous aborde, elle va nous assassiner. Elle est si éloquemment bête qu'il n'y a pas avec elle un mot spirituel à placer. Vous devriez épouser sa fille qui est encore plus bête.

SANTA-CRUZ. — Je ne me marierai jamais.

MADAME DE PUYMORAND. — Oui, je vous vois venir : vous voudriez n'épouser que les femmes mariées.

ARTHUR. — Je ne sais plus sur quel pied valser cette valse. Est-ce la valse à deux temps, à trois temps ou à quatre temps?

BERTHE. — Comme il vous plaira, pourvu que je valse.

ARTHUR. — J'aime mieux la valse à deux temps; ne trouvez-vous pas, mademoiselle, que le mot deux est le plus beau chiffre des mathématiques?

BERTHE. — Pourquoi?

ARTHUR. — Être deux, lui et elle, elle et lui! C'est tout un monde, c'est le paradis sur la terre.

BERTHE. — Ah! oui, Adam et Ève.

ARTHUR, *à part*. — Comme elle joue bien les ingénues. Est-il possible qu'elle soit la fille de sa mère! *Haut*. Quoi de plus beau que les duos! Vous rappelez-vous Roméo et Juliette, Lucie et Rawenswood, Fernand et Léonor?

BERTHE. — Maman ne veut pas que j'aille avec elle à l'Opéra. J'ai horreur du piano et je n'aime la musique qu'au bal.

ARTHUR. — Oui, mais quand vous serez mariée!

BERTHE. — Mariée! mais pourquoi faire? Je n'ai encore que dix-sept ans.

UN SPECTATEUR. — N'est-ce pas mademoiselle Berthe qui valse si éperdument! Où donc est sa mère?

DEUXIÈME SPECTATEUR. — Sa mère parle éperdument dans quelque embrasure de fenêtre.

PREMIER SPECTATEUR. — Vous voulez dire dans quelque embrasement de fenêtre.

BERTHE. — Si nous tournions de l'autre côté?

ARTHUR, *à part*. — Je suis sur les dents.

Haut. Vous avez raison, ne perdons pas une mesure.

SECOND SPECTATEUR. — Voyez donc avec quelle furie cette petite fille entraîne son valseur. Elle est fort jolie, et on dit que son père l'habillera, le jour de son mariage, de cinq belles robes en étoffes de la Banque de France.

PREMIER SPECTATEUR. — Il est de Troyes?

DEUXIÈME SPECTATEUR. — Oui ; vous ne savez donc pas l'histoire? M. de Puymorand a enlevé sa femme ; de là le vers fameux d'un Champenois de haut crû :

L'Aube les a vus deux, le crépuscule Troyes.

PREMIER SPECTATEUR. — Je sais sa nouvelle histoire : il a pour maîtresse une mauvaise comédienne dont il a fait benoîtement la femme de chambre de sa femme.

BERTHE. — Eh bien, vous vous arrêtez en chemin?

ARTHUR. — Je croyais que vous vouliez respirer.

BERTHE. — L'air que je respire, c'est la valse.

ARTHUR. — Eh bien ! reprenons dans l'autre sens. — Ah ! quel contre-sens pour un homme sérieux — qui n'a pas soupé !

BERTHE. — Ne parlez-vous pas de souper?

ARTHUR. — Voulez-vous venir au buffet?

BERTHE. — Après la valse prochaine.

ARTHUR. — Quelle femme! Si elle tue autant de maris que de valseurs, j'aurai mon tour; mais pour aujourd'hui je donne ma démission.

IIIe TABLEAU

Une heure. On assiége le buffet.

MONJOYEUX. — Voilà pourtant le peuple le plus policé des cinq parties du monde!

UN COLONEL. — Tout le monde n'est pas si Français que cela ici.

LADY FRINGALE. — Si on ne me laisse point arriver, je vais mourir de faim.

LE COLONEL, *riant*. — Je vais me trouver mal. Milady, n'avez-vous pas des sels anglais? Ce poulet n'est pas assaisonné.

MONJOYEUX. — Je voudrais bien qu'on me passât un peu de sel attique.

SANTA-CRUZ. — Avec des truffes.

MONJOYEUX. — Ah! c'est vous, Santa-Cruz. Vous soupez donc aussi?

SANTA-CRUZ. — Vous appellez cela souper, Monjoyeux?

MONJOYEUX. — Vous n'avez pas l'estomac reconnaissant. On ne soupe bien qu'ici, — quand on arrive à souper.

MADAME DE PUYMORAND. — C'est la pomme d'or des Hespérides, on ne la cueille jamais.

MONJOYEUX. — Mais j'en connais qui soupent deux fois— comme Monjoyeux.

SANTA-CRUZ. —Madame, vous qui avez droit de première entrée, vous arrivez trop tard. Déjà les illustres gourmands ont fini leur station; j'aime à croire qu'ils n'ont pas pris tout le dessus du panier.

BERTHE, *tout essoufflée.*—Maman, maman, tu m'as encore oubliée. Enfin, je te retrouve à temps.

MADAME DE PUYMORAND. — Je ne te perdais pas de vue. Pourquoi n'as-tu pas pris le bras de ton père, car il est là-bas qui joue au whist.

BERTHE. — Quand mon père joue au whist, il n'a plus ni femme ni enfant.

MADAME DE PUYMORAND. — Ne perdons pas notre temps en conversations oiseuses; prenons cette table d'assaut.

BERTHE. — Maman, tu as une joue plus rouge que l'autre. Tu as donc été au feu ?

MADAME DE PUYMORAND, *à part.* — Ici la pomme d'api n'est pas hors de saison. *Elle ouvre sa pomme d'api et se met discrètement du blanc.*

UN VOISIN. — Vous commencez par les pommes d'api, madame ?

MADAME DE PUYMORAND, *posant précipitamment la pomme sur la table.* — Mais non, c'est pour le dessert.

ARTHUR. — Mademoiselle Berthe, que voulez-vous manger ?

BERTHE. — De tout.

ARTHUR. — Vous n'en êtes pas encore aux pommes d'api, vous, mademoiselle ?

MADAME DE PUYMORAND, *à part.* — C'est bien, je tiendrai compte de ce mot-là, quand tu viendras me demander ma fille. Suis-je assez bête ! je n'ose pas reprendre ma pomme ! *Haut.* Qu'ont-ils donc tous à nous regarder ?

MISS AFFAMÉE. — Un peu de place et de jambon, s'il vous plaît ! Ah ! la belle pomme d'api ! *Elle la porte à ses dents.*

MADAME DE PUYMORAND, *à part.* — C'est cela,

mords-la et casse-toi tes touches de piano.

MISS AFFAMÉE. — Oh! elle n'était pas mûre!

Elle remet la pomme sur la table devant la marquise de Tramond.

SANTA-CRUZ, *au soupeur de la marquise.* — Quoi! vous laissez mordre la pomme de la marquise?

LE COMTE HERCULE. — Je crois que la marquise n'a jamais cueilli de ces pommes-là. Voulez-vous me passer des truffes?

SANTA-CRUZ, *gravement.* — Mon cher, allez les déterrer.

LE COMTE HERCULE. — Monsieur, voilà un mot qui fera enterrer l'un de nous deux.

SANTA-CRUZ. — Oui, mais après souper.

ARTHUR. — Mon cher Santa-Cruz, c'est une affaire qui va peut-être avancer les tiennes. Tu sais que je suis ton second?

SANTA-CRUZ. — Et Berthe?

ARTHUR. — J'ai eu mon duel avec elle, et j'ai été battu. Mais ce n'est pas fini, elle espère bien encore la valse de départ. Donne-moi du vin de Madère et donne-lui du sirop de gorsielle.

BERTHE. — Monsieur de Santa-Cruz, vous me

laissez mourir de faim et de soif. Du punch!

ARTHUR, *à part.* — Dix-sept ans! Oh! les ingénues! Oh! les aubes bleues et roses! Balzac seul a mesuré toute la profondeur de ces abîmes qùand ils sont à table. Brillat-Savarin savait-il ce qu'il faut d'ailes de perdreaux, de jambons d'York, de pâtés de foie gras pour nourrir ces fraîches et diaphanes poésies qui ont l'air de vivre de l'air du temps?

BERTHE. — Eh bien! monsieur Arthur, je vous attends. Et cette valse?

ARTHUR. — Allons, il faut se résigner à gagner sa femme à la sueur de son front.

IVe TABLEAU

Dans le coupé trois-quarts de madame de Puymorand.

MADAME DE PUYMORAND. — Je ne sais vraiment pas pourquoi, monsieur de Santa-Cruz, je vous ai donné l'hospitalité.

SANTA-CRUZ. — C'est l'hospitalité écossaise.

BERTHE. — C'est d'ailleurs le chemin de M. de Santa-Cruz.

SANTA-CRUZ. — C'est toujours mon chemin quand je suis en belle compagnie. *Il prend, sous la pelisse de bal, la main de madame de*

Puymorand. Mais, voyant venir la lumière du réverbère, madame de Puymorand repousse la main de Santa-Cruz en se penchant vers lui.

MADAME DE PUYMORAND. — La belle nuit!

SANTA-CRUZ. — On dirait qu'il pleut des étoiles. *Madame de Puymorand continue de regarder à la portière.*

BERTHE. — Que ce serait joli, une pluie d'étoiles!

SANTA-CRUZ *glisse sa main droite dans le manchon de Berthe.* — Ce serait une pluie céleste.

MADAME DE PUYMORAND. — Des phrases! *Elle reprend la main gauche de Santa-Cruz sous sa pelisse.*

BERTHE. — C'est un beau bal!

SANTA-CRUZ. — Oui, mais c'est quand je m'en vais que j'apprécie le bal. C'est long, trois heures, sans retirer son gant! *Il défait le gant de Berthe. Madame de Puymorand ôte le sien elle-même.*

BERTHE. — Oh! ce réverbère a passé dans la voiture comme un éclair!

SANTA-CRUZ. — C'est le diable qui est entré

mademoiselle. Jouez-vous du piano à quatre mains?

BERTHE. — Jamais.

SANTA-CRUZ, *à part.* — Cela se voit tout de suite : une petite main qui ne résonne pas, un clavier muet. Mais la mère, quelle grande musicienne!

BERTHE. — Quand je pense que vous allez vous battre demain avec ce mangeur de truffes!

SANTA-CRUZ. — Me battre! Le battre, vous voulez dire. Je vous réponds que vous le reverrez avec le bras en écharpe; ce sera poétique pour un homme qui a du ventre.

BERTHE. — Oh! que c'est beau le ciel, la nuit! *Elle met sa tête à la portière, Santa-Cruz y met la sienne. Prétexte de baiser les cheveux de la jeune fille. Madame de Puymorand ramène Santa-Cruz par la main, — mais il ne donne pas les deux mains, — parce que l'autre est sans doute occupée.*

Ve TABLEAU

Deux heures du matin. La chambre à coucher de madame de Puymorand.

MADEMOISELLE ROSE. — Deux heures! Que de temps perdu! Mais qui est-ce qui a perdu son temps, est-ce madame, ou moi? J'entends sonner. Voyons si tout est bien en ordre, dans ce beau désordre. J'ai eu tort de donner le thé ici, — qnand monsieur a été parti. — J'allais oublier de retirer ce fauteuil accusateur. N'y a-t-il pas quelques miettes de gâteau sur le tapis? Madame n'y regarde pas de si près : elle ne voit qu'elle-même.

MADAME DE PUYMORAND. — Rose, achevez de me déshabiller, car j'ai cru que jamais je ne reviendrais ici avec ma robe. J'ai laissé en route trente-six mètres de volants. C'est beau, ce bal, mais c'est beau comme une bataille.

BERTHE. — Mais, maman, dans un bal, quand il n'y a pas trop de monde, il n'y a pas assez de monde.

MADAME DE PUYMORAND. — Voilà qui est juste. Qui vous a dit cela, ma fille?

BERTHE. — C'est M. Arthur, maman.

MADAME DE PUYMORAND. — M. Arthur vous dit beaucoup trop de choses. Je veux bien qu'il danse avec vous, mais je ne veux pas qu'il vous donne ses opinions. — Prenez donc garde, Rose, vous m'arrachez les cheveux.

MADEMOISELLE ROSE. — C'est un cheveu blanc, madame; mais madame n'avait que celui-là.

MADAME DE PUYMORAND, *à part*. — Un cheveu blanc, une fille à marier, et j'ai promis à Santa-Cruz une rencontre pour demain au Bois, par hasard. Je n'irai pas. Pauvre Santa-Cruz, peut-être lui-même n'ira-t-il pas, car ce duel... Une autre rencontre... Ah! si les hommes savaient que c'est par l'émotion qu'ils gagnent les femmes!

BERTHE. — Maman, crois-tu que ces messieurs se battront? Veux-tu savoir la vérité?

MADAME DE PUYMORAND. — Toute la vérité, mademoiselle.

BERTHE. — Eh bien! j'aime M. Arthur... pour valser, mais j'aime M. Santa-Cruz... pour l'aimer.

MADAME DE PUYMORAND. — En voici bien d'une autre! Mademoiselle, je vous défends de

songer à M. de Santa-Cruz. Sachez que c'est un monsieur qui ne se marie jamais.

BERTHE. — Qu'est-ce que cela fait, maman!

MADAME DE PUYMORAND. — Allez vous coucher, mademoiselle.

BERTHE. — Bonsoir, maman. Embrasse-moi, car si tu ne m'embrassais pas aujourd'hui, je serais bien malheureuse.

MADAME DE PUYMORAND. — Pourquoi?

BERTHE. — Parce que j'ai envie de pleurer.

MADAME DE PUYMORAND, *à part.* — Et moi aussi. *Haut.* Rose, voilà mon mari qui rentre; priez-le de venir me parler. *Embrassant sa fille.* Adieu, mignonne, prie le bon Dieu et dors jusqu'à midi.

M. DE PUYMORAND. — Que me voulez-vous, Marie?

MADAME DE PUYMORAND. — Vous n'êtes pas aimable. Vous m'aviez promis de revenir avec nous.

M. DE PUYMORAND. — Je vous trouve sublime. Votre ami Santa-Cruz cherche une querelle de gourmand à mon ami Hercule. Savez-vous ce que j'ai fait depuis une heure? J'ai jeté de l'eau sur le feu.

MADAME DE PUYMORAND, *cachant une larme.* — Vous avez arrangé l'affaire?

M. DE PUYMORAND. — Oui.

MADAME DE PUYMORAND. — Ah! mon ami, comme je vous aime!

M. DE PUYMORAND. — Est-ce bien vrai, ce mensonge-là?

Ce fut le dernier mot de la comédie en cinq heures. Si elle eût duré six heures, c'en était fait de la mère et de la fille.

VII

Puisque la mère s'amuse la fille ira au couvent

Autre mère, autre fille.

Au temps des bals, des bals costumés, des bals masqués, les chroniqueurs qui ont de bonnes oreilles surprennent des histoires qui sont fort édifiantes pour la galerie. Ils parlent des fêtes à peu près comme les feuilletonistes du lundi parlent des théâtres. Les feuilletonistes du lundi sont les chroniqueurs de la comédie humaine comme les chroniqueurs le sont de la comédie parisienne. Les journaux « bien informés » n'ont pourtant pas, dans leurs premiers Paris du scandale, révélé ces quelques histoires que je vais dire.

Elles se sont passées sinon dans le monde de la duchesse de Montefalcone, du moins dans le monde de ses amis.

Naturellement on y retrouvera Santa-Cruz en scène.

Tous les jours Santa-Cruz se jurait de mettre un signet à son livre. Mais il ne pouvait pas résister à la tentation : le courant était plus for tque lui. Il devait mourir dans l'impénitence finale.

Santa-Cruz se montra dans un bal costumé en habit de cour avec le manteau vénitien : Bonne *fecit*. Cet homme si fortement et si finement sculpté par la main de la nature était mieux que nul autre en culotte courte et en bas de soie, parce qu'il avait la jambe fière et le pied cambré. Il ne marchait pas avec la grâce étudiée des salons où le maître à danser se trahit toujours un peu. Il avait une grâce originale qui rappelait la montagne.

Quand il se fut montré ainsi pendant une heure il disparut et revint en simple domino noir, ruban violet au capuchon : il avait le secret des dieux, il savait qu'un très haut personnage devait se promener ainsi dans les salons.

Le travestissement lui réussit trop; à peine était-il entré que toutes les femmes coquetèrent et formèrent la haie, espérant toutes que le très haut personnage allait les attaquer.

Achille, qui riait dans sa barbe de satin noir, ne savait encore à qui il devait livrer bataille quand un domino violet lui prit le bras et l'emmena dans des régions plus pacifiques.

C'était la marquise de Francia.

Elle parla à Santa-Cruz avec tant d'abandon, elle alluma si doucement ses yeux qu'il lui dit avec impertinence, lui qui ne la connaissait pas :

— Tu me reconnais donc?

Il ne doutait pas qu'elle ne le prît pour le très haut personnage.

— Qui ne te reconnaîtrait? dit la dame. Est-il ici un seul homme qui ait ce grand air?

— N'est-ce pas? dit Achille en jouant sur les mots, fils de Roi, je suis toujours Le Roy.

— Oui, mais tu as trop de sujettes. Quand je pense que je t'aime depuis si longtemps et que tu n'as jamais levé les yeux sur moi.

— Où t'ai-je vue?

— Partout, au Bois, au théâtre, à la Cour.

— A la Cour! je n'y vais pas.

— Oui, tu veux cacher ton jeu.

— Dis-moi qui tu es, je te dirai qui tu hantes.

— Qui je suis? Si tu veux faire avec moi un voyage à Versailles, je te conduirai dans la salle des Croisades et je te montrerai ma bannière.

— Ta bannière! ta feuille de vigne, ô fille d'Ève! Eh bien! supposons un instant que tu me connaisses, que veux-tu de moi?

— Toi.

— Si ce n'est que cela je puis faire ton bonheur et ton malheur. Et quand je me serai donné que faudra-t-il te donner encore?

— Tu veux le savoir?

— Parle!

— Tu me donneras moins que rien, un demi-million pour payer mes dettes. Qu'est-ce que cela!

— Moins que rien, comme tu dis, c'est dit. Blanc seing contre sein blanc.

— Tu vas me signer cela?

Achille aventura sa main sous les plis du domino violet.

— Tu voudrais déjà avoir ton billet sous sein privé?

— Pas si privé que cela, dit la marquise en donnant un grand coup d'éventail.

Santa-Cruz ne pouvait pas franchir l'abîme d'un demi-million, il aima mieux battre en retraite.

— Mon beau domino, je te retrouverai tout à l'heure.

— Je comprends, dit la dame d'un air entendu, quelques signatures à donner. N'oublie pas mon blanc-seing.

— Ni ton coup d'éventail.

Et il disparut dans le tourbillon.

Une autre femme lui prit le bras, c'était un domino bleu de ciel, un ange quasi-tombé.

— Sais-tu pourquoi je te parle?

— Oui, je le sais bien, mais dis-le moi.

— C'est parce que je te hais.

— Pourquoi me hais-tu? Tu lis donc les journaux? Ou bien est-ce parce que tu m'as aimé?

— Non, c'est parce que tu es heureux.

— Heureux! Il n'y a pas de quoi. Et d'abord heureux de quoi, s'il te plaît?

— De tout. Quand tu fronces tes sourcils, je veux dire tes moustaches, l'univers tremble

depuis l'Olympe jusqu'au Mexique. Tu es adoré de toutes les femmes.

— Oui, mais à quel prix! Tu comprends que j'ai trop d'esprit pour me croire aimé pour moi-même.

— On est toujours aimé pour soi-même. Est-ce donc pour ton voisin qu'on aime ta grandeur et ta fortune? Ce sont les gens qui ne sont jamais aimés qui ont inventé ce contre-sens : « Il n'est pas aimé pour lui-même. » Tu vas emporter tous les cœurs ce soir.

— Oui, j'en ai déjà trouvé un; sais-tu ce qu'il me coûte?

— Combien?

— Un demi-million!

— Eh bien! va pour le million. Donne-moi aussi cinq cent mille francs.

— Tu as des dettes comme le domino violet?

— Non, mais moi je n'ai pas de diamants, et je suis si mal habillée!

— C'est que tu es trop belle pour avoir besoin d'Halphen et de Worth.

— Peut-être. Aussi je n'ai aucun goût pour

les biens de ce monde. Je vais te confier mon ambition; à force de te haïr, je crois que je t'aime. L'amour pour moi n'est pas une affaire d'État, c'est un baiser surpris avant d'être accordé, un mariage des yeux, une étreinte d'une seconde. En un mot, la préface, rien que la préface. Si tu veux, après-demain, au Bois, je descendrai de voiture à la nuit tombante, je suivrai le ruisseau vers l'avenue de la Reine, tu me rencontreras par hasard, tu ne me reconnaîtras pas, mais tu me regarderas doucement avec tes yeux perdus. J'irai à toi. Je pencherai ma tête sur ton sein, tu baiseras mes cheveux, je dévorerai deux larmes, et je m'en irai heureuse pour tout mon hiver.

— Tu es romanesque ; voilà une jolie page d'amour !

Achille saisit la main du domino bleu.

— C'est l'étreinte rapide du bonheur. Et tu ne demandes que cinq cent mille francs pour cela ?

Le domino bleu s'indigna.

— Ah ! tu ne me comprends pas : je demande beaucoup plus. Je veux que tu m'apportes un bouquet de violettes d'un sou.

— Eh bien, voilà une femme! dit Achille en reprenant la main du domino bleu.

— Si tu veux, tu dépenseras encore un sou pour moi, tu me donneras ton portrait.

Santa-Cruz ne comprenait pas.

— Mon portrait?

— Oui, tu me donneras un sou et je le ferai encadrer dans un cadre d'argent, dans un cadre d'or et dans un cadre de diamants.

— Dis-moi ton secret. Est-ce que tu n'es jamais allée plus loin que cela dans tes passions?

— Non, rien que la préface. Tous les ans je vais à mi-chemin de la damnation. Je me contente de passer devant le château du bonheur; quand je vois la porte qui s'ouvre j'ai peur, je m'enfuis.

Et disant ces mots, le domino bleu s'échappa comme un oiseau.

— Si elle avait dit un mot de plus, dit Achille, je devenais éperdument amoureux d'elle.

Il trouva qu'il s'était assez promené avec son ruban violet, il alla le mettre au vestiaire et il reparut bientôt, comme à sa première

entrée, sans que nul se doutât qu'il eût joué ce grand rôle.

Cependant, si le domino bleu était un ange tombé du ciel, il avait déjà pris quelques défauts aux femmes de la terre : cinq cent mille francs de dettes. Il n'avait pas gardé pour lui le secret des dettes que le domino violet avait confié à Achille, croyant parler à un très haut personnage.

Un quart d'heure après, le bruit se répandit que le très haut personnage ne viendrait pas ce soir-là. Or, qui donc avait usurpé ses attributs ?

Le bruit se répandit aussi qu'un domino violet avait demandé un demi-million pour payer ses dettes. Or, tout le monde savait bien que le domino violet, c'était la marquise de Francia. Ce fut l'événement du bal.

La marquise était venue avec sa fille : seize ans, un cœur ardent, un esprit enthousiaste, une beauté encore sous les nuages et qui transperçait déjà. Il se trouva naturellement un sot pour lui apprendre la mésaventure de sa mère. Elle était déguisée en châtelaine. Jusque-là elle s'était fort amusée parce

qu'elle avait dansé avec un garde-française du meilleure style, qui lui avait promis d'attaquer son château-fort. Je me trompe ; il lui avait dit en fort beau langage qu'il l'aimait et qu'il désespérerait de tout si elle ne daignait lui donner sa main.

Quand on lui apprit l'histoire des cinq cent mille francs elle faillit s'évanouir. Elle ressaisit ses forces et courut à sa mère.

— Maman, partons tout de suite, je vais me trouver mal.

— Qu'as-tu donc ?

— Je t'expliquerai cela tout à l'heure. Partons, partons.

Il était trois heures, la mère suivit la fille.

Dès qu'elles furent dans le coupé :

— Maman, je vais t'apprendre une nouvelle.

— Tu m'effraies, qu'as-tu donc?

La mère embrassa sa fille.

— Demain, j'irai au couvent.

— Tu deviens folle !

— Non, je deviens sage.

— Mais je te voyais si heureuse ce soir?

— Oui, j'étais bien heureuse.

Et la jeune fille se hasarda dans un

pieux mensonge : —plus beau que la vérité.

— Non, j'étais bien malheureuse, mais je cachais mon cœur. J'aime M. de Cercy... et M. de Cercy... aime Marguerite. Je n'y survivrais pas, si je ne me réfugiais au pied de l'autel. Tu sais que j'ai toujours été très chrétienne.

— Tu as toujours été très enthousiaste. On se console de tout, même des peines de cœur. Demain tu ne penseras plus à M. de Cercy. Qui sait si lui-même pensera encore à Marguerite?

— Non, non, j'en ai fait le serment tout à l'heure, j'irai demain au couvent. Ma grand'-mère m'a laissé une dot.

Mademoiselle de Francia était si émue qu'elle ne trouvait plus les mots.

— Ma grand'mère m'a laissé cinq cent mille francs. Je donnerai cela aux pauvres, ou plutôt je te donnerai cela.

Il se fit dans le coupé un silence terrible. L'acte d'accusation et l'acte de contrition.

La jeune fille pensait à la vie désordonnée de sa mère; la mère admirait le sacrifice de sa fille, sans oser lui dire qu'elle le comprenait.

— Non, dit tout à coup madame de Francia, tu garderas ta dot et tu te marieras.

Elle embrassa sa fille avec effusion.

Le lendemain, mademoiselle de Francia pleurait encore, mais elle entrait en religion...

Le surlendemain, madame de Francia commençait à payer ses dettes.

Ce jour-là, au Bois, dans l'avenue de la Reine, à la nuit tombante, Santa-Cruz aborda une jeune femme qui était descendue de son coupé devant le lac pour s'aventurer toute seule dans les sentiers.

Elle s'imagina qu'il allait lui demander son chemin, car elle ne le connaissait pas.

En effet, Santa-Cruz allait lui demander — son chemin.

— Madame, lui dit-il, ce n'est pas moi que vous attendez et pourtant c'est moi qui vous ai promis avant-hier un bouquet de violettes — d'un sou — et un sou pour encadrer.

Les femmes se tirent toujours spirituellement des plus mauvais pas.

— C'est vous qui êtes attrapé, dit celle-ci à Santa-Cruz, vous avez voulu jouer un grand rôle et je me suis moquée de vous.

— Qu'importe ! dit Santa-Cruz. La vie n'est qu'une illusion, se tromper l'un l'autre c'est vivre.

Santa-Cruz retrouva-t-il son chemin ?

Demandez à madame de Tramond, qui passait par là.

VIII

Violette à Parisis

Il faut bien le dire : le vrai chemin de Santa-Cruz c'était toujours la duchesse et Violette. Il avait beau s'éparpiller en mille aventures, l'impérieuse Bianca le reprenait, la divine Violette lui rouvrait les plus doux horizons.

Violette n'avait pu vivre dans l'exil. Elle avait été bravement à Parisis interroger les tombeaux de Parisis et de Geneviève. Elle s'était frappé le cœur devant leurs ombres, elle s'était humiliée en se confessant tout haut devant ces chères figures. Mais la mort n'avait

pas parlé, ni pour l'accuser, ni pour lui pardonner.

Elle avait retrouvé, près de Tonnerre, mademoiselle Hyacinthe, cette gracieuse amie qui, grâce à elle, avait pu se marier et qui lu-dit qu'elle était bien heureuse.

— Le bonheur est donc quelque part! muri mura Violette en embrassant sa belle et riante amie.

Mademoiselle Hyacinthe avait épousé un avocat de Dijon qui lui permit d'aller vivre quelques semaines avec Violette au château de Pernand.

Mais quelle que fût la douceur de cette amitié, quel que fût le charme du voisinage des chers tombeaux, Violette retourna bientôt au Parc des Princes, parce que le sentiment du lendemain l'emporte sur le sentiment de la veille.

Il fallait qu'elle vécût ou qu'elle mourût de son second amour.

LIVRE XIV

JOSEPH ET PUTIPHAR

Tant que le cœur conserve des désirs l'esprit garde des illusions.

CHATEAUBRIAND.

Les femmes qui rient avec l'amour sont comme les enfants qui jouent avec les couteaux : elles se blessent toujours.

SAINT JÉRÔME.

La femme est traitée en mineure pour ses biens, en majeure pour ses fautes.

BEAUMARCHAIS.

L'amour est une vapeur qui monte du cœur à la tête. CABARRUS.

Le silence a été donné à la femme pour mieux exprimer sa pensée.

TALLEYRAND.

L'amour est un délicieux violon — avec Stadivarius — et avec Paganini.

***

Les femmes se rendent — et ne meurent pas.

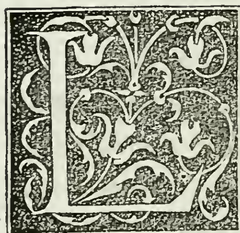
CAMBRONNE.

A celui qui a plusieurs maîtresses, il manque une maîtresse.

***



Colombe amoureuse



A duchesse de Montefalcone n'en avait pas fini dans ses coquetteries avec d'Aspremont et Santa-Cruz. Elle les aimait tous les deux, non pas avec cette passion qui s'empare de l'âme et du cœur tout à la fois, cette passion qui est tout une et qui ne se partage pas, mais avec cette curiosité qui irrite les sens et la pensée, qui donne l'ivresse çà et là, mais qui ne trouble jamais jusqu'au délire.

Bianca éprouvait un vif plaisir à voir ces deux rivaux qui acceptaient de vivre souvent dans le même salon sans éclater l'un contre l'autre, parce que c'était deux hommes d'esprit qui cachaient bien leur jeu et leur émotion.

On a vu que Santa-Cruz était sur le point de passer à Violette. C'était plutôt en cette douce repentie, toute parfumée encore de vertu, qu'il reposait son imagination souillée d'aventures galantes. Bianca lui inspirait dans la passion l'énergie qui la caractérisait elle-même. Mais Violette le prenait par tout le charme poétique de l'amour.

C'était la Colombe de d'Aspremont.

Or, pendant que Santa-Cruz se tournait vers Violette, d'Aspremont abandonnait aussi peu à peu la duchesse pour se recueillir vers Colombe, fuyant les beaux hasards d'une passion aventureuse pour les pacifiques rivages d'un amour sans tempêtes.

Rien n'était changé ni dans la maison, ni dans le cœur de la blonde enlumineuse, elle devenait de plus en plus artiste. On commençait à la demander en mariage dans le monde

des libraires et des imprimeurs. Tous ceux qui la voyaient voulaient l'aimer.

D'Aspremont n'était jamais une semaine sans faire son pèlerinage rue de Ponthieu, soit pour la voir, soit pour la rencontrer. Il ne lui parlait jamais que par un sourire : il ne recueillait jamais qu'un sourire.

Qu'adviendrait-il de l'amour de d'Aspremont?

Il n'en savait rien. Il se laissait bercer dans cette douce rêverie; c'était l'arc-en-ciel dans l'orage, c'était le ciel bleu à l'horizon.

En attendant il vivait toujours de la vraie vie parisienne; mais, de plus en plus grave, l'humouriste en lui s'effaçait sous le philosophe; ses amis lui reprochaient même de jouer à tout propos et hors de propos le rôle du misanthrope.

Il ne pouvait se déshabituer de sermonner les femmes, mais quand elles se moquaient de lui, il prenait son parti et riait avec elles. Il leur prouvait même qu'il n'avait pas revêtu le manteau de Joseph devant madame Putiphar.

Vint le jour de l'an. D'Aspremont envoya sa

carte de visite à Colombe avec un second calendrier renfermant douze mille francs comme le premier.

Sur sa carte de visite il avait écrit ces mots :

Ma sœur, ravie de la Bible, envoie aussi un souvenir à mademoiselle Colombe.

D'Aspremont parla de cela à Monjoyeux qui lui dit :

— Vous voulez donc tenter les anges?

— Je veux savoir quelle sera l'influence de l'argent sur ce brave cœur.

Colombe ne changea rien à sa vie. Elle ne savait que faire de ses vingt-quatre billets de mille francs. Les placer, mais sur quoi? Les prêter, mais à qui? Les garder, mais les voleurs? Elle eut encore moins peur des voleurs. Elle cacha les billets de banque dans sa robe de première communion.

— J'espère, lui dit sa mère, que tu te marieras bien avec vingt-quatre mille francs.

— Non, répondit Colombe, je ne me marierai jamais.

— Pourquoi?

— Parce que le mari que j'attends ne viendra jamais.

Vers ce temps-là une amie de la mère de Colombe amena à la jeune fille un mauvais garnement qui s'était engagé et qui portait bien son uniforme de hussard.

— C'est mon fils, dit cette femme avec orgueil. N'est-il pas digne de votre fille? Il faudra les marier.

Était-ce le mari qu'attendait Colombe?

II

L'Amour à la fenêtre

Depuis longtemps déjà d'Aspremont avait commencé une aventure toute idéale avec une autre Colombe, une de ces fleurs du peuple parisien qui répandent un parfum bocager dans la tour de Babel.

Il avait pris un matin le chemin de fer du Nord pour aller chasser dans la forêt de Villers-Cotterets.

Quoiqu'il eût acheté dans la salle d'attente une poignée de journaux, il mit le nez à la fenêtre dès le point de départ pour regarder toutes les horribles maisons de La Chapelle,

décrépitudes de cinquante ans qui donnent aux voyageurs une misérable idée de Paris à leur entrée dans la capitale universelle.

On avait espéré que toutes ces bâtisses en plâtre disparaîtraient peu à peu sous la ruine de toutes choses, mais les maisons qu'on élève à côté sont du même style, si bien que cette avenue du chemin de fer menace d'être toujours un repoussoir pour la curiosité.

D'Aspremont se demandait quels étaient les pauvres diables condamnés à vivre dans de pareilles architectures. On voyait quelques femmes aux fenêtres occupées à faire leur lessive ; des chemises étaient étendues, frappant au gré du vent la muraille ou le toit.

Voilà que tout à coup, parmi toutes ces commères qui se parlaient d'une fenètre à l'autre, d'Aspremont aperçut une figure silencieuse penchée sur son travail; il lui sembla voir apparaître quelque jolie fille de Greuze dans une compagnie de femmes de Chardin. C'était le tableau de la beauté et de la jeunesse. Elle leva la tête avec une grâce charmante ; ses grands yeux, deux oiseaux bleus couleur du temps, vinrent s'abattre sur d'As-

premont comme s'il les eût appelés. Il tressaillit et les emporta dans son âme.

C'est en vain qu'il regardait toujours, la vieille maison était loin déjà.

— Ah! s'écria-t-il, si j'avais pu l'enlever pour aller chasser avec elle! Quelle Diane adorable sous les grands arbres! Comme nous aurions goûté gaiement à la fontaine!

D'Aspremont se promit bien de reprendre sa stalle pour le même spectacle le lendemain au retour de la chasse.

Quoiqu'il trouvât à Villers-Cotterets joyeuse compagnie il demeura rêveur. Cette apparition l'avait ému profondément, il lui semblait que cette jeune fille devait désormais se montrer à toutes les fenêtres de sa vie.

Peu à peu pourtant le songe s'effaça. Le soir on soupa bruyamment en compagnie de quatre Parisiennes qui elles aussi étaient venues à la chasse; le lendemain d'Aspremont n'avait plus au cœur qu'un de ces vagues souvenirs qui tombent dans la nuit du passé.

Il n'oublia pourtant pas en revenant à Paris de chercher la fenêtre.

Comme la veille, la jeune fille était là pen-

sive sur son aiguille. Il remarqua cette fois que sur le bord de sa fenêtre elle avait des rosiers et des fuchsias : luxe inouï qui contrastait avec la misère des autres voisines.

Cette fois encore, sans doute par la volonté de d'Aspremont, peut-être par le bruit et la fumée du train, la jeune fille détacha ses yeux de son travail et le regarda passer.

— Explique-moi cela, dit-il à un de ses amis qui était revenu avec lui. Comment la destinée peut-elle laisser ici dans ces masures une beauté incomparable qui s'étiole sur une aiguille?

— Ah! mon cher, c'est que toutes les fleurs ne sont pas cueillies, c'est que tous les jours il meurt ici, ou là bas, ou plus loin, une belle créature qui n'a pas eu son quart d'heure d'épanouissement.

— Oui, dit d'Aspremont distrait, tu as raison, il faut bien que des anges montent au ciel. C'est le recrutement du bon Dieu.

D'Aspremont en descendant de wagon eut un instant le désir de retourner à La Chapelle pour retrouver la maison et de commencer un roman avec cette beauté perdue. Mais il aban-

donna cette idée au lendemain. Le lendemain il était repris à toute l'action de sa vie accoutumée.

Sept ou huit mois après, comme il reprenait le même chemin pour aller à Ems, il n'oublia pas de regarder la maison. Mais allait-il la reconnaître entre tant d'autres du même format?

— La voilà, dit-il avec un vif contentement.

Elle était à sa fenêtre, debout, qui arrosait un pot de marguerites au milieu des rosiers. Cette fois encore le regard bleu retomba sur lui et le regard fut si doux qu'il lui sembla qu'elle l'avait reconnu; mais il s'accusa bien vite de fatuité. Il pouvait bien la reconnaître lui-même, mais comment l'eût-elle reconnu, lui qui passait comme la foudre?

Il jugea qu'elle était un peu plus pâle.

— C'est l'amour, dit-il. La preuve c'est qu'elle a des marguerites. Pour elle, c'est l'oracle, elle leur demande toute la journée si elle aime et si elle est aimée. J'aime — tu aimes — il aime — nous aimons; — la marguerite conjugue du matin au soir le verbe aimer.

Et d'Aspremont se demandait qui pouvait

bien être son amoureux. Quelque perruquier sentimental, quelque serrurier endimanché ou quelque fabricant de cartons à chapeaux. Peut-être après tout était-il venu jusqu'à elle quelque vrai Parisien du boulevard, mais il n'y avait pas à en douter, elle était amoureuse.

Quinze jours après, au retour d'Ems, d'Aspremont remarqua plus de pâleur encore. La jeune fille était tristement accoudée à sa fenêtre. Si elle ne pleurait pas elle venait de pleurer ou elle allait pleurer.

Si d'Aspremont n'eût pas été en mauvaise compagnie, sans doute il eût voulu la consoler; mais une fois rentré dans Paris il n'y pensa plus, que çà et là, de loin en loin, à peu près comme on se souvient d'une scène de théâtre.

Un an se passa. Un jour de chasse, il se retrouva dans le train de Paris à Soissons avec quelques compagnons.

— Regardez bien, leur dit-il, vous allez voir la plus belle fille du monde à une de ces horribles fenêtres; adorable portrait dans un mauvais cadre.

Et d'Aspremont et ses compagnons regardèrent bien.

Voilà la maison qui passe, voilà la fenêtre.

— C'est elle, dit le d'Aspremont.

Était-ce bien elle? Oui, c'était elle encore; il avait eu le temps de reconnaître la jeune fille dans une jeune mère qui allaitait son enfant. Quelle métamorphose! En un an elle avait vieilli de dix ans. Mais avec ses cheveux épars, sa gorge nue, sa robe d'indienne à peine agrafée, elle était belle encore comme la beauté. Quand la nature a fait un chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre est inaltérable, même quand on lui casse les bras, comme à la Vénus de Milo.

Le train n'était pas encore lancé à grande vitesse.

Pendant que d'Aspremont remarquait que toutes les fleurs étaient fanées sur la fenêtre, son voisin de face avait remarqué un adorable sentiment de pudeur chez la femme. Se croyant en spectacle et se sentant un peu trop nue pour cela, elle avait remis son enfant à son sein.

Mais pourquoi, dira-t-on, restait-elle à la

fenêtre au passage du train? Coutume invincible; sans doute elle éprouvait un triste plaisir à voir passer tous ces voyageurs, qui peut-être allaient trouver l'amour, la fortune, le bonheur.

Son rêve partait avec eux.

Qui sait? Peut-être espérait-elle au passage retrouver une figure aimée; un amoureux qui n'a pas dit adieu; un amant qu'on aime encore, même dans sa trahison. Ne condamnez pas les femmes, même si elles sont curieuses. Elles vivent tant en elles-mêmes, le plus souvent résignées à toutes les misères de la vie, qu'il faut bien çà et là leur permettre d'embarquer leurs rêves pour l'imprévu ou de confier leurs souvenirs au bon vent de l'espérance.

Quoique les compagnons de chasse ne se fussent pas réunis pour faire un cours de morale, ils s'accordèrent tous pour admirer ce beau mouvement de la femme, qui se cache dans sa nudité en donnant le sein à son enfant.

On admira ce sentiment tout biblique, cette expression, toute primitive, de la candeur.

— A ce propos, dit d'Aspremont, je veux vous redire ces vers d'un poète oublié :

Elle était presque nue, à peine un peu de lin
Lui glissait au genou ; plus d'un regard malin
Courait, comme le feu, de sa jambe hardie
A sa gorge orgueilleuse en plein marbre arrondie.

Elle se laissait voir, naïve en sa beauté,
Sans songer à voiler sa chaste nudité ;
Dieu l'avait faite ainsi, comme il avait fait Ève,
Un matin qu'il voulait réaliser un rêve :

Pourquoi cacher au jour ce chef-d'œuvre charmant,
Créé pour être vu par le peintre ou l'amant ?
A la fin, devinant qu'on la trouvait trop belle,
Elle voulut voiler cette gorge rebelle ;

Elle étendit la main, mais le voile flottait.
Son front avait rougi ; de femme qu'elle était
Elle redevint mère : — avec un doux sourire,
Un sourire plus doux que je ne saurais dire,

A son petit enfant elle donna son sein.
O sublime action ! Les anges par essaim,
Chantant Dieu, sont venus pour voiler de leurs ailes
La fière volupté de ces saintes mamelles.

— Ce fut, dit un des jeunes gens, le même sentiment qui, un jour, inspira madame de

Savignac. J'étais éperdu d'amour. J'entre chez elle à l'improviste; elle jouait avec son enfant sans s'apercevoir qu'elle était à moitié nue. J'allais m'en apercevoir. Elle donna son sein à son enfant.

— N'est-ce pas, dit-elle, que vous ne m'aimerez plus?

On peut prendre une femme à son mari, cela s'est vu, mais on ne prend jamais une mère à son enfant.

Quand on revint de la chasse, on regarda la fenêtre. Elle était fermée.

— Ni femme, ni enfant, ni roses, ni marguerites, dit d'Aspremont. Tant pis! C'était pour moi la poésie du voyage quand je prenais le train du Nord; qu'est-ce que tout cela est devenu?

— C'est tout simple, dit un de ses amis, la femme et l'enfant sont allés se percher ailleurs.

— Pourquoi n'a-t-on pas déménagé ces pots de fleurs flétries?

— Parce que ce n'est plus la saison.

— La pauvre femme! reprit d'Aspremont avec une expression de tristesse, j'ai bien peur

que la saison des roses et des marguerites ne revienne plus pour elle.

— Pourquoi?

— Parce que cette fenêtre noire me semble une porte de tombeau.

Revint le printemps. D'Aspremont reprit encore le chemin du Nord pour aller servir de témoin à un de ses amis, un sous-préfet. Duel terrible : il allait se marier.

Il était à peine monté dans un compartiment, où déjà se trouvaient un Prussien et sa fille, — une Prussienne bismarkée, — qu'une jeune femme, accompagnée d'une suivante, vint se placer en face de lui en prononçant ces mots : Compartiment des femmes, compartiment de bégueules! Je ne suis pas de si mauvaise compagnie.

D'Aspremont, qui connaissait beaucoup de femmes, crut reconnaître celle-là.

— Madame, lui dit-il sans façon, je suis enchanté de voyager avec vous.

La dame le regarda bien.

— Et moi aussi, monsieur.

— Où diable ai-je vu cette femme, se demandait-il.

— Il me semble que j'ai déjà rencontré ce monsieur, se disait-elle.

Et ils se regardaient encore, lui la trouvant fort belle, elle le trouvant fort bien.

Tout à coup, l'heure du départ sonnait déjà, Achille dit au Prussien :

— Monsieur, me permettrez-vous de prendre votre place pendant cinq minutes, pendant une minute si c'est trop long.

— Madame, dit la jeune femme à la Prussienne, je vous ferai la même prière.

Deux *ia* sonores retentirent dans le compartiment du wagon. Les deux voyageurs français prirent la place des deux voyageurs allemands.

D'Aspremont était fort intrigué, il savait bien pourquoi il demandait une stalle à gauche, mais pourquoi la jeune femme faisait-elle comme lui?

— Sans doute, se disait-il, elle n'a pas bien compris; ella a peur de se trouver en face du Prussien, elle veut suivre ma destinée.

Cependant on allait passer devant la mai son, la voyageuse se pencha vivement comme si elle allait saluer un ami.

La fenêtre était occupée.

Or, qui était à la fenêtre?

Un ivrogne, nez rouge, yeux écarquillés, qui fumait un brûle-gueule.

— Autre temps, autre tableau, dit d'Aspremont.

La voyageuse avait été reprendre sa place à droite : il la suivit. Il allait lui parler quand il vit briller deux larmes dans ses yeux.

— C'était donc vous? lui dit-il en lui tendant la main, car je vous reconnais maintenant.

— Vous me reconnaissez?

— Tout à fait. Je vous ai connue là-bas à cette fenêtre, jeune fille et jeune mère.

— Et moi aussi je vous ai reconnu, lui dit-elle en souriant à travers ses larmes. C'est singulier, de toutes les figures que j'ai vues passer en wagon, comme dans un songe, la vôtre seule m'a frappée jusqu'à me rester dans la mémoire. Vous m'avez envoyé des baisers qui sont montés jusqu'à moi dans la fumée de la locomotive.

— Voilà pourquoi vous vous êtes mariée avec un autre?

— Oh! ne parlons pas d'hier, parlons de

demain. Je ne veux pas me retourner.

Mais d'Aspremont était trop curieux pour ne pas interroger la jeune femme. Il voulait qu'elle lui racontât ces métamorphoses rapides, de la fillette qui cultive ses fleurs comme si elle cultivait ses espérances, à la mère qui allaite son enfant et qui ne cultive plus ses fleurs. Et puis, quel abîme avait-elle franchi pour descendre du cinquième étage, où elle était vêtue comme pour l'amour de Dieu, dans ce compartiment des premières classes, où elle arrivait dans tout le luxe bruyant des hautes coquines.

Comme toutes les femmes, celle-ci se décida à parler, tout en disant qu'elle ne voulait rien dire.

— Cela ne vous regarde pas. Sachez seulement que si j'ai eu dans ma vie une heure de vraie joie, ç'a été à cette pauvre fenêtre quand le soir, après une rude journée d'aiguille, je me levais au-dessus de mes roses et de mes marguerites pour regarder le ciel où je trouvais Dieu.

On se regarda silencieusement.

— Et moi, dit d'Aspremont, parmi mes

meilleurs souvenirs, parmi ceux qui sont descendus jusqu'à mon cœur, le vôtre est le plus rayonnant. Je vous adorais — à perte de vue.
— Il y a des rêves qu'il ne faut pas toucher : c'est comme la neige qui resplendit, si on la prend, elle fond dans la main.

— Vous parlez bien, dit la dame.

— Ne m'en veuillez pas, ma chère, ce n'est pas mon habitude. Et pendant que j'ai l'air de faire des phrases, je vous demanderai si vous ne trouvez plus le même charme à regarder le ciel?

— Non, répondit-elle, parce que je n'y trouve plus Dieu. Je vais vous conter mon histoire. Si nous n'étions pas en chemin de fer, je ne vous dirais pas cela, mais, puisqu il faut tuer le temps, écoutez-moi :

« Je m'appelle Madeleine, c'est mon nom de baptême et mon nom de famille. Je suis née à La Chapelle; ma mère est une belle et grasse cuisinière qui surexcite la gourmandise d'un manufacturier. Elle m'a mise au monde entre une morue à la hollandaise et une poularde truffée, aussi mon blason est une cocotte sur champ de gueules surmontée d'écrevisses.

Mon père n'a pas mis de carte de visite dans mon berceau ; la recherche de la paternité étant interdite par le code Napoléon, je n'ai jamais trouvé mon père, mais ma mère fut la meilleure des mères. Elle ne quittait sa fille que pour sa cuisine, et sa cuisine que pour sa fille. Quand j'étais toute petite, je m'imaginais volontiers que l'idéal de la vie c'était un fourneau dorant des rôtis : je n'en devins pas plus grasse pour cela.

« La bonne femme rêvait pour moi une grande destinée ; elle voulait que je devinsse couturière en robes. Après trois années d'école où j'appris à lire et à écrire, — il faut bien savoir déchiffrer des billets doux et y répondre, c'est à cette seule fin qu'on envoie les filles à l'école, — je fus mise en apprentissage chez une couturière à la mode. Après trois années de jeu d'aiguille, je savais trousser galamment une robe à queue. Par malheur, ma mère, qui était toujours à sa cuisine, avait une idée fixe, celle de m'établir à côté d'elle dans la même rue, trop fière de moi pour ne pas montrer à ses amies mes mains de fée J'étais sublime et bête comme l'innocence

j'étais née avec un fond de candeur invraisemblable, aussi j'obéis à ma mère. Elle me loua deux chambres dans cette pauvre maison que nous avons saluée tout à l'heure au passage comme une vieille connaissance. Elle me donna pour pratiques la femme et la maîtresse du manufacturier, la fruitière et la cabaretière du voisinage, quatre blanchisseuses, la fille d'un écrivain public fiancée à un orpailleur, en un mot, de quoi mourir de faim après six semaines de travail, car je ne travaillais pas pour de l'argent, je travaillais pour qu'on travaillât pour moi : les blanchisseuses me blanchissaient, la fruitière me donnait des pommes, la cabaretière mettait un peu de vin dans mon eau, l'écrivain public faisait à huis clos les billets doux de ma mère, car elle courait encore quelques petites aventures après le couvre-feu.

« Enfin, tout cela était nouveau, j'étais libre chez moi, ma mère se chargeait de ma cuisine ; on m'avait offert des fleurs pour jardiner sur ma fenêtre, je croyais que c'était là le bonheur.

« Qui m'avait offert des fleurs? N'allez pas

vous imaginer que ce fût un amoureux! Grâce à Dieu, je n'en avais pas; c'était une des blanchisseuses : celle-là en avait deux, dont un fleuriste. Chaque fois qu'une fleur allait s'étioler chez lui, il la lui envoyait avec un billet doux. Comme l'amoureuse n'avait pas de jardin, elle donnait à ses amies le trop plein du fleuriste.

« Si les filles sont heureuses en ce monde, c'est la veille de l'amour. Un vague pressentiment réjouit leur cœur, elles n'aiment personne, mais elles aiment tout le monde, le premier venu comme le dernier venu, l'ouvrier comme le prince. C'est qu'elles aiment l'homme avant d'aimer un homme; elles obéissent aveuglement à la nature; elles se laissent d'autant mieux entraîner à cette gourmandise de leur âme qu'elles sont fermes dans la vertu de leur corps, car vous le savez mieux que moi, il y a bel âge que la virginité du cœur est envolée quand on s'attaque à l'autre.

« Mais je devins amoureuse. »

A ce mot d'Aspremont interrompit la jeune femme.

— Dites-moi, vous ne l'étiez pas encore

quand je vous vis pour la première fois, quand je sortis la tête du wagon pour vous jeter toute mon âme dans mes baisers?

— Chut! vous allez volcaniser cette Prussienne qui nous écoute.

Madeleine se retourna vers le passé avec un soupir.

— Eh bien! non, dit-elle, je n'aimais pas quand je vous ai vu si extravagant. C'était la première fois qu'on osait jouer ainsi au télégraphe électrique — très électrique — car je fus tout embrasée, je me sentis rougir, l'aiguille tomba de mes mains, je fus toute une heure à soupirer. Je m'imaginais que l'amour avait passé devant moi pour ne plus revenir. Mon âme vous suivit longtemps. Où alliez-vous? Croiriez-vous que j'ouvris ma géographie pour revoir toutes les villes du Nord! Nous reparlerons de cela tout à l'heure. J'étais moi-même si extravagante que je pris dans mes bras la fumée du wagon, qui monta jusqu'à moi chaude comme un baiser.

Le comte, sans trop s'inquiéter de la Prussienne, saisit la main de Madeleine et la baisa sous ses doigts.

— Je continue, dit-elle, comme pour s'arracher à cette émotion.

« Quand vous êtes repassé, ce fut pour moi une vraie joie. Vous le dirai-je? Je vous ai attendu toute la journée... Ne m'interrompez pas... Je vous ai attendu le lendemain, puis après, puis toujours.

« Vous aviez allumé mon cœur, il me fallait bien le donner à un autre. Le premier venu devait triompher. Ce fut ce qui arriva. Or, savez-vous qui était le premier venu? Écoutez bien.

« Ma serrure fermait mal ma porte, j'avais peur la nuit. Ma mère m'envoya un serrurier, un *serrurerier,* comme on dit à La Chapelle et comme vous dites vous-mêmes pour vous moquer du pauvre monde.

« Celui-là avait vingt et un ans, il était tout joyeux encore d'avoir pris un bon numéro à la conscription, aussi ne doutait-il de rien. Il disait qu'après les phases, je me trompe, les farces de sa vie, il prendrait un bon numéro. Je n'avais pas encore de parti pris pour ou contre les hommes. Quand j'étais en apprentissage on m'avait suivie, on m'avait

dit que j'étais belle, on m'avait offert depuis l'acajou jusqu'au bois de rose, mais c'était le diable qui parlait et j'étais encore toute à Dieu. Je croyais à mon catéchisme, j'aspirais au mois de Marie, comme d'autres aspirent aux bals d'Asnières. J'étais sortie blanche comme un lis de tous ces périls que traversent si mal les innocentes de quinze ans. J'avais même pris en grippe tous ces reluqueurs de fillettes, qui leur parlent d'argent, parce qu'ils savent bien que leur amour est ridicule.

« Or, le serrurier était fort beau, bronzé au feu de la forge, un peu enfumé, cheveux ébouriffés, corps athlétique, des dents blanches, des yeux noirs, un sourire qui était une caresse.

« Il arriva en chantant la *Femme à barbe*. — Ce n'est pas ici que je la trouverai, dit-il gaiement. — Il me demanda comment j'allais, comme s'il me connaissait de longue date. Il s'était avancé jusque devant moi. — Oh! que vous êtes jolie, me dit-il, en devenant sérieux. — J'étais sérieuse aussi, je le renvoyai à la porte. — Voyez donc pourquoi ma serrure va si mal. — Et vous n'avez pas peur, me dit-il, que j'apprenne à crocheter

votre porte? — Vous auriez beau crocheter ma porte, vous n'avez pas de rossignol pour crocheter mon cœur. — C'est ce qu'on verra, s'écria-t-il avec fatuité.

« Il alla à la porte. Non-seulement il fallait, selon lui, démonter la serrure, mais démonter la porte, les gonds avaient trop joué. Et quand la porte fut démontée. — Maintenant, reprit-il, je suis maître de la maison. — Il était encore devant moi. — C'est pour vous marier, cette belle robe-là? — Non, c'est pour une blanchisseuse qui va demain aux Prés-Saint-Gervais : ne me faites pas perdre mon temps. — Moi aussi, dit-il, je vais aux Prés-Saint-Gervais, voulez-vous venir avec moi? — Vous êtes fou! — Votre mère me connaît bien, elle sera de la partie et il n'y aura rien à dire. .

« Tout en me parlant de ma mère il m'avait embrassée. Je voulus me fâcher. — C'est sérieux, me dit-il en me prenant la main, je vous demande votre main. — Vous l'avez, lui dis-je en riant.

« Je le regardai bien pour la seconde fois. Pour quiconque n'a pas de préjugés, le pré-

jugé du linge blanc et des belles manières, Robinet était un des plus beaux hommes de la création. J'avouerai même que ce contraste à tous ces élégants de contrebande qui m'avaient obsédée, quand j'étais en courses dans Paris, fut pour moi un charme de plus. J'étais prise par la force. A coup sûr en m'embrassant il avait dû marquer sur mon front la fumée de la forge, mais cela ne me fit rien, je ne voyais que ses lèvres rouges et ses dents blanches; ses beaux yeux noirs versaient le feu de l'amour au point que j'étais ivre. Je vous avouerai que je vis passer votre image comme un reproche, mais vous étiez si loin! »

D'Aspremont interrompit Madeleine.

— J'étais donc trahi sans m'en douter. Est-ce que M. Robinet vous épousa à l'instant même?

— Non, non, il avait des principes. Il alla demander ma main à ma mère. On nous maria dans la quinzaine en très légitime mariage : l'écharpe du maire et la bénédiction du ciel.

— Et ce fut une lune de miel?

— Oui, ne vous en déplaise. On travail-

lait tout la semaine en chantant. Le dimanche on faisait le lundi, le lundi on faisait le dimanche, mais les cinq autres jours on veillait. Ce que c'est que l'amour! Je lui donnais mes goûts et il me donnait les siens. Le dimanche je le décidais à aller dans les théâtres sérieux, tandis que le lundi il m'entraînait dans les cafés et les brasseries.

« Hélas! un jour, tout heureux qu'il fût, il trouva qu'il n'était pas assez heureux comme cela. Le mardi il voulut encore faire le lundi. Moi j'étais stoïque à mon travail. Tant va la cruche au vin qu'à la fin elle déborde : mon beau serrurier devint un ivrogne. J'étais enceinte, le travail vint à manquer pour moi comme pour lui. La misère est un hôte terrible qui commence par tuer l'amour dans le ménage. Voilà pourquoi vous m'avez vue pleurer. Ma mère nous sauva de la faim jusqu'au jour où mon mari disparut. Il était parti sans me dire adieu pour la Nouvelle-Calédonie où on lui promettait vingt francs par jour, car il était très habile ouvrier; mais ce qui l'avait entraîné, c'était plutôt l'amour du voyage et de l'aventure.

« Quand il fut parti, je pleurai comme une bête. Il me sembla qu'il emportait mon cœur. Je pris courage pour mon enfant. Mon enfant, vous l'avez vu à mon sein, car je l'ai nourri de mon lait. Pourquoi Dieu qui me l'avait donné ne me donnait-il plus les vertus et les forces de la mère? Qu'avais-je donc fait pour être frappée ainsi? Que devenir! Après avoir pleuré, reprendre l'aiguille, achever de mourir sous le travail du jour et de la nuit? Cela me fut impossible. J'avais donné une part de ma vie à Dieu, je résolus de donner l'autre au diable. »

— Le diable me paraît plus clément que le bon Dieu, dit d'Aspremont en regardant Madeleine des pieds à la tête.

— Oui, n'est-ce pas? ces pendants d'oreilles que je porte aujourd'hui parce qu'on me les a donnés hier, eussent été une fortune pour moi, pour mon mari et pour mon enfant. Mais je ne suis pas de celles qui font entrer le vice dans la vertu; l'hypocrisie est cent fois plus odieuse que le péché, il faut avoir le courage de ses opinions et vivre à front découvert pour ne pas voler l'estime publique.

— Voilà qui est bien dit, s'écria d'Aspremont. Et maintenant, Madeleine, êtes-vous amoureuse?

— Oui, répondit Madeleine, puisque je vous aime.

Elle avait rougi parce que la vérité rougit comme le mensonge.

Sur ce beau mot, que fit d'Aspremont?

Il regarda Madeleine silencieusement. Il jugea que c'était une des trois ou quatre plus belles créatures qu'il eût rencontrées depuis qu'il se préoccupait des belles créatures.

Elle avait l'œil humide et attendri. Il lui tendit la main, elle lui donna la sienne avec un abandon charmant. Il se croyait dans un roman, tant cette histoire lui semblait invraisemblable. Il se disait que les hasards de la vie réalisent beaucoup de rêves incroyables.

Pour un homme comme lui il jugeait sérieusement que de toutes les ambitions la seule qui trompe le moins est encore la femme. Ne touchait-il pas à un de ces rares moments de la vie où on saisit son idéal, quelle que soit la forme ?

Eh bien! il en fit le sacrifice avec un stoï-

cisme qui fera sourire, mais qui avait pourtant sa grandeur.

— Madeleine! dit-il gravement, je vous aime beaucoup. Je vous aime parce que vous êtes un rêve de ma vie. Je vous aime parce que vous êtes belle, je vous aime parce que vous êtes une noble femme. Si je n'écoutais que ma passion, je me jetterais dans vos bras et j'irais avec vous passer six semaines à Spa, à Ems ou à Bade. Six belles semaines d'amour, de rêverie, de gaieté et d'insouciance.

D'Aspremont regarda profondément Madeleine. Elle semblait surprise d'entendre ce qu'il lui disait.

— Oh oui! lui dit-elle. Quelle joie de vivre là-bas toute seule avec vous.

Et d'Aspremont, comme s'il jouait avec le danger, se mit à peindre les plaisirs de Bade, une vraie fête de tous les jours pour les amoureux.

— Non! dit-il. Nous n'irons pas à Bade ni ailleurs. Vous vous arrêterez à la prochaine station pour reprendre le train de Paris.

— Vous devenez fou!

— Je ne deviens pas fou pour cela. N'est-ce pas à Paris qu'est votre petite fille?

— Oui, pourquoi?

— Il ne faut pas que la mère quitte son enfant. Pourquoi allez-vous sur les bords du Rhin? C'est pour chercher fortune, n'est-ce pas? Vous avez trouvé ce que vous cherchiez : je dote votre petite fille : cinquante mille francs. Vous vivrez tant bien que mal avec le revenu tout en travaillant. Vous m'enverrez cette robe-là. Ce sera pour moi un drapeau pris sur l'ennemi. Je vous en enverrai une douzaine d'autres plus simples et plus dignes de vous.

Madeleine ouvrait de grands yeux et ne savait pas bien encore si d'Aspremont parlait sérieusement.

— Ce n'est pas tout, ma chère Madeleine, j'irai jusqu'au bout de cette bonne action. Je connais le ministre de la marine, votre mari reviendra de la Nouvelle-Calédonie au prochain paquebot. Je veux vous voir heureuse dans le devoir, parce que vous avez trop de cœur pour ne pas être malheureuse dans vos folies.

Madeleine n'était pas convaincue.

Elle avait dépassé les stations du devoir, elle s'était jetée dans le mauvais chemin, mais elle trouvait que c'était le bon chemin. Elle avait trop vécu de toutes les abstinences pour ne pas s'asseoir avec entraînement au festin de la vie, même quand ce festin est une orgie.

— Mon cher ami, dit-elle à d'Aspremont, ces beaux jours sont passés où je croyais que Dieu était avec moi quand je me tuais à coudre et à bercer mon enfant dans mes bras. Dieu m'a punie d'avoir été si brave femme puisque mon mari m'a abandonnée. J'ai payé ma dette à la vertu ; il y en a beaucoup qui n'en feront pas autant et qui ne seront pas plus excommuniées pour cela. J'en suis bien fâchée, mais pour rien au monde je ne reprendrais mes robes d'indienne.

— Je ne vais pas me couvrir le front de cendres, dit d'Aspremont, mais enfin je vous rappelle à votre petite fille.

— Ma petite fille est en bonnes mains ; je ne la perdrai jamais de vue, je lui cacherai l'abandon de son père, je ne lui dirai ni mes larmes ni mes consolations ; mais quant à

ce qui est de l'aiguille, j'ai cassé jusqu'à la dernière. Fais ce que dois, fais ce que ne dois pas, advienne que pourra. Voilà ma philosophie.

D'Aspremont regarda Madeleine en souriant. Quoique ce fût le mauvais esprit qui parlât en elle, il s'avoua à lui-même qu'elle n'en était que plus belle, comme si le démon mît un grain de sel dans la beauté.

— Eh bien! dit-il en lui reprenant la main, nous irons à Bade.

Il s'arrêta en chemin pour marier son ami le sous-préfet. Je crois qu'il fit lui-même les noces avec Madeleine.

A Bade, d'Aspremont, très heureux — du bonheur de Madeleine, — dit à l'ombre de M. Marvillé :

— Eh bien! es-tu content?

III

Madeleine et Colombe

Quand d'Aspremont revint à Paris il tenta encore de sauver Madeleine.

— Non, lui dit-elle, avant de connaître l'amour pour vous, ce n'était pas impossible de retourner à mon devoir, mais maintenant que j'ai tout entrevu j'aimerais mieux mourir. Tout ce que je puis vous promettre c'est de vous aimer, même si je ne vous vois plus.

Madeleine était si charmante et si charmeuse qu'il eut peur de devenir sérieusement amoureux d'elle, — à travers ses autres amours. — Il s'exila au château de M. Marvillé,

— Ce château de Noirmont, qui regarde au loin les vagues douces ou furieuses de l'Océan.

En arrivant il fuma un cigare et s'égara dans le parc. Dieu donnait à la terre une de ces belles journées qui font croire au bonheur. L'automne, quoique teinté de mélancolie, avait encore tous les rayonnements de la belle saison. Les ramures dorées çà et là par les lèvres trop brûlantes du soleil, étaient plus gaies à l'œil que l'éternelle verdure de l'été. Les arbres et les buissons chantaient moins, mais ils parlaient plus éloquemment à la pensée.

D'Aspremont marcha pendant deux heures, heureux de renouer ainsi connaissance avec la nature, une vieille amie qu'il ne voyait plus depuis longtemps, allègre quoique pensif. Quand il rentra, il parcourut le château comme s'il dût dans chaque pièce retrouver quelque image pâlie des hôtes du passé, mais c'était surtout ses souvenirs qu'il évoquait. Ici Madeleine, là-bas Colombo, plus loin Bianca, — et tant d'autres endormies dans le campo santo du passé.

Tous ceux qui ont rouvert des portes depuis

longtemps fermées, savent avec quel charme mélancolique on évoque ainsi les souvenirs. Les chers fantômes se soulèvent dans le tombeau du cœur pour venir, avec le triste sourire de la mort, faire cortége à votre promenade.

D'Aspremont respirait partout, comme dans les lieux inhabités. cette odeur sépulcrale qui tombe des murs humides et qui s'exhale de l'aubier des boiseries. Il pensa que, décidément, si le parc était charmant, le château était triste, avec ses ceintures d'eau dormante, avec ses fenêtres à ogives, avec ses portes basses. C'était monumental, mais c'était sombre à mourir. Il regretta de n'avoir pas amené Madeleine même pour rêver à Colombe et à Bianca.

Il s'arrêta dans la bibliothèque. Parmi les trois ou quatre mille volumes qu'elle renfermait, on trouvait surtout des livres de théologie. depuis les ouvrages consacrés par la religion jusqu'aux ouvrages de la kabale, depuis les œuvres des prêtres indous jusqu'aux paradoxes des encyclopédistes Pourquoi tout ce fatras sur des questions irrésolubles? Qui

donc avait cherché la vérité dans le chaos des ténèbres?

Etait-ce M. Marvillé? Non sans doute. Le marchand de châles n'avait pas cherché si loin parce qu'il était plus près de la vérité — sans le savoir, hélas. — L'argent, si on sait son action, n'est-ce pas la clef de toutes les phases de la vie? Malheureusement le bonhomme aux millions avait la clef d'or, mais il ne savait pas ouvrir les portes.

D'Aspremont savait très bien ouvrir les portes, mais le plus souvent dans son scepticisme il disait :

— Est-ce bien la peine?

Il appela Monjoyeux au château.

Tout le monde voulait avoir Monjoyeux; quoique ce ne fût ni Aristide le Juste, ni le sage Socrate, ni le divin Platon; quoiqu'il eût traversé une jeunesse quelque peu étrange, on l'aimait beaucoup parce qu'il était de ceux qui ont le charme. Beaucoup d'humour, beaucoup d'imprévu, une amitié toujours vaillante, une vie désordonnée mais amusante comme une comédie, un talent inégal, jusqu'à faire de belles œuvres et des

figures détestables, mais jamais rien de médiocre : voilà l'homme.

Il fut si ravi des paysages du château de Noirmont, qu'il se mit à peindre pour la première fois.

Mais d'Aspremont l'arracha à cette nouvelle fantaisie en lui rappelant qu'il était condamné au marbre à perpétuité, y compris le marbre de son tombeau.

— Vous avez raison, dit Monjoyeux. Mais d'ailleurs, pas plus tard que demain, vous verrez si je suis encore un sculpteur.

Le lendemain un camion amena au château une caisse fort lourde sur laquelle on avait écrit le mot *fragile*.

— Qu'est-ce que cela ? demanda d'Aspremont qui n'attendait rien.

— Cela, dit Monjoyeux, c'est la boîte à surprises. Mais c'est mon secret.

Une heure après, un admirable buste de femme était posé sur la table ronde du grand salon, une table qui elle-même était un objet d'art.

— Venez voir cela, dit Monjoyeux à d'Aspremont qui lisait les journaux dans le parc.

— Colombe ! s'écria d'Aspremont en entrant dans le grand salon.

Il retrouva dans la sculpture de Monjoyeux tout le charme de la jeune fille.

— N'est-ce pas, dit Monjoyeux, que je suis un vrai coloriste? Celui qui dira que cette femme-là n'est pas blonde, n'est pas digne du soleil.

— Colombe ! dit encore d'Aspremont, devenant tout rêveur.

Et se tournant vers Monjoyeux.

— Qui vous a dit que j'aimais Colombe?

— Ni vous ni les autres, mais je le sais.

— Eh bien ! vous vous trompez encore, mon ami, je suis enchanté de ce beau buste, mais je n'aime pas cette belle enfant. Vous savez bien que la duchesse nous a tous ensorcelés.

Le soir, pendant que Monjoyeux fumait d'un côté, d'Aspremont coupa une magnifique branche de rosier tout en fleurs et la porta sur la table, devant la figure de Colombe.

Monjoyeux survint et surprit son ami.

— Vous voyez bien, lui dit-il, que vous aimez Colombe.

LIVRE XV

LE CHAPITRE DES VENGEANCES

Déesse qu'on adore en Chypre, frappez seulement une fois de votre main la trop fière Chloé.

HORACE.

Il fallait que Louis XIV aimât la marquise de Montespan pour comprendre mademoiselle de La Vallière.

***

L'amitié a des secrets; mais nul secret n'échappe à l'amour.

LA BRUYÈRE.

En amour, c'est toujours la victime qui s'accuse et s'humilie.

JULES SANDEAU.

Le malheur des cœurs qui ont aimé est de ne rien trouver après l'amour.

DUCLOS.

Diogène aperçoit une femme pendue à un arbre : — « Il serait à désirer que tous les arbres portassent de tels fruits! »

La Rochefoucauld a dit : « Le bien qu'on nous a fait veut que nous respections le mal que l'on nous fait. »

Cette maxime n'est pas digne de ce grand esprit ; il fallait dire : « Le bien que nous avons fait à quelqu'un veut que nous respections le mal qu'il nous fait. »

***

Dans les premières passions les femmes aiment l'amant; dans les secondes elles aiment l'amour.

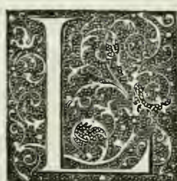
***

Je ne veux point de chants funèbres, je ne suis point morte puisque mon amour survivra. Gardez-vous de m'élever un tombeau, qui ne renfermerait rien de moi.

Horace.



Les trois Amoureux de Bianca



LA BRUYÈRE a dit : « L'air de la Cour est fatal au bonheur, mais quand on l'a respiré, on ne peut plus être heureux ailleurs. »

On pouvait dire cela de l'amour de la duchesse; quand on l'avait aimée, on perdait à demi le charme d'aimer une autre femme.

Le prince Rio, d'Aspremont, Santa-Cruz, avaient beau vouloir s'arracher d'elle pour redevenir maîtres de leurs passions, ils trouvaient plus doux encore de souffrir ses hauts

caprices, ses rébellions fantasques, ses sourires cruels, que de s'exiler de sa maison. Ils avaient beau dire : « Cette femme m'ennuie, je ne veux plus la voir, » ils retournaient toujours chez elle, de plus en plus esclaves de ces beaux yeux profonds, qui leur donnaient le vertige comme des abîmes.

D'Aspremont était furieux de subir ce charme, lui qui se croyait armé de la raison, lui qui se croyait revenu de toutes les duperies du cœur.

Il était surtout furieux, parce que Bianca lui dépoétisait Colombe. Quand il était avec la duchesse, la jolie figure de l'enlumineuse pâlissait et s'effaçait dans les demi-teintes, parce que la fière intelligence de la duchesse rayonnait à vif sur son âme. Avec Bianca, il pouvait s'embarquer sur toutes les mers de l'infini. Il pouvait entreprendre les plus rudes voyages de la pensée. Bianca était trop parfaite pour montrer jamais la femme savante. Souvent elle laissait parler comme si elle ignorait tout, pareille à ces Havanaises, qui s'endorment quand on parle. Mais tout à coup elle se hasardait à perte de vue, et elle surprenait tout

le monde par ces échappées lumineuses, qui sont les coups de maître des poètes et des philosophes.

Une femme bête peut prendre un homme d'esprit et l'enchaîner doucement à sa bêtise. Mais quand une femme a une cour de gens d'esprit, c'est qu'elle est elle-même un esprit.

Santa-Cruz la reconnaissait pour son maître. Elle avait été pour lui, sauf la maîtresse d'école de l'amour, madame de Warens pour Jean-Jacques. Achille avait trouvé en Bianca la vraie femme que tout homme devrait rencontrer à son entrée dans le monde, — la fée initiatrice, — celle qui sait tout sans avoir rien appris, — qui dit le mot juste sur l'art dans toutes ses expressions, sur les renommées vivantes, sur les femmes à la mode. — C'est là le vrai grand-maître de l'Université.

Aussi Santa-Cruz, tout distrait qu'il fût de cette passion sérieuse par les amours de rencontre, revenait toujours à Bianca avec adoration, son âme ne vivait bien que dans l'atmosphère de cette Italienne parisinée, plus Parisienne que toutes les Parisiennes.

Avec Violette seule il échappait au charme

de la duchesse. Violette, elle aussi, était une atmosphère. Avec elle on ne courait plus les grands horizons, on n'escaladait plus les mondes, on ne se perdait plus dans les nues du septième ciel, mais on s'égarait dans quelque coin perdu. Et comme on s'y trouvait bien!

Violette faisait songer au bonheur vu par les yeux du cœur ; Bianca montrait le bonheur vu par les yeux de l'âme.

Le prince Rio avouait lui-même, pour la première fois, que la duchesse était une femme diabolique, qui lui gâtait toutes les autres. Il lui disait souvent ce mot, qui fut répété parce que c'était une phrase :

— Vous m'avez dépeuplé l'univers de femmes.

— Oui, lui dit un jour Bianca, voilà pourquoi vous voudriez bien que je fusse tout un sérail pour vous.

Le prince Rio était parti de là pour prouver qu'en effet il y avait cinquante femmes dans Bianca, depuis l'ange jusqu'à la pécheresse.

— Exclusivement, dit la duchesse, mais il ne faut désespérer de rien.

Les amoureux de Bianca ne désespéraient

pas en effet. Ils étaient comme ces loups qui suivent un homme pour se jeter sur lui à la première chute. Mais la duchesse marchait toujours droit.

Les autres amis de Bianca étaient pareillement amoureux d'elle. Elle voyait brûler toutes ces passions avec un plaisir secret; elle s'amusait cruellement à les allumer et à jeter de l'eau dessus. Elle sentait venir l'orage et elle courait au devant du tonnerre. Elle disait un jour à d'Aspremont :

— Vous m'avez tous habituée à vos adorations, à ce point que je ne puis plus vivre sans cela. C'est mon pain quotidien. Mon âme serait dans la nuit, si sept ou huit amoureux ne l'éclairaient pas de leurs flammes. Mais quand il y a trop de lumière, cela m'éblouit et me fatigue. Je suis comme cette maîtresse de maison, qui passe son temps à allumer et à éteindre des bougies; — cela brûle trop là-bâs ! — et elle souffle dessus ; — il fait nuit ici, — et elle rallume un candélabre qui venait de s'éteindre.

Ainsi Bianca, par ses regards, par ses sourires, par ses mots charmants ou cruels, par

ses silences, par ses dédains, faisait la lumière et l'ombre autour d'elle.

— Quand je pense, disait-elle, qu'un jour ou l'autre l'incendie me gagnera moi-même, et que je n'aurai plus que la ressource de me jeter à l'eau !

Si jamais on a pu dire avec justesse d'une femme qu'elle jouait avec le feu, ç'a été de Bianca. Tout le monde se demandait autour d'elle comment elle finirait ; toutes les opinions étaient mises en jeu. Selon le prince Rio, elle continuerait à se moquer de tout le monde. Selon d'Aspremont, elle s'enracinerait de plus en plus dans sa vertu chancelante. Selon Santa-Cruz, elle étonnerait le monde par une de ces grandes folies ou de ces grandes catastrophes, qui sont la marque des œuvres prédestinées.

II

Le Retour d'Ulysse

Bianca alla un jour, avec mademoiselle de Saint-Réal, voir madame Andamy.

Allait-elle là en amie ou en curieuse?

Vainement, jusque-là, la duchesse avait posé devant la mariée sans mari ces points d'interrogation que les femmes les plus indiscrètes posent si discrètement. Mais la jeune femme, qui cachait ses malices sous un grand air de simplicité, ne répondait pas un mot qui trahît le mystère de son cœur.

Ce jour-là, comme elle n'attendait pas si matin les belles visiteuses, elle leur montra

quelque inquiétude, comme une femme qui serait surprise au bain ; il lui sembla que son intérieur allait la trahir : elle ne répondit pas aux dernières questions avec cet abandon charmant qui est le jeu des Parisiennes.

Depuis les folies de l'hôtel de l'avenue Montaigne, elle avait pris un appartement de trois mille francs, rue d'Aguesseau, qui lui plaisait beaucoup, parce qu'il était pris sur un ancien hôtel où les pièces avaient quelque majesté par la hauteur des plafonds. Mais il n'y avait qu'un seul salon et une seule chambre à coucher. Cette chambre à coucher était à alcôve, une grande alcôve où le lit placé en estrade rappelait les ruelles de l'hôtel Rambouillet.

Quand les femmes ont deux chambres à coucher il y a toujours une chambre à cacher : un fouillis où l'on met les robes de la veille et où l'on enferme son amant à l'heure des visites. Madame Andamy n'avait pas cette ressource. Il lui restait bien un cabinet de toilette et une salle à manger, mais on traversait la salle à manger pour aller dans le salon, mais le cabinet de toilette était, selon son expres-

sion, grand comme sa pantoufle, ce qui voulait dire qu'elle avait un tout petit pied.

La duchesse connaissait de point en point l'appartement de madame Andamy. Elle la trouva avec son petit chien havanais qui jappa, comme s'il se fût attaqué à des prétendants de madame Pénélope :

Elle se pencha à l'oreille de mademoiselle de Saint-Réal et lui dit rapidement :

— Il est impossible de cacher un homme ici, cependant il y a un homme ici.

— Je n'en doute pas, dit Bérangère. Voyez Caroline, n'a-t-elle pas l'inquiétude d'une oiselle qui veille sur son nid?

— Tant pis, dit la duchesse, nous ferons la chasse.

Et se retournant vers madame Pénélope :

— Vous ne savez pas pourquoi cette visite si matinale? C'est que j'ai rêvé que vous aviez de bonnes nouvelles.

— Hélas! dit la jeune femme, je ne suis pas de celles qui disent : pas de nouvelles, bonnes nouvelles.

— Je suis émerveillée, ma chère, de votre art de ne jamais répondre.

A ce moment un grand tapage — une chaise brisée — se fit dans un des cabinets noirs de l'alcôve.

— C'est un revenant, dit la duchesse qui s'amusa de la terreur de madame Andamy.

— Si c'est un revenant, c'est votre mari, dit mademoiselle de Saint-Réal.

Et pendant que madame Andamy se levait tout inquiète, la jeune femme continua en ne parlant plus qu'à la duchesse :

— Prenez garde à vos diamants.

Madame Pénélope s'éleva à la hauteur de la situation.

— On n'est jamais trahi que par les siens, dit-elle en souriant, je voulais vous présenter mon mari ce soir, me voilà forcée de vous le présenter ce matin.

Elle avait ouvert la porte du cabinet noir.

— Honni soit qui mal y pense! dit un homme blond — Barbe d'Or — en sortant de sa cachette. Je suis Ulysse, mesdames, demandez plutôt à ce chien. Voyez ! si je n'étais pas Ulysse, il ferait de beaux cris.

Le petit chien havanais remua la queue en signe d'amitié.

Madame Pénélope présenta gravement Ulysse à ses deux amies.

— Vous comprenez bien, dit-elle à la duchesse, que je n'ai pas peur que vous reconnaissiez votre voleur de diamants.

— Mon voleur de diamants, certes non, dit Bianca, mon voleur de diamants avait une barbe noire.

— Ma barbe blonde n'est qu'une tromperie, dit Ulysse, j'ai fait comme les femmes, je me suis baigné dans l'or vénitien, parce que je n'ai pas le droit d'être à Paris avant d'avoir payé mes folies anciennes.

Il conta une histoire ou un conte sur sa fortune perdue et retrouvée. S'il fallait l'en croire il devait faire sa rentrée dans le monde.

— Mais, dit-il, j'ai commencé par faire ma rentrée chez moi. J'adore ma femme. Si j'ai couru les mers c'était pour lui revenir avec une vraie fortune.

Mademoiselle de Saint-Réal regardait cet étrange mari avec l'œil de la femme et l'œil de l'artiste. Quand elle fut dans l'escalier elle dit à la duchesse :

— Vous savez que je ne suis pas du tout

convaincue. M. Barbe d'Or est dans sa couleur naturelle, il n'a jamais été brun et le chien d'Ulysse n'est pas digne de l'Odyssée.

Le soir, madame Andamy ne présenta pas M. Andamy dans le salon de Bianca.

— Et Ulysse? demanda la duchesse en voyant madame Pénélope seule.

— Il a été rappelé à la Havane par un télégramme de Madrid.

— Avec son chien? dit mademoiselle de Saint-Réal.

Pendant que le prince Rio questionnait madame Pénélope qui ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse, Bérangère dit à Bianca :

— Vous voyez bien que j'avais raison, ce mari c'était un amant. Cet amour c'est une vengeance.

— Mademoiselle, dit Bianca de l'air le plus grave et le plus comique du monde, vous ne croyez donc pas à la vertu des femmes?

— Non, dit Bérangère.

III

Où on a des nouvelles de Judith

Un dimanche, Violette et Antonia étaient venues prendre la duchesse pour aller à la messe à Saint-Philippe du Roule, Bianca leur dit d'aller prier Dieu pour elle parce qu'elle ne se sentait pas bien depuis la veille.

L'image de Judith apparut à Antonia.

— C'est le mauvais vent, dit-elle en embrassant la main de la duchesse.

Bianca avait encore envoyé beaucoup d'argent au duc de Montefalcone : elle jugeait que Judith était apaisée, elle dit à Antonia que si elle avait la fièvre ce n'était pas la mal'aria.

— Je suis d'autant plus désolée, poursuivit-elle, de ne pouvoir sortir aujourd'hui, que j'ai là une lettre qui m'appelle dans le faubourg Saint-Jacques pour une bonne œuvre.

— J'irai avec vous, n'est-ce pas? dit Antonia.

— Oui. Tiens, lis cette lettre.

La duchesse passa à Antonia une lettre écrite avec de l'encre roussie sur du papier de cuisine.

— Lis plutôt, ma belle.

Et Bianca se mit à causer avec Violette.

Antonia lut la lettre. C'était une supplique sans orthographe où on priait la duchesse, « un ange de bonté », style trop connu, de venir apporter la consolation dans une pauvre famille où il y avait huit enfants; presque tous maladès, une mère mourante, un père ivrogne, un tableau à faire pleurer les rochers.

— Vous voulez aller là ? demanda Antonia à la duchesse.

— Oui, il y a des jours où il faut gagner le ciel.

— Pourquoi n'envoyez-vous pas votre valet de pied? C'est un pays perdu.

— Vous ne comprenez donc pas, en-

fant que vous êtes, qu'il y a deux manières de faire le bien. Ma main gauche ne sait pas ce que donne ma main droite, mais encore faut-il que ce soit ma main qui donne et non celle de mes gens.

Antonia ne répliqua pas.

Cinq minutes après elle accompagnait Violette à Saint-Philippe du Roule.

— Eh bien! non, dit Violette avant d'entrer, puisque la duchesse n'est pas avec nous, n'allons pas à cette messe d'une heure qui n'est qu'une exposition de peinture; allons à Notre-Dame, ce sera une vraie fête pour moi, car à Notre-Dame on ne va que pour Dieu.

Un quart d'heure après, Violette descendait du coupé devant le parvis de l'église souveraine.

— A la bonne heure! pensait-elle, ce n'est pas ici qu'on retrouve toutes ces attitudes, toutes ces poses, toutes ces grâces des femmes à la mode. Ici Dieu est plus accessible.

Elle alla se placer dans la nef et elle s'inclina dans la prière.

Antonia jugea sans doute que Violette resterait là tout une heure. Elle la quitta sans lui

rien dire. Elle remonta dans le coupé, après avoir donné au cocher l'ordre de la conduire rue de la Vieille-Estrapade.

Arrivée devant le numéro 12 elle demanda la famille Aymar. Un homme rôdait dans la rue qui vint à la porte.

Sans doute cet homme avait parlé à la portière du numéro 12, car elle dit à Antonia :

— Voilà un monsieur qui va vous conduire.

Antonia regarda l'homme. Elle lui trouva l'air d'un huissier en déconfiture.

— Ce corbeau-là me déplaît, se dit-elle.

Elle pensa à remonter dans le coupé. Mais il lui parla avec une douceur d'homme d'Eglise qui lui sembla être l'expression de la misère.

— Vous êtes la duchesse de Montefalcone ?

Antonia s'inclina. Sa longue robe et son voile pouvaient tromper ceux qui ne connaissaient pas la duchesse.

— Eh bien, madame la duchesse, je vais vous conduire vers cette malheureuse famille, qui demeure à deux pas d'ici.

— Ce n'est pas la peine de remonter en voiture ?

— Non, madame la duchesse.

L'homme marcha en avant, Antonia le suivit. La portière était sortie de sa loge pour jeter son petit coup d'œil.

— Et où vont-ils comme cela ? demanda le cocher, qui s'étonnait de ne pas suivre.

— Ah ! c'est leur affaire, dit la portière, mais ils vont revenir, car ce monsieur-là est un honnête homme. Voyez plutôt, il m'a donné cent sous.

— Et pourquoi vous a-t-il donné cinq francs ?

— La belle question ! on ne fait rien pour rien, surtout quand on a peur de manger de la viande de cheval. Ce monsieur est venu ce matin me recommander de l'avertir dès que la duchesse arriverait.

— De quoi ! la duchesse? Ce n'est pas la duchesse qui est venue.

— Ils appellent cela des duchesses.

— Et pourquoi faire devait-elle venir?

— Cette bêtise ! pour apporter de l'argent. Il faut bien secourir le pauvre monde quand on roule sur l'or. La charité n'est pas une vertu, les riches ne sont créés que pour servir les pauvres.

— Vous n'êtes pas encore trop bêtes dans ce quartier-ci.

Antonia avait disparu par la rue du Puits-qui-Parle.

— Est-ce qu'ils vont me faire poser là longtemps, demanda le cocher ?

Le cocher posa une heure. Il taquina son cheval pendant un quart d'heure, il dormit pendant un quart d'heure, il se promena pendant un quart d'heure, il s'impatienta pendant le dernier quart d'heure.

— Voilà encore cette demoiselle qui fait des siennes, disait-il en agitant son fouet. Elle est bien gentille, mais quelle enfant gâtée! Madame aime à prier Dieu, mais je suis sûr qu'elle ne croyait pas attendre si longtemps.

La portière, sur sa prière, avait été à la découverte ; un sergent de ville s'était mis en campagne, tous les voisins se questionnaient. — Qu'est-ce que la famille Aymar ? — Où demeure la famille Aymar ?

Nul ne pouvait répondre.

— Est-ce que la dame avait de l'argent sur elle ? demanda-t-on au cocher.

— Plus ou moins, on ne s'embarque jamais

sans biscuit ; on a toujours le portrait de son empereur dans sa poche.

Après avoir mûrement réfléchi, après avoir pris conseil de toutes les commères du quartier, le cocher s'arrêta à une grande décision.

— Écoutez, dit-il aux curieux, ce n'est pas un sort de stationner rue de la Vieille-Estrapade. Je retourne à Notre-Dame. Vous direz à la demoiselle que les fiacres ne sont pas numérotés pour les chiens. Elle en prendra un pour venir nous rejoindre chez la duchesse, aux Champs-Élysées.

Quand le cocher de Violette arriva devant Notre-Dame il la trouva devant le parvis qui attendait avec plus d'inquiétude encore que d'impatience. Antonia ne la quittait jamais, si ce n'est pour passer quelques jours chez la duchesse. D'où vient qu'elle était sortie de l'église, qu'elle avait pris son coupé, qu'elle restait si longtemps sans revenir ?

Le cocher fut longtemps questionné. Violette comprit enfin qu'Antonia, sans doute dans l'idée de détourner la duchesse d'un nouveau guet-apens, avait voulu aller elle-même visiter la famille Aymar.

— Comment! vous ne l'avez pas retrouvée? dit Violette en s'adressant au cocher. Vous savez bien que c'est une enfant, il ne fallait pas la quitter d'un pas.

— Ma foi, madame, je l'ai vue qui s'en allait avec un monsieur tout en noir, je m'imaginais qu'elle allait revenir, mais elle court encore, car on a fouillé toutes les maisons du voisinage.

Violette se fit conduire rue de la Vieille-Estrapade. Elle vit la portière du n° 12, elle questionna les voisins, elle alla rue du Puits-qui-Parle, s'arrêtant à chaque porte. Comme c'était le dimanche il avait passé beaucoup de monde, nul ne voyait bien sur ses indications la figure d'Antonia.

— Mille francs! dix mille francs! cent mille francs! dit-elle. Il faut qu'on me la retrouve.

Elle laissa tout ce qu'elle avait d'or au sergent de ville, le seul qui avait bien vu. Elle laissa l'adresse de la duchesse de Montefalcone, disant qu'on pouvait venir à toute heure du jour et de la nuit, si on avait quelques nouvelles de la disparition d'Antonia.

Violette arriva toute pâle chez Bianca.

— Qu'y a-t-il? demanda son amie.

— Vous voyez bien que je ne ramène pas Antonia. J'espérais la retrouver ici.

— Que s'est-il donc passé?

— Vous ne devinez pas? Elle a gardé cette lettre de la famille Aymar. Sans doute la pauvre enfant a vu là quelque embûche pour vous, elle a voulu se dévouer comme toujours.

Violette raconta ce qu'elle savait de cette étrange aventure. La duchesse, toute malade qu'elle fût, voulait courir à son tour rue de la Vieille-Estrapade. Violette la retint dans son lit en lui disant pour la seconde fois qu'elle avait passé deux heures pour chercher Antonia.

On écrivit au préfet de police. On espéra que la journée du lendemain ne se passerait pas sans qu'Antonia reparût.

Mais ce fut en vain que la nuit, que le lendemain le préfet de police mit son monde en campagne, l'enquête la plus sérieuse n'amena aucune découverte.

. Bianca et Violette ne pouvaient comprendre comment Antonia, qui avait tant de ressources

en elle, qui était forte et résolue, qui allait là craignant quelque guet-apens, avait pu se laisser prendre ainsi.

— Et pourquoi la garde-t-on? se demandait la duchesse. Car il me semble impossible qu'on la prenne pour moi.

— Qui sait? répondait Violette, les coquins n'y regardent pas de si près.

Huit jours se passèrent sans qu'on revît Antonia.

On parla beaucoup de cette ténébreuse aventure, comme on avait parlé un an auparavant de la disparition de cette belle Américaine de l'hôtel lord Byron, aux Champs-Élysées, que son mari n'a jamais retrouvée quoiqu'il l'ait cherchée dans les quatre parties du monde.

IV

Le dernier amour de madame de Fontaneilles

Cependant que devenaient le comte de Harken et sa jeune femme, cette jolie Clotilde ou Diane de Joyeuse? car elle avait la fantaisie de porter les deux noms. Que devenait la marquise de Fontaneilles dans son château désolé vraie prison du moyen âge, qui semblait destiné au cinquième acte d'une tragédie?

Harken, comme Parisis, comme ceux qui ont aimé toutes les femmes, se trouva d'abord tout emparadisé dans le mariage. C'était l'oasis, c'était le rivage, c'était le refuge.

On ne l'avait revu que de loin en loin depuis près d'un an qu'il était heureux. Il n'avait emporté aucun regret dans les solitudes de Traversis; les souvenirs de ses passions s'étaient évanouis comme des nuées d'orage. De tous les billets doux qu'il avait reçus, de toutes les miniatures, de toutes les photographies, de toutes les boucles de cheveux il avait fait un feu de la Saint-Jean, un vrai feu de joie puisqu'il n'avait jamais eu le cœur si content. Il avait trouvé en mademoiselle de Joyeuse la femme rêvée et inespérée, la grâce et la gaieté dans la vertu, le charme toujours renouvelé dans le mariage. Cette belle créature était variée à l'infini parce qu'elle avait beaucoup d'imprévu dans l'esprit et beaucoup d'amour dans le cœur.

Aussi Harken voulut-il passer tout l'hiver au château de Traversis.

Madame de Fontaneilles n'était pas une belle-sœur fort gaie, mais c'était une femme toute sympathique. Elle gardait d'ailleurs ses larmes pour elle, s'efforçant de ne pas jeter une note fausse dans ce duo charmant des jeunes mariés. Elle n'était pas exigeante, on

pouvait la laisser seule. Si on restait près d'elle on pouvait parler de tout hormis de son mari, car jamais une femme n'avait poussé plus loin l'horreur d'un homme. Elle le voyait toujours armé de son odieux couteau frappant la duchesse de Parisis.

La sœur de la marquise ne lui parlait jamais de la tragédie d'Ems, mais il était arrivé plus d'une fois à Harken, quand sa jeune femme n'était pas là, de questionner ce cœur malade.

Elle était heureuse de ces quarts d'heure d'expansion. Son cœur eût éclaté si Harken n'eût pas çà et là recueilli ses larmes.

Or, il arriva que cette femme qui semblait née pour les joies ou les peines pacifiques de la famille tomba plus avant dans les péripéties de la vie.

Elle ne dormait presque plus, aussi était-ce pour elle un supplice que d'aller se coucher. Comme madame de Montespan, une autre marquise tourmentée par la passion, elle avait horreur de la nuit. Diane au contraire, toute jeune encore, s'endormait le soir quand sonnaient onze heures. Elle entraînait Harken sans

trop compatir à la solitude de sa sœur. Il lui arrivait de partir en avant, laissant son mari achever une lecture ou une causerie. Elle était lente à se déshabiller, elle savait bien qu'il serait encore sur l'oreiller avant elle, même s'il tardait d'un quart d'heure.

Un soir elle s'endormit avant qu'il ne revînt. Puis un second soir; puis un troisième soir. Et quand elle se réveillait : — Pourquoi m'as-tu fait attendre? — Parce que je savais que tu dormais; il faut bien consoler celle qui ne dort pas.

Diane n'était pas inquiète; si son mari n'était pas là toujours pour qu'elle pût s'endormir avec lui, ne se réveillait-elle pas dans ses bras?

Vous prévoyez la catastrophe. Cette femme que n'avait pu tuer sa passion, pas plus qu'elle n'avait pu la tuer, tomba une nuit ivre de folie, de douleur et, dirai-je, de volupté dans les bras de Harken.

Quelques-uns de ceux qui ont passé tout un hiver entre deux femmes ne condamneront pas trop sévèrement le jeune mari. L'amour a ses jours ténébreux où il aime le crime.

Harken n'avait pas imaginé qu'il trouverait une maîtresse dans sa belle-sœur, mais la nature, la brutale et capricieuse nature, l'avait vaincu dans ses emportements comme elle avait vaincu madame de Fontaneilles. C'était l'imprévu. La marquise pleura sur le sein de Harken. Il prit dans ses mains sa belle chevelure et la baisa sans bien savoir ce qu'il faisait.

— Oui, dit-elle, cachez-moi.

Il ne la cacha pas seulement avec ses cheveux, il la cacha dans ses bras.

Et quand ils eurent tout oublié dans cette minute rapide comme un éclair, elle lui dit encore :

— Cachez-moi! cachez-moi !

Ils eurent tous les deux l'effroi de leur action. Ils s'étaient réveillés trop tard.

— Demain, reprit madame de Fontaneilles, vous partirez pour Paris. Moi j'achèverai de mourir dans le tombeau, je vous jure que ce ne sera pas long.

Le lendemain Harken ne partit pas. Il adorait sa femme, mais il lui sembla qu'il ne pourrait vivre sans la marquise. Il eut beau com-

battre cette fatale passion, elle le dominait jusqu'à l'égarement.

Madame de Fontaneilles avait juré sur son âme qu'elle ne reverrait plus Harken, sinon devant Diane, mais huit jours après son serment d'où vient qu'elle pleurait encore dans ses bras? Larmes de douleur, mais larmes de joie. Horrible et délicieuse passion où il y avait de la terreur, du repentir, de l'indignation, de la honte, toutes les misères, mais où il y avait en même temps le charme des maléfices. C'était le poison, mais le poison dans une coupe d'or.

— J'en mourrai, disait sans cesse madame de Fontaneilles. Mais n'étais-je pas déjà dans l'enfer!

Et pourtant il manquait encore une ombre à ses douleurs. M. de Fontaneilles arriva un matin plus que jamais jaloux, tout encore à sa vengeance.

Grâce aux démarches de sa famille auprès de M. de Bismark il avait obtenu sa grâce. Il accourait d'Allemagne comme s'il allait saisir sa proie.

En entendant le bruit d'une voiture, ma-

dame de Fontaneilles était allée jusque sur le perron.

— C'est moi! C'est moi, dit M. de Fontaneilles levant la tête. Vous ne m'attendiez pas, madame?

Elle recula avec effroi.

— Non, monsieur, dit-elle, je ne vous attendais pas chez moi.

— Vous espériez que je ne sortirais jamais de ma prison?

— Non, mais j'espérais que vous iriez au château de Fontaneilles.

— J'irai avec vous, madame.

— Non, monsieur, car j'ai choisi ici mon tombeau.

— Votre tombeau? Je vous croyais plus malade que cela. Vous avez des roses sur les joues : les roses du veuvage.

Madame de Fontaneilles était restée dans le vestibule comme si elle n'eût pas voulu que son mari entrât.

— Voyons, madame, faites-moi les honneurs de chez vous, accordez-moi l'hospitalité.

— Non, monsieur. Si vous trouvez qu'il

n'y a pas assez de sang entre nous, tuez-moi.

— Madame, ne m'en défiez pas.

Que se fût-il passé si Diane n'était survenue? Avec sa grâce charmante elle remit un trait d'union entre ces deux haines. M. de Fontaneilles, qui croyait avoir de l'amour dans sa jalousie, pria sa femme de lui donner asile au moins pendant quelques jours, s'humiliant presque en lui promettant que si elle ne voulait plus vivre avec lui il s'exilerait dans son château.

Il ne dévoila pas son odieux dessein. Dans les jours noirs, dans les nuits blanches de la prison, il avait promis un festin lugubre à sa vengeance toujours inassouvie : entraîner sa femme dans son château, l'emprisonner sous ses yeux, lui faire subir toutes les tortures de l'âme et toutes les tortures du corps. Il avait même songé à renouveler pour elle ce supplice du moyen âge : l'enterrer vive dans les oubliettes.

Pourquoi sa vengeance survivait-elle ainsi à son amour? C'est qu'il avait écrit à sa femme et qu'elle n'avait pas daigné lui répondre.

De toute la journée, madame de Fonta-

neilles ne put dire un mot à Harken. Le soir, après un dîner silencieux, après un thé glacial, Harken conduisit Diane à son lit. Mais ayant vu que M. de Fontaneilles avait quitté lui-même la marquise, il redescendit en toute hâte pour lui parler.

— Eh bien, dit-elle, cette fois vous voyez bien que je n'ai plus qu'à mourir. De grâce, donnez-moi du poison si vous m'aimez.

Harken fit comprendre à madame de Fontaneilles qu'elle ne subirait pas longtemps le supplice de son mari.

Et comme si le danger ravivait encore ce douloureux et criminel amour, Harken fut plus passionné que jamais.

Et dans son désespoir la malheureuse femme fut plus égarée que jamais.

M. de Fontaneilles, qui était revenu pour parler à sa femme, la surprit dans son délire.

Il se contint, il parut n'avoir rien vu. Il entra lentement, disant à Harken qui se dégageait des bras de la marquise :

— Mon cher beau-frère, ce n'est pas à vous à consoler ma femme, c'est à moi.

Harken s'imagina que le mari n'avait rien vu.

— Eh bien, lui dit-il, consolez-la, car elle est désespérée jusqu'à vouloir mourir.

Harken retourna dans la chambre de sa femme.

Le marquis ferma les portes à double tour, tout en suivant de l'œil les mouvements de la marquise.

— Ah! vous voulez mourir, madame! Eh bien, je vais vous tuer.

— Monsieur de Harken! cria la marquise.

Elle voulait bien mourir, mais elle eut la terreur de mourir des mains de son mari. Il s'était jeté violemment sur elle.

— M. de Harken! je vous défends de prononcer ce nom-là.

— Vous ne m'empêcherez pas de dire que vous êtes un assassin! L'assassin des femmes! Vous ne m'empêcherez pas de dire que je ne connais pas sur la terre un homme aussi lâche que vous.

Le marquis ne se contenait plus, il éclata dans sa colère, il jeta sa femme sur le tapis et il la piétina avec rage.

— Harken! Diane! cria-t-elle.

M. de Fontaneilles se précipita sur sa femme.

— Enfin, dit-il en l'étouffant sous son poids, j'ai ma vengeance sous la main! Il y a si longtemps que j'attends l'heure! Vous n'avez pas voulu vivre avec moi, vous mourrez par moi.

Il y eut une horrible lutte.

Harken et Diane étaient descendus, ils frappaient à la porte.

— Harken! Diane! criait encore, mais d'une voix étouffée, madame de Fontaneilles.

L'assassin avait un genou sur sa poitrine, il lui déchirait la figure en la voulant bâillonner.

Tout lui était bon dans sa fureur. Il lui donna des coups de peigne dans les yeux.

Par un dernier effort elle le souffleta.

A ce moment Harken enfonça une des portes du salon, il accourut et il sépara cet étrange mari de cette étrange femme.

Diane tomba agenouillée devant sa sœur pour la secourir. Elle-même était plus morte que vive.

— Oh! ma sœur! ma sœur!

— Diane, pardonne-moi, murmura madame de Fontaneilles. Dieu m'a pardonné puisque je meurs dans tes bras, puisque Harken me venge.

Harken avait saisi M. de Fontaneilles avec la force d'un homme qui connaît toutes les escrimes.

— Sortez, monsieur !

Il le conduisit jusqu'au perron et le jeta dans la cour.

Quand il revint à madame de Fontaneilles, elle respirait encore, mais elle avait perdu le sentiment de la raison. Le délire avait envahi cette pauvre tête martyrisée deux fois.

On la porta dans son lit.

On ne trouva un médecin que fort tard dans la nuit. Il dit qu'il n'y avait plus rien à faire.

Madame de Fontaneilles levait ses bras comme si elle demandait pardon ou comme si elle repoussait son mari. Le seul mot qui revint sur ses lèvres était le nom de Parisis.

A huit heures du matin elle expira en disant encore : Parisis !

— Prions pour elle ! dit Diane en s'appuyant sur le sein de son mari.

— Oui, dit Harken. Et si nous voulons la consoler dans la mort, aimons-nous bien.

V

La Vengeance de Monjoyeux

Monjoyeux, qui ne voulait plus se battre à l'épée, trouva enfin son duel à l'américaine.

Le bruit de la mort de madame de Fontaneilles lui vint par Harken lui-même, qui lui confia l'horreur de ce dernier supplice.

Monjoyeux ne dit rien à Harken, mais, tré chez lui, il écrivit ce mot au marquis de Fontaneilles :

« *Monsieur,*

« *Puisque le procureur impérial ne met*
« *pas la main sur vous après tant de lâchetés,*

« *après trois assassinats, je vous avertis que*
« *je vous tuerai comme un chien dans votre*
« *forêt de Fontaneilles quand vous chasserez*
« *par là. C'est un duel à l'américaine. Tuez-*
« *moi si vous pouvez*.

« MONJOYEUX. »

M. de Fontaneilles ne prit pas cette lettre au sérieux.

Depuis la mort de sa femme il avait appelé deux amis pour se réconforter contre la solitude. Il leur parla des menaces de Monjoyeux, mais il eut l'air de les braver.

Toutefois, ce jour-là et le lendemain, le marquis sortit dans son parc avec son fusil de chasse.

Or, le lendemain, ce ne fut pas sans une grande surprise qu'il vit Monjoyeux franchir une des grilles du parc et le coucher en joue comme il marchait dans sa direction pour parler à un bûcheron.

Il se jeta contre le tronc d'un arbre tout en tirant un premier coup sur Monjoyeux.

— Va toujours, dit Monjoyeux, mais si jamais tu penches la tête tu ne la relèveras pas.

Il attendit patiemment sans faire un pas, comme s'il eût été atteint par la balle du marquis.

Au bout d'une minute le marquis, croyant avoir tiré juste, se hasarda.

Un coup de fusil retentit.

— Bravo! dit Monjoyeux, j'ai tiré dans le noir.

M. de Fontaneilles tomba et ne se releva pas.

Ses deux amis étaient accourus.

— Messieurs, dit Monjoyeux en s'approchant, c'était un duel, vous êtes témoins. Si vous voulez prendre fait et cause, parlez. Mais on ne prend pas la place d'un assassin. Vous savez que cet homme a tué le duc et la duchesse de Parisis. Vous ne savez pas qu'il a tué sa femme?

— Oui! dit en rugissant M. de Fontaneilles, comme s'il voulait la tuer encore.

Ce fut son dernier mot.

LIVRE XVI

LES ROSES FANÉES

L'amour est un oiseau qui aime les buissons de roses et qui ne se pose pas sur les cyprès.

HOMÈRE.

Le cœur de la femme est un pays où les plus mauvais marins peuvent aborder, mais combien peu pénètrent dans les forêts vierges de ce pays impossible.

***

O chercheur d'idéal, tu chasses les nuages, mais les nuages reviennent.

***

Quand la fontaine est pure pourquoi remonter à la source? Il y a des couleuvres.

***

Qu'on apporte des roses, mais songeons qu'elles n'ont qu'un jour.

HORACE.

Trifles light as air seem to the jealous confirmations trong as proofs from holy writ.

Shakespeare.

Le bonheur s'achète par le sacrifice. Dieu ne donne rien pour rien.

***

Qui n'a eu ses heures terribles où le songe nous prend tout éveillé? Nous n'avons plus la force de dominer notre raison, c'est le commencement de la folie, un pas de plus et l'abîme serait franchi; mais Dieu veille sur notre âme; les plus grandes douleurs l'attaquent comme des furies, mais elle résiste par ce qu'elle a de divin, L'orage passé, elle se relève plus grande si c'est une âme trempée aux sources vives.

***

I

Ce qu'il y avait dans la main de Colombe

Le comte d'Aspremont avait-il oublié les termes du testament de M. Marvillé? Le bonhomme avait dit bien nettement qu'il voulait que ses écus s'amusassent. Ses héritiers légitimes n'auraient-ils pas pu attaquer le testament sous prétexte que le légataire universel ne faisait pas danser la sarabande aux cent cinquante mille louis d'or du fabricant de cachemires?

Les amis de d'Aspremont ne manquaient pas de lui répéter souvent qu'il ne remplissait pas les dernières volontés du défunt.

— Ah ! mon cher, lui dit un jour le vicomte de Miravault, vous me faites pitié avec ces airs dédaigneux d'un homme qui est revenu de tout. Quoi ! vous avez dix ans moins que moi et vous vous ennuyez dix fois plus! Si vous continuez, vous serez un eunuque au milieu de vos richesses. Hier, tout le monde au Bois admirait votre daumont. Tudieu! quel luxe de chevaux et de postillons! Vous étiez dans la victoria comme dans un fiacre. Moi je m'y trouverais si bien que j'y déjeunerais, j'y dînerais et j'y coucherais.

— Vous, mon cher ami, vous serez toujours jeune avec ou sans argent. Si je monte en daumont, c'est pour amuser mes chevaux et mes postillons. Moi, je suis là au supplice. De quoi en effet a l'air le maître de céans? On regarde si les chevaux sont beaux, si les postillons sont bien habillés. Mon plus grand plaisir c'est d'aller au Bois en simple fiacre. Alors je vais au Bois pour le Bois et pour les femmes qui sont au Bois. On tourne plus volontiers la tête de mon côté, on me regarde pour moi-même et non pour mes équipages. Sachez-le bien , mon cher , un homme qui

montre son luxe n'est qu'un sot; il donne le spectacle aux autres au lieu de le donner à soi-même.

— Décidément, reprit Miravault, vous êtes un sage, il n'y a plus rien à espérer de vous, car il n'y a que la folie qui soit féconde.

— C'est peut-être vrai, ce que vous dites là. Mais je tiens bon dans la sagesse. Je vais même vous confier un secret : je songe à me marier.

— A la bonne heure! c'est la folie qui va recommencer.

Le même jour, d'Aspremont alla lui-même demander la main de Colombe à sa mère, qui ne voulait pas prendre cette demande au sérieux, tant elle avait vu ces beaux messieurs de la Maison d'Or se marier avec son autre fille. Mais Colombe ne douta pas un instant des paroles du jeune comte. Elle fit quelques façons, elle ne se trouvait pas digne de lui, mais il lui répliqua que c'était lui qui n'était pas digne d'elle, parce que la jeunesse, la beauté et la vertu étaient le premier des biens.

— J'ai trois millions, dit-il à Colombe, mais

quel homme serait assez fou pour ne pas estimer à plus de trois millions tout ce que vous apportez en dot!

— Eh bien, puisque je suis plus riche que vous, dit Colombe, je veux bien vous donner ma main. Mais vous avez beau dire, j'ai peur de me trouver pauvre en face de vos richesses.

Il fut convenu que le mariage se ferait au château de Noirmont, où nul ne s'inquiéterait de l'origine de Colombe, « fille naturelle de dame Marie-Jeanne Moreau.

« Père inconnu! »

— Quel pourrait bien être le père de Colombe? se demanda plusieurs fois d'Aspremont.

Le lendemain il pria Miravault d'être un des témoins de sa fiancée.

— Est-ce que je la connais? demanda Miravault.

— Non. J'épouse cette adorable petite Colombe qu'on accuse déjà d'être ma maîtresse parce que je suis allé deux fois chez elle pour des miniatures à retoucher.

— Et quand faites-vous cette belle équipée?

— Je pars dans trois jours avec Monjoyeux. Voulez-vous être un des témoins de Colombe? car vous savez que la pauvre fille n'a pas de sénateurs dans sa famille.

Le vicomte de Miravault ne donnait jamais de conseils pour un mariage. Il consentit à être le témoin de Colombe. Monjoyeux avait déjà accepté le même rôle. Les témoins de d'Aspremont devaient être le prince Rio et le marquis de Villeroy.

Tous lui représentèrent qu'il jouait gros jeu : un titre de comte, un grand nom, trois millions, une intelligence supérieure, contre une fille naturelle, la sœur d'une coquine, la fille d'une portière.

Il répondit qu'il avait trop d'esprit pour ne pas braver les préjugés.

— J'aime Colombe, dit-il résolûment. Vous savez ce vieux dicton des croisades : « Obéir à son cœur, c'est obéir à Dieu. »

Quand il apprit cette nouvelle à la duchesse elle le regarda fixement.

— Vous êtes deux fois fou, lui dit-elle. Une fois parce que vous vous mariez et une fois parce que vous épousez mademoiselle Co-

lombe. Je vous croyais un philosophe riant dans la vie, vous n'ètes plus qu'un homme désarmé. Vous n'avez plus le droit de rire.

— O contradiction! dit d'Aspremont, c'est vous qui m'avez conseillé d'épouser la chanoinesse.

— Parce qu'il faut de l'inquiétude dans l'amour: Éva vous en eût donné! Après cela il il n'y a plus d'ingénues. La femme la plus innocente a toujours une boîte à surprises de roueries imprévues.

La duchesse regarda doucement d'Aspremont.

— Quand je pense, reprit-elle avec un soupir, que voilà encore un rêve commencé qui ne s'achèvera pas.

— Vous avez commencé tant de rêves!

— Moi, savez-vous ce que j'aurais voulu, — si j'avais eu le courage de mes espérances? Écoutez : vivre chaque année trois mois avec vous, trois mois avec le prince Rio...

— Et six mois avec Santa-Cruz, dit d'Aspremont avec une dernière expression de jalousie.

— Oh! non, dit la duchesse, car j'aurais

toujours réservé trois mois pour vivre avec moi-même.

— Étrange femme!

— Oui, étrange à ce point que je crois qu'il y a du monstre en moi.

Entre la duchesse et Colombe il y avait un monde.

L'une n'avait hanté que les neiges, l'autre ne hantait que les volcans.

— Avouez, dit d'Aspremont à la duchesse en se levant pour partir, que nous avons joué ensemble un singulier jeu.

— Nous ne sommes peut-être pas à la dernière carte, lui répondit la duchesse.

Il la prit sur son cœur et l'embrassa par violence.

Elle était toujours en rébellion, surtout contre elle-même, mais comme elle perdait d'Aspremont elle trouva doux de le retenir quelques secondes de plus.

— Dites-moi, lui dit-elle tout à coup, vous me prenez pour Colombe.

— Non, répondit-il, mais je sens que si vous me reteniez dans vos bras, j'y resterais jusqu'à la fin du monde.

Et une fois dans l'escalier de l'hôtel de Bianca :

— Cette femme est terrible, murmura-t-il en respirant encore dans ses moustaches les parfums des lèvres et des cheveux de la duchesse.

II

Le Bonheur officiel

Ce jour-là le soleil se leva radieux sur un ciel profond, un ciel presque italien en pleine Normandie.

Du château de Noirmont, on voyait au loin la mer à peine agitée, qui venait dans sa robe d'émeraude frapper le rivage avec ses mains de neige.

Le ciel, en paix avec la terre, semblait convier les cœurs à la quiétude et à la joie. Les rayons du soleil illuminaient toutes les âmes. Pourquoi les douleurs humaines ne sont-elles pas suspendues pendant les jours radieux?

Les larmes ne devraient tomber que les jours de pluie.

D'Aspremont, qui avait horreur du sentimentalisme, ne put s'empêcher de dire :

— A la bonne heure! voilà le beau temps, le ciel est pour moi.

Il ne pensait pas qu'au moment même on enterrait une jeune fille au château voisin.

D'Aspremont n'avait autour de lui qu'une vieille cousine et quatre amis, tous témoins. Le prince Rio, le marquis de Villeroy, Miravault et Monjoyeux.

On déjeuna gaiement quoiqu'on n'eût pas encore faim; il était à peine dix heures, il fallait qu'on fût à la mairie à onze heures.

Comme il n'y a pas de chapelle au château de Noirmont, il fallait bien descendre au village. D'ailleurs, d'Aspremont avait horreur du faste comme tous les hommes d'esprit qui y sont habitués. Il aurait bien pu improviser une chapelle dans le château et appeler pour la bénédiction l'archevêque de Rouen. Il trouvait mieux que son mariage se fît simplement dans l'église paroissiale, avec le curé de Noirmont. Il croyait qu'ainsi la cérémonie

aurait une saveur agreste plus pénétrante et plus religieuse.

Naturellement Colombe ne fut pas du déjeuner. Quoiqu'elle fût bien heureuse, il lui eût été impossible de se mettre à table, si ce n'est à la sainte table. Comme toujours elle était toute à Dieu quoique toute à la pensée de d'Aspremont.

— Comme vous êtes contente, n'est-ce pas, mademoiselle? lui disait une cousine de d'Aspremont en lui ajustant sa couronne de fleurs d'oranger.

— Oh! oui, bien contente, mais je suis effrayée de mon bonheur.

— Pourquoi?

— Il m'est impossible de le dire. Je n'avais pas espéré une si grande fortune, un titre de comtesse, un château, un hôtel à Paris. Il me semble que ce n'est pas la pauvre petite Colombe qui marchera dans ces grandeurs-là.

La cousine était bien un peu jalouse de la fiancée.

— Ne faites pas de façons, ma chère enfant, on s'habitue à tout, excepté à la misère.

— Après cela je n'ai peur de rien, car je sens que Dieu est toujours avec moi.

Cependant la calèche et le landau attendaient sous le porche. La mariée et la cousine de d'Aspremont montèrent dans le landau en compagnie du prince Rio et du marquis de Villeroy, qui avaient accepté d'être les témoins de mademoiselle Colombe. D'Aspremont et ses autres amis montèrent dans la calèche.

On alla droit à la mairie de Noirmont, à une demi-lieue de là. Le maire, un éleveur renommé, avait voulu honorer ses châtelains en convoquant tout le conseil municipal. Jamais un mariage ne devait être plus officiel. Par malheur, le maire, après avoir lu les articles du Code Napoléon, se hasarda dans un discours semé de fleurs de rhétorique cueillies dans ses prairies. On sourît un peu en l'écoutant, mais on lui tint compte d'avoir voulu être éloquent.

De la mairie à l'église il n'y a pas loin. On ne remonta pas en voiture.

L'église était tout envahie de curieuses et tout enguirlandée de roses. On avait ap-

porté un harmonium pour saluer l'entrée de la mariée et pour chanter une messe en musique. Ce furent les enfants de chœur et les jeunes filles de la Providence qui remplacèrent l'Opéra.

Ce fut charmant, d'autant plus charmant qu'on avait craint que ce ne fût ridicule. Les enfants ont quelque chose des anges; l'église catholique les a toujours appelés parce qu'elle a compris qu'ils étaient une de ses expressions.

Quoique le curé ne fût pas Normand il eut plus d'esprit que le maire. Il ne prêcha pas, sachant bien que tout ce qu'il dirait serait au-dessous des éloquences de la messe.

D'Aspremont était au septième ciel, il n'avait jamais si bien compris la grandeur de Dieu qui vient à certaines heures illuminer l'âme des hommes. Il était heureux à plein cœur. Il pensa — c'était bien naturel — à ce pauvre M. Marvillé qui avait fait tout cela par ses millions.

— Ah! s'il était là, murmura-t-il en levant les yeux au ciel.

Le bonhomme dut tressaillir dans sa tombe.

L'amour de Dieu a cela de beau qu'il n'est pas absolu. Dieu ne se fâche pas si on part de son cœur pour aimer son prochain, puisque aimer son prochain c'est encore aimer Dieu. Aussi Colombe sentait bien que depuis qu'elle aimait d'Aspremont Dieu ne l'abandonnait pas.

Au moment le plus solennel de la cérémonie, une femme était venue s'asseoir auprès de la mariée.

Elle était vêtue de noir et voilée.

On s'imagina d'abord que c'était quelque dame du voisinage qui croyait ne pas mal faire de venir apporter ses prières à une messe de mariage.

Mais tout à coup, Colombe ayant entendu sangloter, se retourna et reconnut sa sœur.

— Lucia ! s'écria-t-elle.

D'Aspremont s'était retourné aussi. Il n'eût pas pardonné à Lucia d'être venue là toute souriante selon sa coutume, mais lui voyant de vraies larmes dans les yeux il lui tendit la main.

— Bonjour, ma sœur, lui dit-il simplement.

Colombe le remercia par un regard mouillé.

Elle était plus heureuse encore : il lui semblait que les larmes de sa sœur étaient les premières larmes du repentir.

Dans la sacristie Lucia voulut signer son nom à côté de celui de Colombe.

— Je veux signer, dit-elle.

Colombe la regarda et sourit.

— Mais quel nom vas-tu signer? Je suis sûre que tu as oublié ton nom?

— C'est vrai, j'allais signer Lucia de Moroni.

Il lui fallut bien chercher pour retrouver son vrai nom.

Elle s'était débaptisée et on l'avait rebaptisée si souvent!

Elle signa Lucie Moreau.

Elle raconta qu'elle était venue en toute hâte de Trouville où elle avait appris le mariage par une lettre du prince Rio à mademoiselle Fleur de Pêche, sa nouvelle rivale. Elle n'espérait pas être si bien accueillie, mais enfin c'était son cœur qui l'avait entraînée. Elle ne demandait pas à rentrer en grâce, elle ne voulait pas aller au château de Noirmont, mais l'église est à tout le monde, tout le monde a le droit d'aller y prier.

D'Aspremont, qui ne voulait pas l'emmener au château, lui dit qu'il espérait bien qu'elle y viendrait un jour.

Elle comprit, elle embrassa sa sœur et disparut.

— Quel malheur! dit Colombe, elle est si jolie!

Mais d'Aspremont se rappelait Gontran Staller.

— Oui, dit-il, elle est jolie comme une cerise, mais c'est avec la cerise qu'on fait l'acide prussique. Enfin, elle a vu Dieu de près aujourd'hui, elle ne l'avait jamais vu, espérons qu'elle ne fera pas une nouvelle connaissance en arrivant à Trouville.

On rentra au château, on se promena dans le parc, on dîna dans la grande salle à manger aux tapisseries, sous le regard souriant de Diane et de ses nymphes.

D'Aspremont remarqua qu'on était sept à table comme chez la duchesse : deux femmes et cinq hommes.

— C'est le nombre d'or, dit-il, on sera toujours sept à table chez moi.

Le lendemain les quatre amis de d'Aspre-

mont lui dirent adieu après un déjeuner rapide au vin du Rhin.

— Vous êtes heureux, lui dit le prince Rio.

— Oui, répondit-il, savez-vous pourquoi? C'est parce que je recommence ma vie. Rappelez-vous tous bien ceci : le souverain bien c'est le parfum d'innocence respiré sur les lèvres d'une jeune fille.

— Oui, mais demain? pensa le marquis de Villeroy qui était un sceptique.

III

Le Buisson ardent

Combien de temps dura la lune de miel?

D'Aspremont était-il heureux? Il le croyait. Donc il était heureux.

Mais Colombe était-elle heureuse? Elle le croyait. Mais d'où vient qu'elle était triste et qu'elle cachait ses larmes?

Tous les jours d'Aspremont après le déjeuner, — un déjeuner d'oiseaux et d'amoureux où on becquetait à deux les raisins d'or et de pourpre, — sans préjudice des côtelettes de mouton, des perdreaux et des cailles, — d'Aspremont prenait la jolie main de Co-

lombe, il la posait sur son bras et il disait doucement à sa femme :

— Allons, ma belle amie, nous avons encore bien des découvertes à faire dans le parc.

Colombe partait gaiement comme une Mignon qui se fût embarquée pour le pays où fleurit l'oranger.

Pour elle c'était le seul moment gai de la journée.

Pourquoi ? elle voulait donc se fuir elle-même? Partir! son cœur se sentait-il emprisonné ? son âme aspirait-elle à prendre sa volée?

Ils allaient droit devant eux sans se retourner, amoureux des brises automnales, marchant mélancoliquement sur la feuille qui tombe, respirant les dernières senteurs de regain, babillant de tout à propos de tout.

Celui qui les aurait vus ainsi descendre le perron, traverser les pelouses, effeuiller des roses, s'égarer sous les ramées, aurait dit : « Voilà le bonheur qui passe. »

Et pourtant, ce n'était pas le bonheur qui passait. O tristesse des choses de ce monde ! le bonheur est une image qui fuit et qui s'éva-

nouit quand on la veut étreindre, parce que les bras de l'homme sont trop corporels pour s'attacher à une image idéale, pareille à cette servante bourguignonne qui lève la glace du pastel pour secouer la poussière et qui efface la figure.

Dans leurs promenades dans les plus lointaines avenues du parc, d'Aspremont et Colombe trouvèrent un admirable buisson de roses tout épanouies au milieu des églantiers, des orties et des mûriers.

C'était M. Marvillé lui-même qui s'était amusé à greffer un rosier sauvage.

D'Aspremont se hasarda dans le massif et cassa trois ou quatre branches toutes ployées sous les roses.

Colombe l'avait suivi, mais elle poussa un cri parce que les épines des mûriers et les langues de vipère des orties l'avaient piquée aux bras et aux jambes. Elle se jeta sur le gazon et regarda le sang qui perlait.

D'Aspremont vint à elle. Elle avait soulevé sa manche, une belle goutte de sang courait au-dessus du poignet et lui dessinait un bracelet.

— Voilà le vrai rubis, dit d'Aspremont.

Par le mouvement le plus naturel, Colombe leva la jambe, dégrafa sa jarretière et montra qu'une de ses jambes surtout avait été à la guerre.

D'Aspremont regarda d'abord d'un œil amoureux, mais il ne put s'empêcher de faire cette réflexion que Colombe avait la jambe bête.

Chaque partie du corps a sa physionomie, — sans parler de la tête, — les mains, les pieds, les bras, le flanc, les jambes. Telle femme fait parler ses épaules, telle femme a de l'expression jusque dans ses pieds. Il y a toute une géographie à écrire là-dessus.

C'était la première fois que d'Aspremont regardait la jambe de Colombe. Il n'avait eu d'yeux que pour sa figure, il vivait dans la chasteté de son amour, voulant que sa femme gardât toujours un pan de sa robe virginale.

Pourquoi lui montra-t-elle sa jambe? Et puisqu'elle lui montrait sa jambe, pourquoi cette jambe n'était-elle pas parfaite?

C'est que la nature ne fait pas bien tout ce qu'elle fait. C'est que Dieu, pour montrer sa

toute-puissance, a mis l'idée de la perfection dans l'âme de l'homme pour le désespérer sans cesse et pour lui donner l'idée d'un autre monde.

— Enfin, pensa d'Aspremont, c'est une vertu de plus pour cette jambe de n'avoir ni la fierté du marbre, ni l'esprit de la volupté. Ma femme n'est ni une statue ni une femme galante. Il n'y a que les statues qui aient de belles jambes et il n'y a que les femmes galantes qui aient des jambes spirituelles, sans doute parce qu'elles ont l'habitude, — ces jambes-là, — d'aller dans le monde.

Cependant il fallait faire quelque chose de la moisson de roses que d'Aspremont venait de recueillir.

Quand Colombe eut ragrafé sa jarretière, elle prit des brins de plantin autour d'elle et elle s'amusa à tresser une couronne de roses. Ce fut bientôt fait, quoique d'Aspremont l'interrompît par mille jeux amoureux, car l'herbe était tendre.

— Et maintenant, dit-il quand la couronne fut finie, c'est moi qui vais la placer.

Il la mit sur la tête de Colombe, ce qui lui

fit oublier tout à fait le tableau de la jambe mal faite, car il n'avait jamais vu Colombe plus belle que sous cette couronne de roses. Il l'embrassa vingt fois.

— Es-tu heureuse, Colombe? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle. Et toi?

C'était la première fois qu'elle disait « toi ». Jusque-là d'Aspremont la trouvait trop respectueuse.

— Moi, dit-il joyeusement, je suis effrayé de mon bonheur.

Et il l'embrassa une vingt et unième fois.

IV

Les Roses fanées

Les promenades continuèrent. Quoique d'Aspremont aimât la chasse, il ne prenait presque jamais son fusil. Il n'aimait plus que la chasse aux propos interrompus, aux baisers pris et repris, aux rêveries amoureuses.

Un jour que Colombe s'était attardée dans sa chambre après le déjeuner, d'Aspremont, impatienté d'attendre sur le perron, monta.

Colombe pleurait.

Dès qu'elle reconnut les pas de son mari, elle essuya ses larmes et passa dans son cabinet de toilette.

— Pourquoi ne venez-vous pas, Colombe? demanda doucement d'Aspremont.

Colombe n'avait jamais menti. Pour la première fois le mensonge, l'odieux mensonge, passa sur ses lèvres.

— J'ai mal à la tête.

Et elle trempa son front dans l'eau, mais ce n'était que pour se baigner les yeux.

— Voulez-vous sortir en voiture, si vous craignez de marcher?

— Non, nous allons nous promener.

Quand elle vint à lui, d'Aspremont vit bien qu'elle avait pleuré. Une soudaine tristesse l'envahit, il se jeta dans ses bras, comme s'il voulût pleurer lui-même.

— Colombe, tu n'es pas heureuse?

Cette fois, la nature un instant masquée exprima toute la vérité. Colombe était trop simple pour cacher son cœur. Les larmes jaillirent de ses yeux.

— Que s'est-il donc passé?

D'Aspremont se releva et regarda autour de lui comme s'il dût trouver l'explication des larmes de Colombe.

La seule chose qui frappa ses yeux ce fut la

couronne de roses blanches qui gisait toute fanée sur le lit, comme sur un tombeau.

— Pourquoi cette couronne est-elle là? demanda-t-il à la jeune femme.

Il la prit, il la respira et il la mit sur la tête de Colombe.

— Colombe! ouvre-moi ton cœur. Dis-moi, est-ce que tes illusions sont déjà fanées comme ces roses-là?

— Je vous en prie, dit Colombe, ne parlons plus de mes larmes. J'ai pleuré comme un enfant sans savoir pourquoi.

Mais d'Aspremont vit bien que Colombe voulait le tromper.

Il rejeta sa main brusquement et il sortit en toute hâte.

Où alla-t-il? Il entra dans sa chambre qui n'était séparée de celle de Colombe que par un petit salon.

Il ferma sa porte par un tour de clef.

— O mon Dieu! dit-il en éclatant dans sa douleur, il n'y a donc pas une vraie joie sur la terre! Il n'y a donc pas une vraie vertu! Il n'y a donc pas un vrai amour!

Il s'était approché de la cheminée.



LES ROSES FANÉES

— Au moins, reprit-il, il y a toujours un vrai ami.

Et il saisit son pistolet.

Ce pistolet était presque légendaire. Trois fois d'Aspremont l'avait posé sur son front dix-huit mois auparavant.

On n'a pas oublié que Lucia, la sœur de Colombe, le lui avait pris un jour dans son habitude de toujours prendre quelque chose.

Elle l'avait donné à son amant, Gontran Staller. Cette fois le pistolet n'avait pas manqué son coup.

Était-ce par pressentiment, était-ce par souvenir que d'Aspremont redemanda son pistolet à la famille Staller par Raoul d'Oraie?

Il avait éprouvé un funèbre plaisir à retrouver cette arme amie et ennemie.

— Il faut vivre, puisque c'est la loi du monde, disait-il souvent, mais il faut toujours avoir la mort sous la main.

Ce jour-là d'Aspremont allait-il donc accomplir la prédiction du prince Rio qui avait dit : « Il voulait se tuer parce qu'il n'avait pas d'argent, il se tuera parce qu'il en a trop. »

Comme d'Aspremont retournait son pis-

tolet dans sa main il entendit le bruit des pas légers de Colombe.

— Où va-t-elle? Vient-elle à moi? se demanda-t-il.

Colombe voulut ouvrir la porte; naturellement la porte résista.

— Georges, dit-elle doucement.

D'Aspremont regarda son pistolet comme pour lui demander s'il fallait ouvrir. Il sentait que Colombe avait un secret terrible. Si elle le gardait, elle l'empêcherait d'être heureux; si elle le lui confiait, n'allait-elle pas tuer le bonheur?

Il l'avait épousée sans autre conseil que son cœur. Il n'avait guère parlé de ce mariage à ses amis. Qui sait si son amour ne l'avait pas aveuglé? Il avait depuis une demi-heure l'effroi de sa belle action. Cette fille qu'il jugeait pure, cette sœur de Lucia, avait traversé l'horrible chemin de la misère. N'avait-elle pas laissé aux buissons les fils de la Vierge de sa robe d'innocence. Il se trouvait bien hardi d'avoir tenté cette périlleuse aventure, de donner son nom, de donner sa liberté, de donner sa vie à une femme inconnue

qui n'a pas de famille — je me trompe — qui a une sœur inscrite au grand livre de la corruption publique.

— Je n'ouvrirai pas, dit-il.

Mais à peine eut-il dit cela qu'il alla ouvrir la porte.

Colombe entra, la tête inclinée, les mains tombantes, comme une coupable qui va parler à son juge.

— Georges, écoutez-moi. Je suis bien malheureuse.

— Enfin, murmura-t-il amèrement, voilà donc le vrai cri du bonheur! Quoi! j'ai tout sacrifié, mon nom, mes amitiés, mon ambition, pour qu'on vienne me dire : « Je suis bien malheureuse. »

Et parlant à Colombe :

— Eh bien, dites-moi pourquoi vous êtes si malheureuse?

— Ne m'accusez pas avant de m'avoir entendue. Je ne voulais vous rien dire de tout cela, mais je suis bien forcée de parler. Il y a ici un homme qui veut vous tuer.

— Il y a ici un homme qui veut me tuer! où se cache-t-il?

— N'avez-vous pas vu ce soldat qui se promène toujours autour du château ?

— C'est donc pour moi? c'est donc pour vous?

— C'est le fils d'une amie de ma mère. Il y a quelques mois, quand je me figurais que j'étais trop riche, il est venu me demander deux mille francs pour se racheter, car il n'est soldat que depuis un an. Je l'ai connu quand j'étais toute petite, j'ai bien voulu lui donner deux mille francs, mais il ne s'est pas contenté de cela, il a voulu tout avoir, c'est-à-dire qu'il m'a demandée en mariage.

— Et vous l'aimiez?

— Pour vous dire toute la vérité j'avais du plaisir à le voir.

D'Aspremont se contint pour ne pas jeter Colombe à ses pieds.

— C'était un mauvais sujet, reprit-elle doucement; je voulais le sauver de la brasserie et de la paresse. Dès qu'il était près de moi, il se repentait. Ma mère était pour lui, elle me conseilla de l'épouser; elle jurait sur sa part de paradis que je serais heureuse par ce mariage.

— Après! après! après! cria d'Aspremont qui ne pouvait cacher son impatience.

— Le mariage était résolu, je lui avais confié mon argent pour le porter chez l'agent de change. Le soir il me dit que mon argent était bien placé. Il fut huit jours sans reparaître. Il m'écrivit qu'il était retourné à Nancy au régiment pour présenter son remplaçant. Ce fut alors que ma mère faillit mourir de chagrin parce qu'elle s'aperçut que ce malheureux garçon avait fait la vie avec mon argent, — avec votre argent, — aussi il n'a pas reparu. Il a tout joué, il a tout perdu, sans même garder de quoi se racheter. Vous comprenez pourquoi je suis malheureuse, maintenant surtout qu'il m'a écrit qu'il voulait me parler ou qu'il vous tuerait.

— Eh bien! il ne vous parlera pas et il ne me tuera pas.

D'Aspremont était dans l'enfer.

— Voyons, Colombe, dites-moi la vérité. Expliquez-moi bien pourquoi vous êtes si malheureuse!

La curiosité est cruelle. Elle a des yeux sur son poignard.

— Je suis si malheureuse, reprit naïvement Colombe, parce que je n'ai pas pu vous apporter en dot l'argent que vous m'aviez donné.

D'Aspremont respira à demi.

— Ce n'est que cela? Dieu soit loué si ce n'est que cela! Mais d'où vient que cet homme se croit le droit de venir jusqu'ici. Vous avez donc été sa maîtresse?

— J'ai été sa fiancée.

— Et vous l'aimiez?

— Puisque j'étais sa fiancée.

— Je comprends : vous l'aimiez plus que vous ne m'aimez.

— Comment ne vous aimerais-je pas, vous qui avez tout fait pour moi?

A chaque mot, d'Aspremont descendait un degré dans les ténèbres de son malheur.

— De la reconnaissance! dit-il avec dépit et avec colère.

Il repoussa violemment Colombe qui alla tomber sur le seuil, suppliante, effarée, éperdue.

Ce sont là les vrais drames du cœur. On met son amour, on met sa vie, on met son

âme sur une carte, mais le jeu vous trahit.

D'Aspremont alla à sa femme, il la releva et il lui dit adieu.

Elle s'éloigna désespérée, ne sachant pas ce qu'il allait faire, ne sachant pas ce qu'elle allait devenir.

Il referma sa porte et il reprit son pistolet.

M. Marvillé lui revint en mémoire.

— Pauvre brave homme! dit-il en évoquant sa figure, il s'imaginait que l'argent fait le bonheur. Il a passé cinquante ans de sa vie à courir après la fortune : une fois riche il s'est aperçu qu'on n'achetait ni une joie ni un plaisir, même avec des millions. Dans son ignorance il s'est dit qu'il n'était pas né pour être heureux, mais qu'un autre plus jeune s'amuserait avec son argent! Qu'ai-je fait de cet argent? J'ai voulu sauver des âmes qui se perdaient, mais elles se sont perdues malgré moi. J'ai eu des chevaux pour aller à pied, un hôtel pour y trouver la pâle solitude, un château pour y loger mon désespoir.

D'Aspremont ouvrit son secrétaire, il y prit une poignée d'or et il la jeta avec colère à ses pieds.

— Cet argent! qu'en ai-je fait? C'est avec cet argent que j'ai payé mon malheur! J'ai donné vingt-quatre mille francs à Colombe pour gâter sa vie! Jusque-là elle vivait en Dieu, fière et heureuse de son travail. Ces vingt-quatre mille francs ont attiré chez elle cet oiseau de malheur qui rôde aujourd'hui autour de moi. Pauvre brave homme! tu voulais voir tes écus danser, regarde comme ils s'amusent! voilà ce qu'ils ont fait.

D'Aspremont croyait assister au spectacle d'un drame où il n'était pour rien, tant son âme s'était détachée de lui-même. Il se demandait : « Comment cela finira-t-il? » comme s'il n'avait pas lui-même le secret du dénoûment.

C'est qu'en effet il y a toujours une main invisible qui nous conduit à travers les périls de la vie sans jamais nous montrer l'horizon.

— Elle a aimé cet homme! dit-il.

Mais une voix secrète lui parla pour le consoler. Il se rappela ces beaux yeux si purs qui tant de fois s'étaient levés doucement sur lui dans leur lumière bleue.

— Elle n'a pas tout dit, reprit-il. Il faut que

je l'interroge encore. Si elle aime cet homme je veux me donner le spectacle de les chasser tous les deux du même coup.

Il surprit Colombe qui priait Dieu dans sa chambre. Il la regarda en silence.

— Madame, lui dit-il, j'ai aussi une confession à vous faire.

Elle le regarda avec anxiété.

— Madame, moi aussi j'ai perdu tout ce que j'avais.

— Oh! quel bonheur! s'écria Colombe.

C'était le cœur qui parlait.

— Oh! quel bonheur! nous sommes égaux maintenant, je puis vous aimer pour rien.

D'Aspremont comprit enfin que la reconnaissance est la vertu la plus fatale à l'amour.

— Oh! quel bonheur! dit encore Colombe qui s'était relevée, demain nous retournerons à Paris, nous vivrons dans la même chambre, tu me liras de beaux livres et je peindrai. Tu sais ce que je gagnais quand tu m'as arraché le pinceau des mains? — cent sous par jour!

— Cent sous par jour! s'écria d'Aspremont, c'est peut-être le maximum du bonheur.

Et après avoir embrassé Colombe :

— Tu m'aimes donc?

— Si je t'aime! mais je suis folle de toi.

— Depuis quand?

— Depuis que tu n'as plus rien.

Ce cri était si vrai chez Colombe que d'Aspremont, en homme d'esprit, se garda bien de lui dire qu'il avait toujours ses trois millions.

— Et le soldat? dit d'Aspremont qui gardait encore un nuage dans son ciel.

— Maintenant que nous sommes pauvres, il ne nous tourmentera plus, car ce n'était pas moi, c'était mon argent qu'il voulait.

D'Aspremont n'était pas au bout de sa curiosité :

— Mais enfin, quand il était ton fiancé, que te disait-il?

— Il me demandait de l'argent.

— C'était tout ?

— Oui, c'était tout. J'avais juré que je me coucherais blanche comme la neige dans le tombeau ou dans le lit nuptial.

— Colombe, Colombe, c'est bien poétique pour être vrai. Je te croyais la dernière ingénue : il n'y en a plus!

V

Une Reconnaissance mélodramatique

Au moment où Colombe venait de dire cette belle parole on entendit un cri.

D'Aspremont sortit en toute hâte. La mère de Lucia vint à lui toute égarée par une émotion subite.

— Expliquez-moi cela, lui dit-elle. Je viens d'entrer pour la première fois dans votre bibliothèque pour chercher un livre. Qu'ai-je vu? Le portrait d'un homme dont je n'ai jamais su le nom, mais que j'ai beaucoup connu, — beaucoup trop connu!

D'Aspremont ne pouvait comprendre pour-

quoi cette femme avait poussé un cri devant le portrait de M. Marvillé.

— Vous l'avez beaucoup connu, dites-vous?

— Beaucoup trop. Maintenant que je n'ai plus rien à vous cacher je vous dirai que c'est le père de Colombe.

D'Aspremont avait horreur des reconnaissances mélodramatiques, mais il ne put s'empêcher de reconnaître que les coups de théâtre sont plus vrais qu'ils n'en ont l'air.

— Le père de Colombe ! répéta-t-il.

Il courut à sa jeune femme.

— Colombe! tout à l'heure je te trompais en te disant que j'avais tout perdu, ou plutôt je te disais presque la vérité sans le savoir. Mes trois millions qui te faisaient peur sont à toi et non à moi.

— Comment cela ?

— Ta mère te le dira.

Et se retournant vers la mère :

— Dites-moi, est-ce que Lucia est du même lit ?

— Chut ! répondit-elle, ne parlons pas de Lucia.

LIVRE XVII

LES CAUSERIES DU VENDREDI

CONTES ET PARADOXES

L'esprit fait plus de chemin que le cœur, mais il ne va jamais si loin.

Confucius.

Deux philosophes parlaient ainsi : — J'ai passé ma vie à faire comme tout le monde et à penser le contraire. — Et moi, j'ai passé ma vie à penser comme tout le monde et à faire le contraire.
Quel est le philosophe?

* * *

Celui qui n'a pas beaucoup vu de filles ne connaît pas les femmes.

Chamfort.

Homme d'argent, cœur de bronze.

* * *

Telle fille trouve à se vendre qui ne trouverait pas à se donner.

Chamfort.

L'amour commence par l'amour-propre et finit par le crime. Otez l'amour-propre, que reste-t-il?

* * *

L'amour est un commerce orageux qui finit toujours par une banqueroute, et c'est la personne à qui on fait banqueroute qui est déshonorée.

CHAMFORT.

L'amour cherche la perfection, mais il se passionne pour les imperfections.

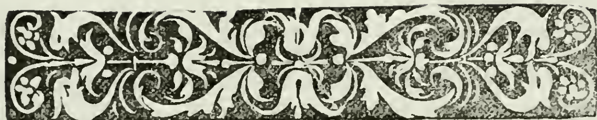
* * *

Une des meilleures raisons qu'on puisse avoir de ne se marier jamais, c'est qu'on n'est pas tout à fait la dupe d'une femme tant qu'elle n'est point la vôtre.

RIVAROL.

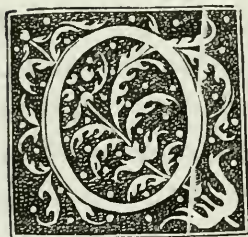
Avez-vous jamais connu une femme qui, voyant un de ses amis assidu auprès d'une autre femme, ait supposé que cette autre femme lui fût cruelle? On voit par là l'opinion qu'elles ont les unes des autres.

CHAMFORT.



I

Les Causeries du Vendredi



R, la duchesse dit un jour à ses amoureux :

— Il y a bien des points noirs à l'horizon. Tout le monde se marie autour de moi.

La duchesse avait perdu quelques amis, les causeries du vendredi n'étaient plus si variées. Le *Journal du soir* n'avait plus pour rédacteurs ni Harken ni d'Aspremont.

— Le mariage me les prendra tous, disait la duchesse. Quand je pense que tout le

monde travaille contre le mariage et que tout le monde se marie!

— Excepté moi, dit Monjoyeux.

— Vous! vous finirez en père de famille et en marguillier. L'homme naît bête et devient bête. C'est comme le jour qui part de la nuit pour aboutir à la nuit. Encore, si le mariage nous débarrassait des hommes, mais ces incorrigibles sont toujours à nos trousses et à nos traînes. Les femmes ne sont plus ce qu'un vain peuple pense. Dieu merci, on ne les comparera plus à des sirènes : ce sont elles aujourd'hui qui attachent les hommes au mât du vaisseau pour se délivrer de leurs chansons.

Monjoyeux fit cette remarque que les sirènes n'avaient été créées que pour arracher les hommes à l'amour socratique, mais que dans les pays féminisés, les femmes n'avaient qu'à fuir les hommes pour être adorées.

Santa-Cruz entra ; le prince Rio alla à lui.

— Comme vous êtes joyeux, Santa-Cruz!

— Il y a bien de quoi. Je viens de perdre Fleur de Thé en cinq points. Vous comprenez bien que je n'ai pas voulu prendre de revanche.

— Voilà une bonne affaire ! Qui est-ce qui a gagné ? — Je me trompe, qui est-ce qui a perdu ?

— C'est La Chanterie.

Le prince Rio fit une révélation qui remplit tout le monde d'épouvante.

— La femme manquera bientôt comme la marée, dit-il mélancoliquement ; c'est le préfet de police qui m'a appris cela. Quand je dis la femme, je veux dire la courtisane, puisque c'est la vraie femme.

Le prince fut rappelé à l'ordre par la duchesse. Mais il continua :

— Oui, messieurs, vous êtes à vos derniers jours de Pompéi, la femme manquera bientôt pour cette raison : c'est que l'amour se démocratise ; c'est que tout homme né sous le soleil garde pour soi la belle fille qu'il a sous la main.

— Ne désespérons pas, dit Santa-Cruz, les femmes continueront à se multiplier.

— Voilà ce qui vous trompe, reprit le prince Rio, les hommes du peuple garderont pour eux les femmes du peuple, et les filles du peuple ne deviendront plus les filles de tout le

monde. Comment ferons-nous à Paris, où déjà les Turcs qui n'ont plus de harem se croient dans leur sérail ?

— C'est la confusion des mondes, dit Santa-Cruz. Plus j'étudie la géographie de Paris, et moins je m'y retrouve. Paris est comme une grande bibliothèque en désordre, où les livres les plus graves côtoient les romans les plus légers. Mais quel est le Malte-Brun qui pourra jamais marquer les limites des divers mondes dans ce flux et reflux où ils se confondent? Combien de contrastes et combien de nuances! Dans le meilleur monde, il y a du plus mauvais; dans le plus mauvais, il y a du meilleur. Ces dames ne reçoivent pas ces demoiselles; les comédiennes ne daignent aller que chez les femmes déchues. Le faubourg Saint-Germain ne reçoit pas le faubourg Saint-Honoré, qui ne reçoit pas la Chaussée d'Antin, qui ne reçoit pas le Marais. Les Champs-Élysées forment un monde à part où il y a de tous les mondes, et où on ne se reconnaît jamais, tant il y a d'étrangers. La haute galanterie s'y accentue depuis quelque temps, abandonnant le

pays Notre-Dame-des-Lorettes aux jeunes chattes qui se font les griffes.

— Il y a, dit la duchesse, une chose qui serait plus amusante que la géographie de Paris, ce serait le tableau de Paris vu en soulevant le toit des maisons par l'œil d'enfer du diable boiteux.

— C'est bien simple, dit Monjoyeux. Il n'est pas indispensable d'être le diable boiteux pour voir clair en plein midi. Regardez, je vais vous montrer la lanterne magique.

— Voyons la lanterne magique de Monjoyeux! dit la Chanoinesse.

PREMIER TABLEAU

— Messieurs et mesdames, reprit Monjoyeux, dans la maison voisine, il y a une comédienne. Vous voyez ce collégien qui se jette à ses pieds? Il n'a pas eu le prix d'excellence au grand concours, ce qui ne l'empêchera pas de faire son chemin. — Enfant, relevez-vous! dit la comédienne. — Oh! Julia, divine Julia! je meurs d'amour et je me brûle

la cervelle, si vous ne me faites pas revivre.

Voilà un autre amoureux qui entre : c'est le père du collégien. Il ne voit pas d'abord son fils : — Ma chère Julia, crie-t-il de la porte, que je suis heureux de vous trouver! Il va présenter un bouquet monumental, mais reconnaissant son fils, à moitié caché dans les jupes de la dame : — Monsieur! je vous croyais à l'école. — Mon père, le théâtre est l'école des mœurs. — Monsieur, je ne vous demande pas votre opinion sur les mœurs du théâtre.

DEUXIÈME TABLEAU

Une dame légère du pays Bréda donne une fête pour l'anniversaire de la naissance de sa fille. Elle appelle toutes les dames — légères — de sa connaissance, ce qui fait dire à une actrice du Vaudeville : — Olympe juge que pour la fête de sa fille, elle doit faire danser toutes celles de Paris.

La comédienne n'a pas plus tôt dit cela

qu'une ingénue qui la double lui demande avec un grand air de naïveté : — Est-ce que vous irez?

Eh bien ! cette ingénue a toutes les roueries de l'ingénue quand elle aborde les parages de la banque. Elle a pour amant un homme plus considérable que considéré qui ne fait pas de façons pour être de cette petite fête. Écoutez ce duo de Roméo et Juliette : — Dis-moi, mon chat, quand me donnes-tu un château à Montmorency ? — Tu aimes donc les cerises? — Tu sais que je suis née par là : j'ai le mal du pays ! — Des ânes? — Tu en es un autre. — Ma petite chatte, la Bourse a été bien mauvaise pour moi tous ces temps-ci. — Es-tu asez bête de jouer sous ton nom ? On prend un homme de paille, on le jette dans la gueule du loup. S'il gagne, on partage avec lui en prenant la part du lion; s'il perd, on lui dit du haut desa grandeur : Monsieur ! je ne vous connais pas.

TROISIÈME TABLEAU

A l'entresol, c'est une demoiselle qui rentre furieuse de sa chasse aux amants. On l'appelle la Taciturne; elle est plus taciturne que jamais. On lui a donné par raillerie une grammaire française, elle la lit tous les soirs stoïquement. Dans cette grammaire il y a la page du bien dire et la page des locutions vicieuses. Mais elle se trompe toujours, voilà pourquoi elle épate jusqu'à sa blanchisseuse, son secrétaire intime. Heureusement qu'elle a un répertoire composé de quatre mots qui ne lui manquent jamais. — *Ni oui, ni non,* — *J'en accepte l'augure,* — *Je suis désarmée,* — *Question d'argent.*

Oui, question d'argent. Elle tient bien les cartes; dans une armoire à bijoux elle a déjà de l'emprunt russe, de l'emprunt turc, de l'emprunt espagnol, car c'est une femme internationale s'il en fut. Que vois-je! Elle écarquille ses beaux yeux pour lire un article de

journal. Qui donc l'intéresse à ce point? Lisons : « Le jeune lord Belgrave, petit-fils du marquis de Westminster, sera l'homme le plus riche du monde. Dans dix ans, il aura deux cent cinquante mille francs à dépenser par jour. » La Taciturne partira demain pour Londres.

Mais qui entre pour tenir compagnie à la Taciturne? C'est la blonde Antonia. Non : c'est la reine de France, Marie-Antoinette elle-même. Le portrait est si ressemblant qu'un amant posthume de la reine a fait poser cette fille chez un peintre célèbre, à raison de cinq louis la séance, pour avoir un beau portrait de la femme de Louis XVI. Cette jolie grue ne voulait pas poser, dans la peur de la guillotine.

Elle vient trouver la Taciturne pour prendre des leçons de français, car elle veut entrer au théâtre, mais elle ne sait pas lire. —Où es-tu donc née que tu ne sais pas encore lire? — Quai Voltaire. — Qu'est-ce donc que ta mère? — Une bouquiniste. Voilà pourquoi je n'ai pas appris à lire. — Et ton père?—Oh! ma chère! c'est un père naturel. Un homme

célèbre connu de tout le monde, cela se voit tout de suite dans mon air. — Comment s'appelle-t-il? — Maman me dit tous les jours son nom, je ne m'en souviens jamais.

O sainte bêtise!

— Et si tu n'entres pas au théâtre, que feras-tu! — Je m'établirai. — Quoi? — Femme entretenue.

O monstre de candeur!

QUATRIÈME TABLEAU

Éloignons-nous de quelques maisons. La marquise de Sévillan donne un bal. Elle est fort belle; il y a beaucoup de monde. Écoutez bien, on parle d'elle :

— Je vous dis que cette femme-là n'a jamais été mariée. Elle se fait appeler la marquise de Sévillan parce qu'elle a beaucoup de châteaux en Espagne.

— Je vous dis que cette femme-là a été si bien mariée qu'elle est bigame.

— Bigame!

— Oui. Un de ses maris est zouave pontifical, un autre est banquier à Valladolid.

— Très bien. Elle est d'ailleurs fort belle, elle a le droit d'avoir deux maris ou de n'en avoir pas du tout. Contez-moi donc son histoire.

— Il paraît qu'avant d'être une marquise la dame a couru des fortunes bien diverses. Elle est née à Paris dans une bonne maison. Elle s'appelait Rebecca Salomon. Son père était marchand d'argent, mais il ne vendait pas l'argent au poids de l'or. Elle avait le beau type des filles de la Bible : grande et brune, très accentuée, mais adoucie par les yeux et par le sourire. Elle n'était pas voluptueusement jolie, elle était souverainement belle. En la voyant on voulait l'aimer, mais on avait peur de tomber sous son despotisme.

Elle était prédestinée aux belles aventures. A seize ans, une amie de la maison disait à sa mère : — « Il faudra bientôt marier Rebecca. — Soyez tranquille, répondit la mère, celle-là se mariera, — et plutôt deux fois qu'une. »

Ce beau mot avait couru le monde, mais

nul ne pouvait croire qu'en effet Rebecca pût se marier deux fois, une fois à Paris et une fois en Castille. Elle se mariera bien encore une fois. N'est-elle pas trois fois femme!

Pourquoi aussi le Code Napoléon renferme-t-il encore la loi sur le divorce?

Pourquoi la nature, qui fait si bien les choses, a-t-elle fait de cette femme un diable à quatre, qui fait craquer son corset par la force de ses seins en révolte? Comment une femme, qui ne s'appartient pas parce qu'elle est jetée en avant par la destinée, appartiendrait-elle à un seul homme? Ce serait l'histoire de cet avare, couché sur son or, priant Dieu de lui donner quatre mains pour pouvoir toucher toutes ses richesses.

CINQUIÈME TABLEAU

Nous sommes chez la courtisane Perle sans Corail. On sonne à la porte. C'est une poigne solide : elle prend dans ses bras un crevé de belle lignée et elle le porte résolûment dans

une armoire à robes. Celui qui sonne est donc l'amant qui paie? Oh! que nenni! c'est celui qu'on paie. Voyez comme la comédie est bien jouée : — Chut! dit la dame quand « l'amant de cœur » entre, il y a un amoureux dans cette armoire. — Regarde donc l'admirable collier de perles qu'il vient de m'apporter! Il est convaincu qu'il ne m'a jamais rien donné. — Oh! le beau collier, « dit l'amant de cœur » en le mettant dans sa poche, je le changerai contre un collier de perles fausses. Tu viens souper avec moi? — Oui, mais le crevé? Après cela tant pis, il est si heureux là-dedans que j'ai bien envie de ne pas rentrer cette nuit : je le trouverai mort demain matin.

SIXIÈME TABLEAU

Voulez-vous pénétrer dans ce magnifique hôtel du boulevard Malesherbes, où deux femmes à la mode parlent chiffons, amants et maris. — Ah! ma chère! quel homme j'avais là! (la dame parle de son amant), quel

homme! un Espagnol pur sang : c'était le jeu des castagnettes! — Tais-toi, tu es une chercheuse, tu ne trouves jamais parce que tu cherches toujours; mon amant à moi c'est mon mari. — Oui, mais tu as un mari qui court toujours. — Il ne court pas tant que cela, car je lui casse une patte tous les matins.

C'est du plus pur hôtel Rambouillet.

SEPTIÈME TABLEAU

Il est minuit, voilà la vie qui recommence à la Maison d'Or et au Café Anglais. Les femmes y viennent avec la lanterne de Diogène. Jeu des hommes, jeu des femmes, jeu de la bourse. Les valeurs étrangères y sont bien cotées. C'est le plus curieux va-et-vient de l'esprit et de l'aventure.

Le peintre de Phryné crie à une femme rousse :

— Angeline, viens demain, je te peindrai. — Je me peins bien assez comme cela. D'ailleurs je pose demain chez Heilbuth pour un

cardinal. — Eh bien! dit Fleur de Pêche, j'irai prendre séance. — Madame, dit le peintre de Pénélope, je ne peins que l'histoire. — Comment! vous ne peignez que l'histoire? Mais qui donc me peindra le reste?

Arrive avec tapage la queue de la robe de Mademoiselle Trente-six-Vertus — une robe qui a trop fait ses poussières.

— On n'a pas idée de ça en Océanie, s'écrie Fleur de Pèche.

Un banquier vient à elle : — Bonsoir, Belle de nuit. — Tu as trop d'esprit, mon cher, tu me fais perdre ma jeunesse. Or, la jeunesse c'est de l'argent, balancez vos cavaliers. — Ventre de biche! tu deviens trop forte. — Corne de cerf! donne-moi cinq louis, j'ai cinquante heures de voiture. — Voilà cent sous! Moi je suis comme Dumas, je n'ai refusé d'argent à personne, hormis à mes créanciers. — Adieu, l'homme d'argent sans le sou. N'oublie pas de te faire reboiser.

Un peu plus loin autre causerie du meilleur style :

— Qui donc lui fait mener un pareil train? — C'est le train de l'amour, c'est l'amour et

son train. — C'est l'argent de l'amour. — Non, c'est l'amour de l'argent.

Changeons de table. Écoutez. C'est le chapitre des confidences :

— Tu ne sais pas, j'achète un hôtel aux Champs-Élysées? — Pourquoi faire? — Pour y recevoir. — Si tu y reçois tous tes amants, ton hôtel sera trop petit. Qui paiera l'hôtel? — Tiens, cet homme pâle, qui prend à minuit son bouillon d'onze heures. — Ma chère, c'est un mort en rupture de ban. — Oui, il avait la permission de dix heures. — Ses voisins du Père-Lachaise vont être scandalisés de le voir rentrer si tard. — Tais-toi, voilà son fossoyeur.

Voyez-vous entrer ce sinistre monsieur tout de noir habillé? Il demande avec mélancolie si mademoiselle Cosaque est venue : — Oui, monsieur, s'écrie mademoiselle Aérienne, mais elle est en lecture.

Et ainsi la gaieté va jeter son éclat de rire pendant deux heures, après quoi on s'en ira avec un éteignoir à la main, — je veux dire avec une femme au bras, — triste comme un feu d'artifices.

HUITIÈME TABLEAU

Ce tableau aura, s'il vous plaît, deux expressions, nous verrons du même coup le monde et le demi-monde. Écoutez cet apologue : Un de mes jeunes amis de Moscou m'est arrivé cette semaine en me priant de le conduire au théâtre et dans le monde.

Au théâtre, son opinion a été bientôt faite : « Vous n'avez plus que des pièces à femmes. Et vos femmes jouent si peu qu'elles ne jouent pas du tout — si ce n'est leur jeu habituel, — c'est-à-dire qu'elles continuent à faire leurs affaires et à jeter de la poudre de riz aux yeux des avant-scènes. »

J'ai présenté mon Moscovite, le lendemain, dans un des derniers salons de la Chaussée d'Antin. On donnait un bal sur les airs d'Offenbach; les femmes du meilleur monde dansaient dans ce beau désordre qui est le triomphe de l'art. Mon ami s'étonna de voir

les femmes du monde si peu habillées. Il n'en fut pas offensé, Dieu merci! Il écouta aux portes et entendit des quolibets qui n'étaient pas beaucoup plus vêtus.

— Oh! Dieu du ciel! j'ai mal à la gorge. — Laquelle, madame? — Ne regardez pas, ce n'est pas sous la croix de ma mère. — Comment va votre fille? — Vous voyez, elle fait son entrée dans la danse. — Une vraie figure de marquise Watteau. — Bon chien chasse de race; ne fallait-il pas vous faire une rosière? Les prix de vertu sont démodés, mon cher, nous avons changé cela; autre temps, autres femmes. — Vous avez bien raison. On apporterait ici un prix de vertu, qu'on le renverrait à l'Académie. — Suis-je jolie ce soir? — Oui, mais vous avez oublié votre grain de beauté. — Et vous votre grain de folie, mon cher. Allez boire un verre de vin de Champagne.

Mon ami ne douta pas qu'il ne fût dans le demi-monde.

Quand sonna minuit je conduisis mon Télémaque dans une autre île de Calypso, aux Champs-Élysées. Je le présentai à la

maîtresse de la maison, qu'il trouva surhumainement belle et aristocratique.

— A la bonne heure, me dit-il en jetant un premier coup d'œil dans les salons, voilà des femmes qui, même en dansant, réservent la dignité de la femme. Les danseuses ne sont pas plus habillées que là-bas, mais elles ont tant de perles et de diamants, que je n'y vois plus que du feu. Dites-moi donc le nom de ces dames. — Celle que vous voyez là-bas, qui danse avec des attitudes d'archidéesse, c'est madame Anna Deslions. — Oh! oui, je la reconnais, c'est presque une compatriote.— Par alliance. — Et cette brune, qui serait une vierge en Italie? — C'est Julia Barucci. — Encore une compatriote par alliance. — Et ces blondes, qu'on dirait habillées par les fées d'Alençon et de Venise? — C'est mademoiselle Henriette Château-Fort avec mademoiselle Latour-Prends-Garde. — Et cette autre blonde, qui est la beauté au pastel? — C'est mademoiselle Juliette Beau, une Chloé qui a trouvé Daphnis. — Et celle-ci? Et celle-là?

Mais je ne veux pas peindre tout l'escadron volant des beautés à la mode pour leur

forfaits. Il me faudrait vous parler aussi des comédiennes retour de Russie tout engivrées de diamants — de toutes les femmes plus ou moins séparées de corps après avoir eu le bonheur de faire le malheur de leurs maris, — après avoir eu le malheur de faire le bonheur de leurs amants.

Télémaque s'approcha de Jane aux yeux pers. Il avait admiré son portrait à l'Exposition.

— Dites-moi, madame, pourquoi vous vous êtes fait peindre debout ? — C'est pour me reposer, monsieur.

Mon Télémaque était émerveillé. Il allait à toutes les Calypsos et il me revenait en me disant toujours : — Voilà le vrai monde, voilà les vraies femmes. Voyez quelle valse pudique, voyez quelle danse contenue ! Et les conversations ! pas un mot qui détonne. On est ici dans une atmosphère d'innocence et de virginité.

— Mon pauvre Télémaque, lui dis-je à la fin, vous êtes devenu fou. Il faut pourtant que je vous rappelle à la raison. Vous êtes ici dans le demi-monde au milieu de comédiennes,

de courtisanes, de femmes adultères. Vous ne voyez que des impénitentes. Pas une vierge, pas une repentie! La maîtresse de la maison est une Italienne qui n'a d'autre souci que d'être belle; elle a laissé son mari au Pape pour se donner au diable.

— Je sais tout cela, me dit Télémaque, — je sais tout cela; si j'ai l'air de ne pas comprendre, c'est pour mieux faire la satire de vos mœurs parisiennes. O Minerve! Le meilleur monde prend le ton du plus mauvais, — et le plus mauvais prend le ton du meilleur, — tout cela pour être à la mode.

NEUVIÈME TABLEAU

Je viens de vous montrer avec Télémaque la comédie des deux mondes. Voulez-vous un cinquième acte de tragédie?

Fénelon était le royal instituteur des filles mondaines, mais cette belle comtesse amou-

reuse n'a pas été à son école : elle a été à l'école buissonnière des passions.

Il y a des amours terribles qui n'ont de dénoûmentque dans la mort.

Voyez : L'amoureux et l'amoureuse reviennent de la messe de minuit. On a prié Dieu. Mais que pouvait faire Dieu? On oublie pendant une heure, platoniquement sans doute, que la fatalité frappe à la porte.

La fatalité c'est le mari.

L'amoureux se tue d'un coup de pistolet. C'est une porte de sortie.

Que dit la femme à son mari :

— *Je lui résistais, il s'est assassiné !*

Cinquième acte de drame dont on parlera demain — pendant cinq minutes. — Cinq minutes après, on parlera d'un cinquième acte de comédie.

DIXIÈME TABLEAU

Voulez-vous voir ce qui se passe à cette heure chez mademoiselle Phryné? Elle ne

reçoit plus que des ambassadeurs, des ducs et des princes, mais elle sacrifie tous les jours une heure à un caprice. Son caprice du moment est un auteur dramatique qui a écrit son dernier rôle, un spirituel et joyeux garçon qui fait de la comédie comme d'autres font des armes. Mademoiselle Phryné menace d'en être amoureuse. Pour lui, il en est fou. Quand c'est le moment des grandes affaires, il s'en va tout nu par la fenêtre. Hier il s'est habillé sur le balcon, mais au lieu de lui passer ses bottines à lui elle lui a passé ses bottines à elle.

Voyez! que lui présente-t-il donc à cette heure comme une surprise? Le pauvre garçon! il a emprunté sur ses droits d'auteur le revenu de six mois pour acheter une bague à sa princesse. Savez-vous comment elle reçoit cette perle de sueur de l'esprit?

— Ah! merci, mon petit ami, c'est moins que rien, mais cela me fait tout de même plaisir.

A peu près comme elle eût reçu un bouquet de violettes d'un sou.

L'amoureux s'en va parce que la dame

attend un prince étranger qui a été fort bien reçu la veille. Elle espère qu'il va se montrer bon prince en lui apportant plein les mains de diamants.

— Ma chère, lui dit-il, je vous ai prise au mot ; vous m'avez dit qu'il ne fallait pas qu'il fût question d'argent entre nous, je vous apporte donc une robe d'indienne de sept francs cinquante centimes.

Voyez-vous d'ici le prince qui déploie la robe : un petit liseron sur fond violet.

— Oh ! que c'est beau ce que vous faites là, s'écrie Phryné cachant sa rage. Je vais donner cette robe à une grande couturière en lui recommandant de ne pas dépenser plus de sept cent cinquante francs pour la façon.

Monjoyeux s'arrêta à ce dixième tableau.

— Que d'autres tableaux on pourrait nous montrer ! dit Santa-Cruz. Celui de cette Havanaise qui se passionne pour l'esprit des lois, parce qu'elle les a violées toutes. Quand elle était mariée elle s'habillait la nuit en mariée, mais elle ne permettait jamais à son mari de cueillir le bouquet de fleurs d'oranger. Jeu cruel d'une imagination pervertie.

Il y a aussi cette romanesque héraldique, qui se sépare de son mari parce qu'elle ne le trouve pas assez mystique : la voyez-vous qui use son cœur à écrire à un amant imaginaire des lettres qui sont des chefs-d'œuvre de passion! Ne dirait-on pas que Notre-Dame de Thermidor a laissé dans son hôtel un parfum de son éloquence endiablée? Et cette princesse affolée par un illuminé qui la fera passer par les arcanes de Swedenborg. Voyez quel tableau vivant celle-ci se montre à elle-même devant sa psyché. Mais des tableaux vivants! c'est une fureur chez toutes ces dames. Dès qu'elles sont entre elles leur salon n'est plus qu'un atelier : je ne répondrais pas que la porte fût toujours bien fermée. Après cela, quand les trois déesses jouent de leurs grâces, il n'est pas étonnant que Pâris en frac et en cravate blanche vienne déposer sa carte et donner la pomme.

On jeta ainsi un œil indiscret sur toutes les folies à l'ordre du jour, après quoi on recommença le portrait—face, profil et trois quarts — de ce monstre charmant et adorable qui s'appelle la Parisienne.

II

Quelques opinions avancées sur la Parisienne

Les Parisiens sont les comédiens ordinaires du bon Dieu. Quand Henri Heine a dit cela la Parisienne n'était pas née.

La Parisienne est née sous le crayon de Gavarni et sous la plume de Balzac.

On pourrait rechercher ses origines dans la nuit des temps. Ninon était une Parisienne quand mademoiselle de La Vallière était une provinciale. La Montespan, la Parabère, la Pompadour, des Parisiennes; pareillement madame Tallien.

Madame de Staël n'a jamais été une Pari-

sienne. Voilà pourquoi Napoléon lui a dit : « Allez respirer l'air des montagnes suisses. »

*
* *

Dans toutes les femmes qui naissent à Paris, combien faut-il compter de Parisiennes? Il y a deux naissances pour la femme : celle du berceau et celle de la robe. C'est à sa première robe qu'on peut dire d'une petite fille : « Voilà une Parisienne. » On peut encore naître Parisienne à sa première passion et à son premier voyage à Paris, car là est le pays des métamorphoses et des transfigurations.

Pour devenir Parisienne, il faut être née gourmande, fantasque, ambitieuse, coquette et adorable. Toutes les vertus.

Dans le paradis on trouve Paris. A Paris, paradis perdu et retrouvé, la Parisienne naît sous l'arbre de la science, et sa grand'mère Ève met un serpent dans son berceau; aussi la Parisienne joue toujours avec le danger. Si elle a peur de quelque chose, ce n'est pas du diable. Elle lui en remontrerait. Elle a plus de malice que l'Esprit malin.

*
* *

Paris est le pays des poupées, mais c'est le pays des femmes. Plus de poupées qu'à Nuremberg, mais plus de femmes. A Nuremberg, quatre-vingt-dix-neuf femmes et une poupée font cent femmes. C'est la faute de la mode s'il y a des poupées à Paris.

Montesquieu a dit : « Quand on a été femme à Paris, on ne peut pas être femme ailleurs. » C'est qu'à Paris on peut être femme sans être mère ou rester femme quand on est mère.

Un autre philosophe, La Rochefoucauld, a dit : « Deux beautés communes se défont, deux grandes beautés s'illuminent ». Ce sont les deux Parisiennes qui s'illuminent et les deux provinciales qui se défont.

Il y a des provinciales à Paris et des Parisiennes dans toutes les provinces, mais celles-ci finissent toujours par aborder la scène et triompher sur leur théâtre : Pays latin, boulevard des Italiens, Champs-Élysées, dans la comédie de l'amour.

*
* *

Qui pourrait bien peindre la Parisienne? Son grand art est de ne jamais se ressembler à elle-même. Aujourd'hui, ce n'est plus la même femme; demain, nouvelle métamorphose. Elle surprend par l'imprévu. On ne la connaît jamais. Voilà pourquoi on l'aime toujours.

Se connaît-elle? Non. Elle lit tous les romans et s'y retrouve, mais elle n'a jamais songé à lire son cœur.

La Parisienne n'est pas méditative, elle ne se renferme pas chez elle, elle ne se réfugie pas dans sa pensée. Elle est tout au spectacle des choses et des hommes. Et ce n'est pas assez pour elle du spectacle de la vie, il lui faut l'Opéra, la Comédie, les Bouffes-Parisiens et les Folies-Dramatiques.

Elle cueille le jour, elle ne se tourne jamais vers le lendemain, elle ne cultive pas les asphodèles du souvenir.

Si elle n'est pas heureuse à Paris, elle ne sera pas heureuse à Carpentras. Qui donc la comprendrait hors des murs?

Son esprit fantasque et bohême est une langue morte pour les oreilles étrangères.

Entre la langue française et la langue parisienne il y a un abîme plus ou moins grammatical.

*
* *

La Parisienne est çà et là internationale, mais elle ne s'entend bien qu'avec le Parisien de Paris, — ou de Florence, ou de Saint-Pétersbourg, ou de Madrid, — s'il a pris ses lettres de naturalisation chez une femme ou une fille à la mode.

Quatre femmes montent en voiture : une Parisienne, une Anglaise, une Espagnole et une provinciale. L'Anglaise ne montrera pas sa jambe, non parce que la jambe n'est pas jolie : elle n'en sait rien; l'Espagnole la montrera trop; la provinciale la montrera mal : la Parisienne la montrera bien. Et quel pied! comme ce pied fait de l'œil, comme il est provoquant! C'est un monde, c'est un poème, c'est un point d'interrogation. La bottine l'étreint avec amour et dessine voluptueu-

sement les lignes arrondies — plus ou moins.

Avec ce joli pied, la Parisienne fait toujours son chemin, mais pas à pied. Elle aime le huit-ressorts, la demi-Daumont, le coupé à deux, jusqu'à la citadine, jusqu'à l'omnibus. Tout l'amuse, et l'omnibus est pour la Parisienne un spectacle. Ne la croyez pas si elle dit : « Combien cela coûte-t-il pour prendre l'omnibus ? »

Et la main? quelle petite merveille de marbre rosé! Tout y est beau, les veines qui dessinent la géographie de l'amour, comme les lignes du dessous dessinent la carte de la destinée. Les ongles sont des perles roses. Tout a sa physionomie même sous le masque, je veux dire sous le gant.

* * *

La Parisienne jette son gant. Car c'est elle qui est le sultan dans ce sérail incommensurable. C'est par la main qu'on prend la Parisienne quand elle est gantée : on commence par un baiser entre le gant et la manche. C'est de toute civilité. On fait sauter un bouton, on

retourne le gant. Voilà que la main apparaît toute nue et répand un doux parfum — de Parisienne.

Par exemple, ce n'est point par les cheveux qu'il faut prendre les Parisiennes. Rappelez-vous Stendhal. Il adorait une Parisienne, il voulut saisir l'occasion aux cheveux, mais les cheveux lui restèrent dans la main.

*
* *

On disait autrefois : « Où est la femme? » Il faut dire : « Où est la Parisienne? » En Grèce, Aspasie décidait de la guerre et de la paix; Phryné avait sa statue d'or dans le temple de Delphes entre les dieux et les rois; on disait de Démosthènes subjugué par une courtisane : « Ce qu'il a médité un an, une femme le renverse en une nuit. » L'histoire des courtisanes de la Grèce serait presque toute l'histoire de la Grèce. En France, l'historien qui ne suit pas la femme se perd en chemin.

Ce qui fait la force de la Parisienne, c'est qu'elle a trop d'esprit pour afficher qu'elle

joue un rôle. Elle fait un académicien ou un député, comme elle fait un tour de valse. Elle sait sa force et son action. Si elle est célèbre par sa beauté, ses chevaux ou son esprit, les cent fortes têtes de Paris viendront s'incliner devant elle. D'où que lui vienne l'or, nul ne fera de façons pour s'asseoir à sa table.



Il y a l'échelle descendante : non loin des hauteurs nous retrouvons la Parisienne qui domine ici au milieu des bourgeois, là dans l'atelier d'un peintre, jusque dans les mansardes d'où s'envoleront les renommées futures. Et partout où elle apparaît elle y dicte des lois, elle impose des fantaisies, elle marque son despotisme.

La Parisienne n'a pas le souci du lendemain, elle vivra riche, sauf à mourir pauvre. Pourvu qu'il lui reste une chemise de batiste et un bouquet de violettes pour le tombeau, elle est contente. Elle sait bien qu'elle n'aura pas à payer de robes dans l'autre monde. Elle laisse aux provinciales l'amour des biens de

la terre, elle sent que la vie n'est que l'épanouissement de l'âme, de l'esprit, de l'amour. Voilà pourquoi elle ne thésaurise pas et donne si volontiers dans la prodigalité — des hommes.

Elle prendra cette épitaphe à la belle Mirtho : « *Ci-gît qui fut belle et qui s'en est allée avec une rose dans chaque main.* »

*
* *

La Parisienne ne s'entête que dans un seul amour. Quand elle aime un blond, elle tente l'aventure avec un brun, sauf à revenir au blond.

Il faudrait donner un prix de vertu à la Parisienne qui aimerait assez longtemps pour qu'un peintre pût faire son portrait et celui de son amant. Presque toujours, si elle veut un pendant à son portrait, ce n'est plus le même amant qu'elle fait poser.

La Parisienne ne bouge pas de chez elle, mais quel voyage à la découverte des mondes de l'esprit ! Elle est toujours en route, ce qui lui fait dire fort spirituellement à celui qui s'approche de son canapé et demande s'il y a quelqu'un :

— Je n'y suis pas.

Cependant elle y est bien. Elle est là et ailleurs comme si elle avait deux âmes, l'âme matérielle et l'âme immatérielle. L'amoureux d'une Parisienne s'échappe hors de lui-même pour aller tout à elle, il ne vit plus qu'en elle et elle devient sa conscience. Mais la Parisienne garde la folle du logis et elle est toujours au logis, même quand elle s'éparpille. C'est une femme de beaucoup d'esprit qui a dit : « Nous promenons nos vices dans le monde, mais nos vertus restent à la maison. »

*
* *

La Parisienne est fidèle — à l'amour. — Elle aime toujours quelqu'un. Si elle a deux amants, c'est que l'un lui fait aimer l'autre. L'amour la console de l'amour Si l'amour n'est pas là elle est capable de tout : l'eau, le feu, l'arme à feu, l'arme à sang. Ce jour-là, elle ne voit pas plus loin que la mort. Elle se venge sur elle-même.

On pourrait varier à toutes les fenêtres des femmes de Paris les vers de François Ier à Chambord :

Souvent femme varie,
Bien fat est qui s'y fie.

La Parisienne donnerait elle-même son diamant pour écrire cela, car elle sait bien que l'amour n'est toujours en éveil que par peur de la trahison. Et pourtant on a vu des Parisiennes fidèles !

Il en est *jusqu'à trois* que je pourrais nommer. Si la vertu était exilée de ce monde, c'est peut-être encore à Paris qu'on la retrouverait plus blanche et plus fière, — la vertu pour la vertu, — sans souci des enchaînements de la famille et des avertissements de la conscience.

*
* *

La Parisienne est une noctambule. Elle ne commence bien à vivre que le soir. A minuit, elle resplendit. Voilà pourquoi elle va par tous les mondes. Elle aime à recevoir même quand elle n'a rien à donner, dirait un joueur de mots. Elle ne sait pas faire le thé, mais elle le sert avec tant de grâce dans ses petites tasses de Sèvres, de Saxe et de Japon, tout en versant ses maléfices! Il y en a plus d'un

qu'elle enivre avec son thé. Si elle donne à dîner, elle se préoccupe bien plus des fleurs et des fruits que de la truite du Rhin ou du faisan doré. Le dîner va comme il peut, elle masque une fausse entrée par un beau mot : tout le monde est content, — excepté elle, le lendemain, quand elle fait ses comptes de cuisinière; car la Parisienne a la prétention d'avoir de l'ordre dans son désordre.

*
* *

La Parisienne ne fera jamais cause commune avec la voyoucratie. Si on fait encore des révolutions, on ne trouvera plus de tricoteuses. La Parisienne attendra un autre Directoire pour s'aventurer en archidéesse sur l'autel de la Liberté. Le Parisien est démocratique, la Parisienne est aristocratique — et sociale. — Comment croirait-elle à l'égalité, puisqu'elle a une femme de chambre et une cuisinière?

Elle croit fermement qu'un prince fait mieux dans son salon qu'un démagogue; elle ne pardonne pas à un homme de n'être pas

gentilhomme s'il n'est célèbre ou s'il n'est beau. Elle ne croit pas à la fraternité, mais elle croit à la charité ; si elle a les mains pleines elle les ouvre; si elle a les mains vides elle demande l'aumône pour les pauvres sans se croire humiliée pour cela.

*
* *

La Parisienne est capable de tout, même d'une bonne action.

Plus d'une, pendant que son mari se pavane dans les principes de 1789, s'en va mystérieusement à la découverte ; sa main gauche ne sait pas le bien que fait sa main droite. Si elle se cache, c'est peut-être parce qu'elle a peur d'être surprise par son mari qui entretient trop bien mademoiselle Fleur des Rues pour garder quelque chose aux pauvres de sa paroisse.

*
* *

La coquetterie gâte-t-elle la beauté? L'esprit gâte-t-il le génie? C'est une opinion accréditée, — peut-être par les sots. — L'esprit

et la coquetterie, c'est le grain de sel du génie et de la beauté.

La coquetterie est une vertu, qu'elle s'affiche ou qu'elle se cache — comme la belle fille de Virgile. — Se faire belle au soleil ou dans le demi-jour, c'est vouloir qu'on adore Dieu dans son œuvre. La nature ne donne-t-elle pas l'exemple aux femmes, elle qui crée les roses et les diamants, les lis et les perles?

La Parisienne est donc dans son droit de méditer devant une robe, comme Lamartine méditait devant un lac.

Opinion d'une provinciale sur la robe parisienne

Depuis que nous habitons à Paris, nous voilàdevenues des Parisiennes. C'est la robe qui fait la femme.

Opinion d'une Parisienne sur la robe parisienne d'une provinciale

Worth fecit. Oui, mais qu'est-ce qu'il y a là-dessous? C'est la femme qui fait la robe.

La Parisienne n'est pas à la mode, elle est la mode, — quoi qu'elle fasse, — quels que soient les barbarismes de sa toilette. — Quand une provinciale passe sur le boulevard, on reconnaît que sa robe est neuve. La robe de la Parisienne a beau sortir, à l'instant même, de chez la meilleure couturière, il semble qu'elle ait été portée dépuis la veille; la provinciale est habillée par sa robe, la Parisienne habille sa robe.

Et comme c'est bien sa robe à elle et non à une autre! La robe s'est assouplie; la robe caresse la femme comme la femme caresse la robe. Si c'est une robe longue, elle la représente dans son caractère sentimental, avec sa traîne paresseuse; si c'est une robe courte, elle frétille et vole au vent comme son esprit. On écrirait tout un chapitre avec la robe d'une Parisienne, on y retrouverait son parfum et ses parfums, son caprice et ses caprices, son secret et ses secrets.

*
* *

La Parisienne aime les grains de beauté, ces concetti de la figure; si Dieu ne lui en a

pas donné, elle n'est pas en peine. Nul n'est plus artiste à faire un grain de beauté artificiel, celle-ci avec son crayon, celle-là avec sa pierre infernale.

Elle a appris l'art de peindre sur nature, elle peint ses sourcils, elle peint ses yeux, elle peint ses joues, elle s'efféмine dans un nuage de poudre de riz. Avec quel art elle retrousse ses cils et elle ombrage son front par le broussaillis de ses cheveux ! Comme madame de Pompadour, si elle a usé dans le monde le rouge de ses lèvres, elle se les mord jusqu'au sang. Elle en remontrerait à La Tour dans l'art de la couleur du pastel.

La Parisienne aime la nature, mais la nature accentuée par l'art. Elle n'aime bien la forêt de Fontainebleau que dans les tableaux de Diaz et de Rousseau. Elle aime la forêt à sa fenêtre : chèvrefeuille, rosiers montants, jasmin, vigne vierge, tout une forêt vierge. Aussi son amant ne passe pas par là.

La Parisienne se passionne pour les jardins suspendus. Si elle ne peut cultiver le diamant, le saphir, la perle blanche ou noire, — et autres fleurs de nuit, — elle cultive le

pois de senteur, la vigne vierge, la rose thé, le volubilis. Si elle a une serre, elle crée le paysage des tropiques. Si elle n'a qu'une jardinière, elle fait fleurir les primevères et les tulipes. Naguère, la Parisienne cultivait les fleurs artificielles, mais aujourd'hui il n'y a plus qu'en province qu'on retrouverait cette belle expression devant un parterre de roses : « C'est beau comme une fleur artificielle. »

*
* *

Quand la Parisienne va au marché de la Madeleine, elle voudrait tout emporter à première vue. Elle ne prendra qu'une pensée ou un myosotis. Mais voilà qu'elle rencontre un chercheur de femmes : il la suit, elle s'impatiente et n'emporte dans sa voiture qu'une giroflée, comme une menace de la giroflée à cinq feuilles.

Hier un Parisien suivait une Parisienne.

— Madame...

Elle se retourne, elle ouvre son porte-monnaie et donne un sou.

C'est bien là l'esprit de la Parisienne — sa

sœur aînée — qui disait : — Je ne puis rien pour vous, j'ai mes pauvres.



La Parisienne adore la villégiature, elle aime à cueillir des bleuets et des coquelicots. Elle se croit une fleur des champs, au milieu des blés et des prairies. Quand elle arrive dans un château ou dans une chaumière, elle est si enthousiaste qu'on a peur de la voir y rester toujours. — Oh ! s'écrie-t-elle, que c'est beau le ciel bleu, les lacs bleus, la montagne bleue, les forêts bleues !

Elle voit tout en bleu, elle se pâme dans le bleu. — Oh ! mes enfants, oh ! mes amis, oh ! mes petites chattes, vivre et mourir ici !

Mais après une heure d'enthousiasme, si le train de Paris vient à passer, elle prend son ombrelle et s'envole.

Elle n'est heureuse loin de Paris que si elle peut voir de sa fenêtre le Panthéon, ou l'Arc de Triomphe, ou le dernier moulin de Montmartre. A cette condition, elle se fera canotière depuis Asnières jusqu'à Argenteuil, depuis Charenton jusqu'à Nogent.

Elle y restera même l'hiver, si le rat des champs lui permet de venir voir, une fois par semaine, le rat de ville.

*
* *

On se marie beaucoup à Paris depuis qu'on a supprimé le treizième arrondissement. Mais d'où vient qu'on voit tant d'amoureux qui ne savent pas le chemin de la mairie ? Il y a beaucoup de ruptures de ban. Tous les environs de Paris sont peuplés de gens mariés, mais pas ensemble. Sans doute, ils se sont trompés de porte. On ne trouverait pas une veuve de Malabar à Paris. On a vu des femmes se couper les cheveux sur le lit mortuaire de leur mari, mais elles n'attendaient pas que les cheveux fussent repoussés pour fermer la porte sépulcrale. Le vent de Paris emporte tout, voilà pourquoi les plus beaux désespoirs ne durent qu'une saison. Aussi le mari parisien est le plus heureux des maris. Molière pleurait après avoir ri ; on rit encore, mais on ne pleure plus. Hier, on m'a pris comme témoin dans un duel conjugal : l'affaire s'est arrangée,

parce que la femme a dit avec une adorable voix toute perlée :

— Qu'est-ce que cela te fait ? Je te jure que ce n'était pas par amour, mais par curiosité.

Le mari a pardonné, parce qu'il a peur de ne plus retrouver une Parisienne — si Parisienne. La France est la reine des nations, parce que du côté de la Parisienne est la toute-puissance.

*
* *

Sophie Arnould disait à un mari de a troupe posthume de Molière : « Ce qui doit te consoler d'être cocu, c'est que tu restes toujours propriétaire du bien-fonds dont les autres n'ont que l'usufruit. »

Et pourtant, à Paris, on dit : « Ma femme. » Les paysans seuls ont la bonne foi de dire : « Notre femme. »

Le roi dit : « Nous voulons. » La Parisienne dit : « Je veux. »

*
* *

Les Parisiennes sont de très bonnes mères de famille, mais on ne voit jamais leurs enfants avec elles, s'ils ne sont tout petits.

Elles n'aiment pas les actes de naissance.

D'autant moins que vers l'été de la Saint-Martin, elles se croient plus jeunes que jamais.

L'été de la Saint-Martin ! Combien de Parisiennes faut-il pour faire une vertu à l'été de la Saint-Martin ! Mais alors le mari fauche d'autres regains. S'il fait son dix-huit brumaire, ce sera chez sa maîtresse.

*
* *

La Rochefoucauld a dit : « On a beaucoup de peine à rompre quand on ne s'aime plus. » La Parisienne se tire d'une passion comme d'une valse. On s'imagine qu'on va la désespérer en passant chez sa voisine, mais elle a toujours pris les devants pour passer chez son voisin.

*
* *

On ne saura jamais ce que coûte une Parisienne, on ne saura jamais ce qu'elle prélève de contributions pour elle, ni ce qu'elle en paie à l'État.

Un ministre du commerce a dit ce beau

mot : « Si la Parisienne n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

En effet, le budget d'une Parisienne ne passerait pas aussi vite au Corps législatif que le budget de la France. Combien de virements et de revirements! Quel massacre d'étoffes, de dentelles, de rubans! Quel musée de perles et de diamants! Et les chemises de nuit! Et les bottines! Et les gants! Et les chignons! J'allais oublier les chevaux!

Comme tout cela brille, éblouit, affole! Comme tout cela hennit et piaffe! Quel beau tableau! quel beau tapage!

Demandez à une Parisienne qu'elle fasse son budget, elle répondra : « Mais je ne dépense rien. » Elle se moque du nécessaire pourvu qu'elle ait le superflu. Ce n'est pas sa cuisinière qui fait danser l'anse du panier, c'est elle-même. Elle a ses jours d'économie : *madame va à la Halle*. Elle prend une voiture à l'heure pour aller acheter une demi-livre de crevettes.

C'est elle qui dit : — Je ne suis pas assez riche pour aller à pied, car je m'arrête à chaque boutique. — C'est pour cela qu'elle a des

chevaux, même quand elle n'a pas d'avoine. — Si elle n'a pas de pain à mettre sous sa dent blanche, elle dévorera le gâteau de la princesse de Lamballe.

*
* *

La provinciale voit de loin dans les choses du cœur, mais ne lit que les gros caractères du livre.

La Parisienne est myope, mais elle lit les pattes de chat.

*
* *

La Parisienne écrit comme un ange, que dis-je! bien mieux que cela, comme madame de Sévigné elle-même. Elle ne pense pas à ce qu'elle écrit, mais c'est toujours charmant. Une larme de sentiment, une pointe de moquerie, le mot de la veille, quelquefois le mot du lendemain.

Voyez-vous ce nuage qui fuit dans le bleu tout empourpré par le soleil? Le vent qui le chasse lui donne toutes les figures. C'est la lettre de la Parisienne, on y trouve tout ce qu'on veut, des caricatures, des railleries, des ressouvenirs de vertu primitive, des larmes, des vertiges, des ascensions, des folies. La Parisienne aime à voyager dans le bleu quand

elle est bien nichée dans son lit pour griffonner ses pattes de mouche ou plutôt ses pattes de chatte.

*
* *

La femme de tous les pays, même la plus spirituelle, n'a le plus souvent que de l'esprit mince. Elle aime la miniature, la gravure anglaise, la musique de romance, la comédie de salon, les mots qui ne mordent pas. Fontenelle, dans son temps, était son homme, mais surtout parce qu'il savait écouter ses subtilités. — « O Fontenelle! où donc es-tu? » s'écria une femme qui avait dit un mot si fin que nul n'avait compris.

La Parisienne n'a pas que de l'esprit mince : elle a l'esprit mâle et hardi. Elle est sceptique et railleuse comme Voltaire, gaie comme Rabelais, impertinente comme Beaumarchais. Elle ne marivaude plus et ne sentimentalise plus qu'avec un sourire moqueur.

* *
*

La beauté de la Parisienne, c'est la beauté du diable; mais cette beauté, qui ne dure que trois ou quatre saisons chez les provincia-

les, dure un quart de siècle chez la Parisienne. Elle a toujours la beauté du diable parce qu'elle a toujours le diable, même quand elle va au sermon. Elle a un art de s'agenouiller, de lever les yeux au ciel, d'écouter le prédicateur, qui ferait le désespoir de Pascal et qui réveillerait les foudres de Bossuet. C'est que la Parisienne, quoi qu'elle fasse, est toujours en scène ; si on ne la regarde pas, elle se regarde elle-même. Et elle se regarde de face et de trois-quarts, de profil et de dos. Pas une chambre à coucher où le jeu des miroirs ne lui fasse voir sa figure sur toutes ses façades. S'il y a quelques cheveux rebelles échappés de son chignon, ne croyez pas qu'elle ne les a pas vus : c'est elle-même qui leur a donné la liberté pour accuser un air de négligence.

Elle couche avec un miroir, elle n'est pas encore réveillée qu'elle se regarde, pareille à cette Parisienne pur sang qui écrivait à son amoureux : « Monsieur mon amoureux, je dors profondément, je vois dans mon rêve que je suis belle et que vous me le dites. Venez bien vite me réveiller. »

*
* *

La Parisienne n'est pas belle au point de vue du sculpteur. Si le peintre a une palette magique, il la fera belle ; il trouvera en elle le commencement de toutes les beautés : elle n'est ni du Nord ni du Midi ; mais elle prend les réverbérations de la neige et les rayons du soleil ; elle a l'expression multiple, l'œil américain, le romanesque allemand, la gourmandise anglaise, la pétulance sévillane, le brio italien, la grâce grecque. Mais elle n'est pas d'un ordre composite ; elle est un tout, parce qu'elle est la Parisienne par excellence, c'est-à-dire l'esprit, le charme, l'imprévu, la malice, la coquetterie, l'abandon, toutes les vertus théologales de la femme.

On ne peut dire qu'elle est le huitième péché capital, mais le huitième sacrement.

*
* *

Qui a dit que le Français était conquérant ? Il n'y a que la Parisienne qui fasse des conquêtes. Ce ne sont pas les ambassadeurs qu'il

faut choisir, ce sont les ambassadrices. Jetez par la mer mille Parisiennes en mission religieuse, le monde sera conquis au Christ. On compte douze apôtres : mais supprimez un instant Marie et Madeleine, que font les apôtres? A Paris, il y a trois cents députés et cent cinquante sénateurs : qui fait la loi, si ce n'est la Parisienne?

Montesquieu a dit en son temps : Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs.

Il dirait aujourd'hui comme variante : — La Parisienne fait la loi.

Mais elle ne la suit pas.

*
* *

Dieu commence l'artiste, la Parisienne l'achève. La Parisienne est artiste sans le savoir; elle ne sculpte pas, elle n'écrit pas, elle ne peint pas : mais elle inspire le peintre, le poète et le sculpteur.

Tous les types créés depuis la Renaissance ne sont-ils pas des Parisiennes? La Diane de Jean Goujon, comme la Bérénice de Jean Racine; la Célimène de Molière, comme la Nym-

phe de Coustou; la Manon de l'abbé Prévost, comme la Sylvia de Watteau; la Marianne de Marivaux, comme la Baigneuse d'Allegrain; la Suzanne de Beaumarchais, comme la Pleureuse de Greuze. C'est dans la bohême de Paris que Victor Hugo a trouvé Esméralda, c'est dans le Latin pays que de Musset a rencontré Mimi Pinson, c'est dans le faubourg Saint-Germain que Balzac a entrevu ses duchesses, comme Gavarni a vu ses filles de joie au bal de l'Opéra.

*
* *

Les beautés anglaises ont eu leur peintre dans Van Dyck, Lesly, Reynolds, Lawrence. Les beautés italiennes : Vinci, Giorgione, Titien, Raphaël. La beauté parisienne n'a pas encore eu son peintre, si ce n'est Mignard, Largillière, Nattier, La Tour; mais ni ceux-là, ni Rigaud, Chardin, Prudhon, Gérard, qui tous ont peint tant de beaux portraits de femmes, n'ont saisi cette curieuse figure. Son règne n'était pas encore de ce monde. Balzac l'a devinée, Gavarni l'a imposée sous

le jeu de son crayon. Elle s'est reconnue dans Balzac et dans Gavarni; elle s'est écriée comme Descartes : « Je ne pense pas, donc je suis! »

Depuis ce jour-là, elle a achevé de conquérir sa royauté.

Et quelle royauté! et quel empire! et quel despotisme! et quel abus du sceptre — je veux dire de l'éventail! — Qui donc aujourd'hui sur la terre se révolterait contre les décrets de son éventail officiel?

*
* *

Et ainsi ces hardis navigateurs tentaient de découvrir ce monde toujours inconnu — la Parisienne — quand sonna une heure du matin.

— Adieu, dit la duchesse à ses amis. Ne venez pas me voir demain, car demain je n'y serai pour personne, pas même pour moi.

Comme elle était toujours énigmatique on ne lui demanda pas l'explication de cette parole.

Le prince Rio, Santa-Cruz et Monjoyeux,

descendirent avec Violette et madame Andamy.

Le prince Rio et Monjoyeux baisèrent la main de Violette. Santa-Cruz se pencha dans son coupé pour lui parler.

Il ne lui dit qu'un mot : « Je vous aime. »

Pour écouter ce mot elle pencha la tête. Les lèvres de Santa-Cruz parlèrent de bien près à Violette.

Et quand les trois amis furent seuls dans l'avenue des Champs-Élysées :

— Voulez-vous savoir mon opinion sur la duchesse ? dit le prince Rio. C'est que je n'en ai pas.

— Ce n'est pas faute d'en avoir eu, dit Monjoyeux.

— Moi, dit Santa-Cruz, j'en aurai une demain.

III

Les Larmes de Bianca

La Chanoinesse rousse et mademoiselle de Saint-Réal étaient restées chez la duchesse quand tout le monde fut parti.

Bianca avait remarqué que sa belle amie rousse était pensive ce soir-là. Elle écoutait les causeries d'un air distrait, on voyait que son esprit faisait l'école buissonnière, selon l'expression de la duchesse.

— J'ai une triste nouvelle à vous apprendre, — lui dit-elle, — à moins que mademoiselle de Saint-Réal n'ait déjà trahi mon secret ?

— Non, dit Bianca, parlez.

— Eh bien, je me marie.

Une expression de curiosité tempérée de tristesse passa sur la figure de Bianca.

— Povera ! povera ! Je vous trouvais si heureuse dans votre liberté, sous votre paratonnerre de chanoinesse.

— Oui, mais j'aime mieux un autre paratonnerre.

— Et comment s'appelle celui-là.

— Vous n'avez pas deviné ? C'est M. de La Chanterie.

— Aujourd'hui marquis de La Chanterie, s'écria mademoiselle de Saint-Réal, car c'est une orgueilleuse qui veut être marquise.

— Quel est cet autre miracle ? demanda la duchesse. Achille Le Roy est revenu duc, des Pyrénées, La Chanterie revient marquis, de la Champagne.

— Oui, il avait un cousin, le marquis de La Chanterie, qui l'a adopté et qui vient de mourir. N'avez-vous pas reçu hier la lettre de faire part, bordée de noir?

— Oui, mais je ne l'avais pas lue. Et à quand la lettre de faire part bordée de rose?

— Tout de suite. Nous partons dans quelques jours pour la Champagne, c'est là que se fera le mariage. J'attends ma mère demain.

La Chanoinesse embrassa la duchesse.

— Si je ne vous ai rien dit c'est parce que j'avais peur de vos railleries.

La duchesse regarda Eva avec ce profond sourire de la Joconde qui avait toutes les éloquences.

— C'est beau aujourd'hui! mais demain?

— Demain? C'est toujours la vieille légende : un rosier tout épanoui de roses, qui vont s'effeuillant tous les jours pour ne plus montrer que des épines. Mais il y a des roses remontantes.

— La Chanterie est très gai, dit mademoiselle de Saint-Réal; si Eva ne l'épouse pas, je suis capable d'en faire la folie.

— Vous! jamais, dit la duchesse. Vons aimez trop les princes pour épouser les marquis.

— On ne sait pas! reprit la belle fantasque. Il y a un beau blond venu d'outre-Rhin qui pourrait bien m'arracher au Parc des Princes, puisque vous croyez que je suis égarée par là. Malheureusement ce beau blond a un nom

impossible à prononcer : il s'appelle le baron Grebitschitschertschen. Me voyez-vous faire ma rentrée dans le monde quand l'huissier criera madame la baronne de Grebitschitschertschen! Les hommes devraient toujours s'appeler le prince Rio, Santa-Cruz, La Chanterie, ou le duc de Montefalcone.

— Chut! dit la duchesse, vous me rappelleriez que j'ai un mari.

Eva et Bérangère s'étaient levées pour partir.

— Adieu, ma belle folle, adieu, ma belle chanoinesse, reprit Bianca en les embrassant. Je vais prier pour que la chanoinesse rousse ait une lune de miel toute bleue.

Quand la duchesse fut seule.

— Je sens que tout m'abandonne, dit-elle. Eva ne sait pas quel coup elle vient de me porter.

La duchesse ne voulait pas s'avouer que dans l'amitié qu'elle ressentait pour Eva, comme pour Bérangère, comme pour Violette, il y avait un sentiment plus tendre, plus profond, plus doux que l'amitié, — comme si l'atmosphère amoureuse qui l'entourait eût altéré

la pureté de cette amitié. — Et d'ailleurs dans l'amitié des femmes entre elles n'y a-t-il pas d'amour? Si Monjoyeux était là il serait plus radical, il dirait tout net que l'amitié n'est pas un mot du dictionnaire de la femme.

Cependant la belle et fière duchesse pleurait — de vraies larmes — des perles rares dans ces beaux yeux qui ne pleuraient presque jamais.

— Oui, tout m'abandonne, reprit-elle, je sens que Violette ne m'aime plus.

Elle pensa à Antonia; on avait fouillé tout Paris, on ne l'avait pas retrouvée.

— Pauvre enfant! elle m'aimait bien. J'ai perdu l'ange gardien des Italiennes!

Elle pensa à mademoiselle de Saint-Réal :

— Elle m'a pris le prince Rio!

Elle pensa à d'Aspremont :

— Un fou, un sage! marié à Colombe.

Elle pensa à tous les amoureux qui, peu à peu, avaient rengaîné, désespérés de ne pas livrer bataille.

— Je finirai par être toute seule, reprit-elle, car Violette me prendra Santa-Cruz. Pauvre Violette! un ange! Qu'est-ce donc que le

cœur humain, puisque je l'aime et que j'ai de la haine contre elle!

La duchesse passa dans sa chambre. Elle saisit l'épée qui avait tué Prémontré.

Elle croyait jusque-là que le seul homme qu'elle eût vraiment aimé, c'était lui.

Mais une figure se dressa altière et victorieuse devant elle.

C'était Santa-Cruz.

Elle murmura en laissant tomber l'épée :

— Oui, la première fois on aime l'amoureux, la seconde fois on aime l'homme.

Pourquoi Santa-Cruz n'était-il pas resté ce soir-là? Parce qu'il avait voulu dire adieu à Violette.

On le sait : il adorait Bianca par toutes les lèvres de la volupté; il aimait Violette par toutes les divinisations du cœur.

LIVRE DERNIER

LE DUEL DES PASSIONS

Les femmes aiment toujours : quand la terre leur manque, elles se réfugient dans le ciel.

* * *

Les étoiles n'ont de place au ciel que pour avoir aimé.

MARGUERITE DE NAVARRE.

La rose vit une heure et le cyprès cent ans.

THÉOPHILE GAUTIER.

Elle a pu revoir d'un œil serein son palais désolé ; elle a osé manier des serpents irrités, pour en faire glisser le poison mortel dans ses veines. Résolue de mourir, elle n'en a paru que plus fière ; trop orgueilleuse pour vivre sans être reine et se laisser mener en triomphe dans les vaisseaux du vainqueur.

HORACE.

*Mme de *** n'a eu qu'un caprice sans amour (entre parenthèses), voilà pourquoi elle n'a offert qu'une fois sa vertu à l'autel; mais si l'amour la domine, elle aura tous les jours un caprice.*

* * *

Les Nénuphars, fleurs de l'amour, fleurs de la mort! Cueillez-les.

Byron.

C'est brûler un tableau pour en avoir les cendres, que de sacrifier son amour à sa vertu.

Confucius.

Les femmes amoureuses qui s'attachent à la vertu sont comme Pascal qui voyait un abîme sous ses pieds, mais qui voyait le ciel au delà de l'abîme. Les femmes amoureuses qui se donnent à l'amour ne voient pas l'abîme, mais elles ne voient pas le ciel.

* * *



Bianca et Santa-Cruz



L y avait bientôt un an que la duchesse de Montefalcone étudiait la vie parisienne à travers les visions de ses trois amours : Charles de Prémontré, le duc de Santa-Cruz et le comte d'Aspremont. Elle était restée blanche comme la neige des Alpes. Mais que de points noirs dans le cœur ! que de nuées d'orage répandues sur l'âme ! Combien de fois son imagination n'avait-elle pas souillé ses ailes dans les rêveries de la passion ! Quelle est la

femme, parmi les plus pures, qui ne s'est pas jetée en songe, les bras ouverts, pour saisir son idéal ?

Et d'ailleurs Bianca, quoïque toujours rebelle aux tentations, ne se donnait-elle pas presque toute? Il était arrivé souvent à d'Aspremont, comme à Santa-Cruz, mais surtout à Santa-Cruz, de passer l'heure terrible de minuit en tête-à-tête avec la duchesse. La causerie s'animait, les regards peignaient les désirs de l'âme, on se rapprochait comme pour mieux se comprendre, les mains se baisaient.

Il y a de doux propos qu'on se dit à l'oreille, même quand on est en tête-à-tête. Et alors, quand on se parle de si près, quand les lèvres touchent les cheveux et le cou, on s'appuie doucement de la bouche et du cœur. La duchesse oubliait çà et là ses fiertés, elle s'abandonnait à demi, le mot commencé à l'oreille courait comme le feu dans la chevelure, sur la joue, sur les lèvres.

Mais tout à coup Bianca redevenait l'indomptable Bianca. Il ne lui fallait qu'une seconde pour reprendre toute la souveraineté

de sa vertu, sans même courir à son épée, comme elle avait fait une fois pour se défendre des vibrations voluptueuses du violon d'Achille Le Roy.

Ils se moquaient tous les deux, elle la première, de son mouvement tragique quand elle avait défendu sa vertu l'épée à la main; mais elle disait que toutes les armes sont bonnes contre l'amour. Et elle le disait avec l'accent de l'Italienne qui met toute sa vie dans sa passion.

— Et pourtant, disait Santa-Cruz, vous aurez beau faire, on vaincra vos rébellions, ou plutôt un jour viendra où vous vous donnerez par fantaisie. Vous aurez résisté à la passion, vous ne résisterez pas au caprice. C'est l'histoire de toutes les femmes.

— Rassurez-vous, dit la duchesse, si je me donne par fantaisie, c'est que vous serez là.

— Moi ou d'Aspremont, ou tout autre.

C'était quelque temps avant le mariage de d'Aspremont que Santa-Cruz et Bianca parlaient ainsi.

— D'Aspremont ! jamais, s'écria la duchesse. Son amour pour Colombe est une lé-

gende que je ne veux pas traverser. Il s'imagine qu'il n'y a au monde que cette fille pour jouer le rôle de la vertu, je veux lui prouver qu'on peut avoir de l'esprit et ne pas être une coquine.

— Cette petite Colombe n'est pas si bête que cela. Vous verrez qu'un jour il vous la présentera sous le nom de la comtesse d'Aspremont.

— Eh bien, je n'en ferai pas mon compliment aux millions de M. Marvillé. Ils ne s'amuseront pas.

Quelques jours après le mariage de d'Aspremont, Bianca se trouvant seule dans sa loge avec Santa-Cruz, lui dit à brûle-pourpoint :

— Que feriez-vous bien pour être mon amant?

— Tout, dit-il avec abondance de cœur.

— Seriez-vous capable de me suivre au bout du monde?

— Jusque dans l'autre monde.

— Ne riez pas, c'est sérieux.

— Ordonnez, madame, je vous enlève à quatre chevaux, en wagon, en yacht, comme il vous plaira.

— Oui, oui, je connais cela. On promet sa vie, on ne donnerait pas une semaine. Je vous défie de quitter pour moi votre dernière maîtresse pendant huit jours.

— Huit jours! Je la quitte pour toujours si vous me dites de partir avec vous.

La duchesse sembla méditer. On jouait l'*Africaine,* Santa-Cruz s'imagina qu'elle écoutait mademoiselle Saxe.

— Ah! dit tout à coup Bianca, l'amour, c'est le mancenillier; il empoisonne la vie. Pourquoi cherche-t-on cette ombre mortelle?

— Expliquez-moi cette image funèbre? demanda Achille.

La duchesse ne répondit pas.

— Vous êtes comme Violette, vous.

— Si vous m'aimez, reprit-elle, nous partirons demain pour le lac Majeur.

— Oh oui! c'est le paradis, il n'y pousse pas de mancenilliers.

— Peut-être, dit la duchesse dont le front s'était singulièrement rembruni.

Il survint du monde dans la loge. Santa-Cruz passa dans les coulisses où il voulait dire adieu à une de ses petites amies.

— Adieu! où vas-tu?

— Je ne sais pas, mais je pars.

L'expression qui avait attristé la figure de la duchesse s'était répandue sur la figure d'Achille.

— C'est étrange, se dit-il à lui-même, je vais partir pour le lac Majeur avec la duchesse; c'est le plus beau pays du monde, Bianca est la plus adorable des femmes; d'où vient que j'éprouve le sentiment d'un homme qui a un duel le lendemain?

Santa-Cruz écrivit à Monjoyeux :

« *Venez nous retrouver sur le lac Majeur*
« *à la Villa des Marbres. Pas un mot à Paris.*
« *Je ne veux pas voir Venise sans vous. Si*
« *vous vous amusez sur le lac, vous sculpterez*
« *la duchesse en Diane chasseresse.*

« Santa-Cruz. »

Santa-Cruz ne dit adieu ni à Violette ni à madame de Campagnac.

La pauvre Violette! Elle avait retrouvé

deux cœurs pour l'aimer, un amoureux et une amie, elle allait tout perdre en quelques minutes.

Il faut remarquer que les femmes qui ont aimé le même homme finissent toujours par s'aimer entre elles, comme si elles retrouvaient dans cette amitié un souvenir plus vif de leur amour, — pareilles à des amoureux qui aiment à boire dans le même verre.

Voilà pourquoi madame de Campagnac était allée voir Violette au Parc des Princes, un jour que Santa-Cruz s'était trop attardé chez mademoiselle Fleur de Thé — ou toute autre.

Madame de Campagnac n'avait pu vaincre encore le souvenir tout vivant d'Octave de Parisis. Elle trouvait doux d'aller évoquer son ombre chez Violette, où certes Parisis devait lui apparaître.

Ç'avait été un grand étonnement à Paris à la nouvelle que Violette était revenue vivante d'Espagne. On y croyait à peine quand le bruit se répandit qu'elle habitait le Parc des Princes et qu'elle venait passer trois ou quatre soirées par semaine chez la duchesse de Montefalcone. Les plus curieux se prome-

nèrent devant la grille du chalet ou allèrent à l'église de Boulogne pour la voir. Mais elle passait toujours si simple, si discrète, si voilée, c'était à peine si l'on pouvait dire : « Voilà Violette. » Pour tout le monde, sa vie était un mystère. Que deviendrait-elle? Plus d'un joli « crevé » ruiné au baccarat ou au jeu de l'amour des Phrynés, se disait en pensant à la fortune de Parisis dont elle était l'unique héritière : « J'épouserais bien Violette. » Ces messieurs sont des esprits forts et n'ont pas de préjugés.

Quand madame de Campagnac avait fait une visite à Violette, elle lui avait rappelé le point de départ de toutes ses aventures tragiques : ce bal costumé où elle avait pris le masque de la dame de carreau, où madame de Fontaneilles s'était déguisée en dame de trèfle, madame d'Entraygues en dame de pique, et Geneviève en dame de cœur.

— Je me suis toujours souvenu, dit madame de Campagnac, de ce jeu étrange qui nous a toutes jetées dans les bras du duc de Parisis. Je ne me doutais guère que la dame de carreau trouverait un jour sur ses vitres les paroles de François Ier : « Souvent femme varie. »

Et madame de Campagnac avait confié à Violette ce que Violette savait bien, son amour pour Santa-Cruz.

— Et vous, Violette, vous n'êtes pas tombée d'un amour dans un autre?

Mais Violette avait fermé son cœur à triples verrous.

II

La Villa des Marbres

Cependant Santa-Cruz s'imaginait qu'il allait faire un voyage de quelques semaines avec la duchesse. Il mit un peu d'ordre dans son désordre, il écrivit quelques billets d'adieu, il passa à son écurie pour caresser ses deux chevaux de selle, après quoi il monta chez la duchesse qui l'attendait.

Bianca était rayonnante. Elle n'avait pas pris le souci de faire des adieux, mais mademoiselle de Saint-Réal était là.

— Des adieux! à quoi bon faire des adieux? dit Bianca. Il faut donc prévoir qu'on ne se

reverra pas. Si on ne se revoit plus sur la terre, on se reverra dans le ciel.

— Je n'ai jamais vu partir avec tant de gaieté et de philosophie, dit Bérangère qui retenait ses larmes.

— Nous reviendrons, ma chère Bérangère, dit la duchesse comme pour la consoler, vous êtes maîtresse chez moi, habitez mon hôtel, si vous vous ennuyez trop chez vous. N'oubliez pas d'aller au Parc des Princes faire mes adieux à Violette.

On s'embrassa et on partit.

Santa-Cruz dit à la duchesse, quand ils furent dans le coupé du chemin de fer :

— Nous voilà comme des épousés qui vont passer leur lune de miel à Fontainebleau, en Suisse ou en Italie.

Mais il s'aperçut bientôt qu'on en était à peine aux fiançailles. La duchesse ne voulait pas se conduire comme une jeune mariée. Quelles que fussent ses tentatives et ses tentations, elle se tint dans son coin comme dans une place forte. Tout le voyage se passa en conversation.

L'amour a cela de beau, qu'il peut toujours

dire la même chose, sans être accusé de rabâcher. Ce babillard sempiternel est toujours écouté, même quand on sait ce qu'il va dire.

Santa-Cruz et Bianca avaient d'ailleurs les mille et une ressources de la causerie, car rien ne leur était étranger, ni dans l'art, ni dans l'histoire, ni dans le rêve. Et puis, si c'est bientôt fait de faire le tour du monde, nous n'avons jamais fini de faire le tour de notre cœur.

A Milan, pendant que Santa-Cruz s'émerveillait dans les richesses de l'Ambrosienne, la duchesse allait embrasser sa mère.

— Je pars avec toi pour le lac Majeur, ma chère Bianca.

— Non, maman, je veux partir seule pour la Villa des Marbres. Je t'écrirai pour que tu viennes me retrouver, c'est mon secret.

On avait tant de choses à se dire qu'on ne se dit presque rien. On s'embrassa beaucoup.

— A bientôt, dit Bianca, s'échappant des bras de sa mère.

Et elle alla retrouver à l'Ambrosienne, Achille, déjà tout exalté par la vue de ces chefs-d'œuvre.

Une heure après on passait la barrière de l'Arc de Simplon. Tout empressé qu'il fût d'arriver au but du voyage, Santa-Cruz ouvrait de grands yeux pour bien voir cette adorable Italie qu'il avait rêvée si belle et qu'il trouvait plus belle encore.

On s'arrêta à l'église de Saint-Magno :

— Bramante *fecit,* dit la duchesse.

On admira les peintures de Luini.

— Toute l'Italie est peuplée de souvenirs comme de chefs-d'œuvre, reprit Bianca.

— Oui, dit Achille, c'est près d'ici que Barberousse fut battu, mauvais augure pour moi.

— C'est le pays des combats héroïques. Nous traverserons le champ de bataille où se sont rencontrés Annibal et Scipion.

Il était minuit quand ils arrivèrent à la Villa des Marbres. Toute la maison était sous les armes pour recevoir la duchesse et son hôte.

Quoique Santa-Cruz ne fût pas venu pour voir des femmes de marbre, il voulait s'arrêter à chaque statue, comme pour donner un salut à chaque personnage familier de la maison. Tous les Olympiens étaient là dans leur

meilleure attitude, le sourire sur les lèvres. On ne pouvait pas être accueilli par une meilleure compagnie.

Presque toute la Villa était revêtue de marbre à l'intérieur, ce qui lui donnait un aspect glacial.

On soupa avec quelque mélancolie, comme si on eût donné un souvenir aux absents.

On alla se coucher tout aussi mélancoliquement. Santa-Cruz parce qu'il ne suivait pas le même chemin que la duchesse, la duchesse parce qu'elle avait quelque frayeur d'avancer dans son rêve.

— Diable ! dit Achille en se nichant dans son lit, il me semble que je suis dans le pays des légendes.

On se souvient que Santa-Cruz avait mis en pratique cette forte pensée de Ninon Lenclos : « Une femme ne se donne pas, on la prend. » Mais il s'était aperçu que Bianca était l'exception à la règle. On avait beau s'armer de toutes les violences et de toutes les douceurs, on ne la prenait pas.

Se donnerait-elle?

Pour Achille ce n'était plus douteux. Mais

comment se donnerait-elle? — Et où se donnerait-elle?

Elle lui avait appris les vertus de la patience. On a dit que les vrais amours sont ceux qui s'enchaînent soudainement. Le temps perdu c'est de l'amour perdu. On s'habitue à espérer, c'est l'amour à terme, on ne prévoit pas bien l'échéance, on compte sur l'occasion.

De là l'amour platonique.

Les platoniciens sont ceux qui n'ont pas brusqué l'aventure et qui ont rencontré une indomptable comme Bianca. Ils ont beau s'indigner contre eux-mêmes, la vertu a repris des forces. La femme se complaît dans les voluptés de la résistance, elle entrevoit le néant des plaisirs terrestres. Elle échappe plus légèrement aux secousses de la passion.

C'est alors que la femme est presque imprenable. Je dis presque parce qu'en amour le mot absolu n'existe pas. En amour comme en politique tout est vrai et tout est faux.

Santa-Cruz n'en dormit pas moins profondément. Quand il s'éveilla, le soleil de dix heures dorait la face argentée du lac. C'était un tableau splendide. Il se sentit plus grand

en face de cette grande nature, il retrouvait ses Pyrénées dans les Alpes, il retrouvait dans la nappe liquide son océan de Biarritz. Il pensa que Paris — capitale du monde — n'était bien décidément qu'un petit cadre au bonheur, — ou plutôt que ce n'était que la comédie du bonheur, — à peu près comme l'Opéra représente les forêts.

Quand il descendit il rencontra Bianca sur le perron.

— *Alea jacta est!* s'écria-t-il. Si vous voulez, je suis tout résolu à vivre ici avec vous.

— A vivre, dit Bianca, mais êtes-vous résolu à y mourir?

Achille fut frappé de l'expression de la duchesse qui avait repris sa figure grave et mélancolique.

— C'est sous-entendu, qui parle de vivre parle de mourir, puisque la vie ne va jamais sans la mort.

Au déjeuner la duchesse s'égaya. On avait cueilli des roses dans le jardin, la gaieté de la nature, le rayonnement du soleil, les luxuriances de la saison avaient pénétré l'âme de Bianca.

En se levant de table, elle dit à Achille qu'elle allait écrire à Violette; après quoi ils monteraient dans un petit yacht et feraient une course sur le lac.

— Vous n'avez rien à dire à Violette?

— Dites-lui que je l'embrasse par vos lèvres.

III

Battaglia

Pendant quelques jours, ce ne furent que promenades poétiques sur le lac ou sur les rives du lac. On alla jusqu'au mont Rose, sans s'inquiéter du *tramontana* ni de l'*inverno*, ni du *mergozzolo*, ni du *bergamasco*. On brava le vent ; on ne s'inquiéta pas même de la pluie. La duchesse ne pliait jamais sa volonté, même devant le mauvais temps. On visita les antiquités romaines de Palanza, les orangers et les citronniers de Canero. La duchesse, comme pieux souvenir à son enfance, alla s'agenouiller dans l'église de Ca-

nabrio, qui a été bâtie par Bramante. On s'arrêta tout une après-midi dans une autre église, mais au point de vue de l'art : l'église de la Madona del Saso; non pas pour les marbres et les dorures, mais pour les fresques de Luini. Comme la duchesse voyait l'enthousiasme de Santa-Cruz, elle lui dit :

— Puisque vous aimez tant Luini, nous irons demain à Luino, sa patrie, pour voir quelques autres de ses fresques.

— Savez-vous, dit Achille, ce que j'aime dans Luini comme dans Léonard, c'est qu'il vous a peinte il y a trois siècles. Je ne sais pas une de ces figures qui n'ait avec vous un air de famille.

Toutes ces promenades n'étaient au fond qu'un prétexte à vivre en tête-à-tête, en communion avec Dieu et la nature, ce qui donne plus de profondeur et plus de rêverie à l'amour.

On visita l'Isola-Bella et l'Isola-Madre; on visita même la solitude des Pêcheurs.

Dans l'Isola-Bella, Santa-Cruz retrouva deux peintres qu'il aimait : Schildone et Procacini, qui ont peint des figures si volup-

tueuses, même dans leur sentiment religieux. Il ne fut pas très épris des paysages du chevalier Tempesta, quoique Bianca lui racontât sa légende.

Ce fut dans l'Isola-Bella que se cacha Tempesta après avoir assassiné sa femme, qui était belle, pour une autre qui était plus belle encore.

Achille fut sur le point de dire que c'était là une circonstance atténuante.

Ils regardèrent beaucoup alors les portraits de Tempesta et de cette seconde femme.

— Voyez, dit la duchesse, cette femme est belle sans doute, mais ne trouvez-vous pas qu'elle est cruelle comme les Hérodiades de Léonard et de Luini ?

— Oui, dit Achille, il me semble voir le portrait de votre mari et de sa maîtresse. Ce n'est pas lui qui vous assassinera, c'est elle.

La duchesse n'avait jamais eu peur — pas même de son mari, pas même de Judith, — moins que jamais elle avait peur.

Ces paroles de Santa-Cruz la firent songer à Antonia.

— Mon cher ange gardien, dit-elle doucement. La retrouverai-je ?

Et elle regarda le ciel.

De Tempesta les deux amoureux allèrent saluer une autre nature indomptable, une figure de Napoléon, qui coucha dans l'Isola-Bella deux jours avant la bataille de Marengo. Sans doute Bonaparte ne dormit pas d'un profond sommeil, car le lendemain matin on trouva gravé sur le mur ce mot : *Battaglia*.

— Oui, sa vie fut une bataille, dit la duchesse.

— Mais la vie, n'est-elle pas toujours une bataille ? dit Santa-Cruz.

— Oui, jusque dans la mort, reprit Bianca.

IV

Joies des lèvres, tourments du cœur

C'était le quatrième soir que Santa-Cruz et la duchesse rêvaient amoureusement sur la terrasse de la Villa des Marbres, devant ce beau lac à peine ondulé par l'*inverno*. Tout le monde dormait autour d'eux, les barques les moins paresseuses avaient repris le rivage.

— Seuls sur la terre! dit Bianca; mais ma petite étoile nous regarde.

Le ciel était resplendissant, mais le soleil s'était couché dans l'orage. Les éclairs se brisaient à l'horizon, les brises répandaient de

tièdes bouffées électriques que tempérait à peine la fraîcheur des nappes d'eau.

Achille et Bianca ne se disaient rien. Il y a des moments où le silence parle plus éloquemment que les bouches d'or. C'est quand l'âme ne veut parler qu'à l'âme, quand elle monte les spirales bleues de l'infini, quand elle court les mondes, quand elle évoque les images du passé. Dans ces minutes suprêmes la voix humaine a des brutalités qui offensent. Elle rappelle l'esprit à la terre, elle force l'imagination de ployer les ailes, elle est pareille à ces visiteurs qui viennent jeter une bêtise dans une conversation de gens d'esprit.

On appelait souvent la duchesse la belle échevelée, parce qu'on la surprenait souvent la chevelure flottante C'était son vrai luxe.

Nul n'avait touché à ses cheveux opulents légèrement ondés, si ce n'est sa mère, Violette et Antonia. Le duc de Montefalcone lui-même n'y avait pas égaré ses mains. C'était la forêt vierge, c'était l'arche sainte.

Le soir où Santa-Cruz avait brisé son violon une seconde trop tard, on s'en souvient, la duchesse était pareillement éche-

velée. Cette fois, il avait brûlé la chevelure de ses lèvres, mais jamais depuis il n'avait retrouvé cette bonne aventure.

Comme il était penché ce soir-là vers Bianca, comme les brises soulevaient les boucles éparses de la chevelure de la duchesse, la tentation le reprit d'y noyer encore ses lèvres.

Il croyait qu'elle allait relever la tête, mais elle l'abandonna comme si sa rêverie l'empêchait de rien voir et de rien sentir.

Achille lui passa doucement les bras autour du cou. Cette fois, elle redescendit des hauteurs du rêve et regarda Santa-Cruz, mais souriante et désarmée. Ses lèvres coururent comme du feu de la chevelure à la bouche.

— Je t'aime, lui dit-il.

— Chut! dit-elle. Pourquoi me rappeler que je suis là?

Elle avait raison : ne dire qu'un mot c'était trop dire encore. Le mot « je t'aime » est doux à entendre sans doute, mais il y a des heures où ce n'est qu'un pléonasme.

Achille faillit tout perdre pour avoir parlé. Il comprit.

Bianca avait toujours les yeux levés au ciel.

L'étrange créature fixait une étoile comme si c'était son étoile. Elle la prenait à témoin de la souveraine émotion qui avivait les battements de son cœur, qui remplissait son front de nuages et de rayons.

Elle était égarée, mais elle voyait le chemin.

Elle était à la fois actrice et spectatrice, elle jouait sa vie et et elle se voyait sur la scène.

La petite étoile pourrait vous peindre ce tableau nocturne de deux amoureux qui se sont cherchés longtemps, qui se sont retrouvés dans une étreinte rêvée et irrêvable. L'étoile pourrait vous dire avec quelles mains caressantes Santa-Cruz prit la duchesse sur son cœur, comment la belle chevelure lui couvrit la tête à lui comme à elle ; comment ces deux âmes éperdues répandirent des flammes vives ; comment les roses de la terrasse furent effeuillées.

Fut-ce parce que l'étoile de Bianca était trop indiscrète, qu'elle s'enfuit tout à coup pour s'enfermer dans sa chambre?

Elle ne s'enferma pas seule.

Sans doute, on voulait continuer cette conversation éloquente où on ne se disait rien.

Quand le soleil se leva, Bianca était la plus heureuse et la plus malheureuse des femmes. L'amoureuse avait la joie au cœur, mais la femme se sentait vaincue. Bianca voulait bien s'humilier dans l'amour, mais son esprit altier ne voulait pas subir la domination.

Elle fermait les yeux pour s'abandonner avec délices aux souvenirs de la nuit, mais elle s'indignait bientôt et elle agitait la main comme si elle cherchait une épée.

— Je mourrai et il mourra, dit-elle.

V

Les Ombres qui passent

Quand Santa-Cruz et la duchesse arrivèrent pour déjeuner par une porte opposée, ils ne purent se regarder sans rire.

— Ne riez pas, dit-elle, les augures ne sont pas gais.

— Que voulez-vous, ma chère Bianca, je n'ai pas le bonheur triste.

On déjeuna gaiement. Toutefois Achille remarqua des nuages sur le front de Bianca. Elle était distraite. On voyait que deux pensées parallèles marchaient dans son esprit. Elle causait, mais elle rêvait.

— Où irons-nous aujourd'hui? demanda Achille tout en commandant un perdreau fricassé à la Santa-Cruz. Tous les hommes d'esprit ont eu une heure d'inspiration à table comme Soubise ou Cussy, ou comme Louis XVIII, qui a cuisiné les côtelettes à la victime, ou comme Gérôme qui a trouvé la bonne manière de faire cuire les écrevisses.

— Oui, ce perdreau serait exquis, dit la duchesse, s'il n'était un peu faisandé.

— Que voulez-vous, il a fait un rude voyage pour venir sur votre assiette. Ce n'est pas sur le lac Majeur qu'on mange le perdreau au bout du fusil. Mais vous ne me dites toujours pas où nous irons tout à l'heure.

— Nous ne sortirons que ce soir, dit Bianca gravement. Préparez vos bras, je ne veux pas d'autre rameur que vous.

— Alors nous n'irons pas loin, car ce n'est pas sur l'eau que j'aime à ramer.

Et Santa-Cruz, plus amoureux que jamais, leva les bras et les tendit vers la duchesse. Son mouvement fut si rapide qu'il brisa un verre de Venise, léger comme une bulle de savon.

— Cela porte bonheur, dit la duchesse, pour mieux cacher sa pensée.

Mais un domestique en ramassant les débris du verre renversa la salière.

— Voilà qui ne porte pas bonheur, murmura Achille en jetant du sel derrière lui. Ma chère Bianca, je vous conseille de faire comme moi. N'oubliez pas que Judas avait renversé la salière.

— Oui, mais ils étaient treize à table.

Après le déjeuner les deux amants se mirent à la fenêtre pour voir les barques qui passaient sur le lac.

— Quand on pense, dit Bianca, que ce Santa-Cruz ne peut mettre les pieds nulle part sans avoir tout de suite un cortége de femmes! Voyez plutôt. A peine êtes-vous ici depuis quatre jours que toutes les belles curieuses s'en viennent pavoisées pour vous. Il n'en est pas une qui ne tourne la tête vers la villa.

— C'est pour vous voir, dit Achille.

— Je vous dis que c'est pour vous, ô miroir aux alouettes. Regardez bien, ces deux femmes en noir n'ont d'yeux que pour vous seul.

Achille regarda bien.

— C'est étrange, dit-il.

— Pourquoi est-ce étrange?

Achille à son tour masqua sa pensée.

— Je croyais, dit-il, reconnaître des Parisiennes, mais je me suis trompé.

— Des Parisiennes! mais il y en a beaucoup ici.

— Qui donc?

La duchesse parla de quelques dames plus ou moins renommées parmi les mondaines et les demi-mondaines. Santa-Cruz écoutait à peine, tant il était tout à ses yeux.

Il avait des yeux d'aigle, là où la duchesse ne voyait qu'un nuage il voyait une figure. Or, qu'avait-il vu?

Violette et madame de Campagnac.

— Oui, se disait-il à lui-même, c'est bien Violette, c'est bien madame de Campagnac. Que venaient-elles faire sur le lac Majeur? Pourquoi viendrait-elles voir la duchesse? Ou bien se cachaient-elles de Bianca?

Poursuivaient-elles Achille, ces deux âmes en peine? Voulaient-elles, les pauvres jalouses, contempler de loin le bonheur de Bianca?

La barque s'éloigna; les deux femmes ne

furent bientôt plus que deux points noirs presque imperceptibles. Quand il les perdit de vue, Santa-Cruz ne fut plus aussi sûr que c'était elles. Comme Violette et madame de Campagnac représentaient pour lui, à côté de la duchesse, les deux seules femmes qu'il eût aimées, elles étaient toujours flottantes dans son imagination. Il avait donc pu se faire une illusion.

— Et pourtant, se disait-il encore, c'est bien la tête penchée de Violette, c'était bien la figure héraldique de madame de Campagnac.

Cette impression fut vive en lui, mais elle s'effaça peu à peu sous le raisonnement. Il jugea que Violette ne pouvait savoir encore où il voyageait avec la duchesse : donc ce n'était pas Violette. Et d'ailleurs, comment eût-elle osé venir, elle qui se cachait toujours? Et puis, comment eût-elle entraîné madame de Campagnac qu'elle connaissait si peu, à moins que madame de Campagnac l'eût entraînée elle-même ?

Pour se prouver une fois de plus que ce n'était ni Violette ni madame de Campagnac, Achille monta dans sa chambre pour

écrire à l'une et à l'autre des lettres d'autant plus passionnées qu'elles allaient traverser les Alpes. — A beau aimer qui vient de loin.

Pour la première fois la duchesse vint surprendre Santa-Cruz dans sa chambre.

— A qui écrivez-vous, mon bel ami ?

Elle se croyait le droit de faire cette question.

— Au prince Rio et à La Chanterie.

— Voyons ! dit la duchesse.

Elle avait saisi une lettre, — à l'une ou à l'autre. — Santa-Cruz ne savait pas bien pour qui il commençait.

Il eut beau faire pour la ressaisir, Bianca avait eu le temps de lire ces six lignes :

« *Vous n'imaginez pas, ma chère âme,*
« *comme je vous aime par delà des Alpes. Je*
« *ne fais jamais de phrases, parce que je suis*
« *un homme d'action. Voilà pourquoi je ne*
« *vous dis pas que les nuages qui vont vers*
« *la France vous portent mes baisers. Le*
« *soir, cherchez dans les étoiles, vous trou-*
« *verez mon regard.* »

Bianca jeta la lettre avec indignation.

— Des phrases ! des phrases ! dit Santa-Cruz en voulant lui prendre les mains. On écrit toujours ces choses-là à celles qu'on n'aime pas.

— Et qu'écrit-on à celles qu'on aime ?

— On n'écrit pas, on les aime, c'est tout.

Bianca pleurait, moitié fureur, moitié chagrin. Elle ne pouvait pardonner à Santa-Cruz cette trahison quand elle venait de lui donner sa vie.

Comme il ne pouvait avoir raison du cœur, Achille chercha à avoir raison de l'esprit.

— Voyons, jugez-moi mieux ! Vous savez si je vous aime ! Vous savez avec quelle joie j'ai tout quitté pour vous...

— Oui, vos amis et vos maîtresses, parce que vous saviez que vous les retrouveriez.

— Non, je suis parti comme si j'eusse brûlé mes vaisseaux. Je n'ai dit adieu à qui que ce soit. Ce jour-là l'ambassadeur d'Espagne m'attendait, ce jour-là madame de Campagnac menaçait de retourner au couvent, ce jour-là, je faisais courir pour le grand prix et je n'avais pas donné mes ordres.

Bianca ne put s'empêcher de rire.

— Pauvre Santa-Cruz qui va être déshonoré par ses chevaux !

— Eh bien ! je ne vous ai pas tout dit. Je suis plus sérieux que cela. Ce jour-là je devais donner à l'imprimeur une brochure sur la Révolution Espagnole.

Cette dernière raison frappa cette femme toujours sérieuse, même dans les mondaines frivolités.

— Et que disiez-vous dans cette brochure, monsieur l'homme d'État sans ministère et sans armée ?

— Madame, la Vérité est une arme qui triomphe de tous les ministres et de toutes les armées.

— Oui, dit Bianca, c'est le glaive de l'archange qui frappe et qui éclaire. Mais après cette révolution qui vient d'éclater, mon opinion est que c'est en Espagne, sous le feu des canons, que vous deviez écrire votre livre.

— Le moment n'est pas venu, mais j'aurai mon heure. Vous savez bien comme moi que la bravoure est patiente. La sérénité est la vraie force. Et puis tous les pays sont bons

pour semer l'idée humaine. Le champ ne s'appelle ni l'Espagne, ni la France, ni l'Italie, ni l'Allemagne, ni l'Angleterre, il s'appelle le temps, il s'appelle le monde, il s'appelle l'avenir.

— Semez, semez, reprit Bianca, vous ne récolterez que l'ivraie : c'est la moisson des hommes.

— Non, le grain de Vérité survivra comme le grain de froment venu des tombeaux d'Égypte après des siècles sans nombre. —

— Et puis, après tout, qu'importe — si vous êtes la gerbe d'or que je fauche et que je prends dans mes bras.

Disant ces mots, Achille étreignit doucement la duchesse. Comme elle le voyait dénouer ses cheveux, elle lui dit avec un sourire de résignation :

— C'est du blé noir.

Ce n'était pas du pain blanc l'amour que donnait Bianca.

Comme il l'avait espéré, Santa-Cruz avait calmé cette fière nature, en s'élevant jusqu'à son esprit. Il ramassa sa lettre, il la déchira en quatre et il brisa sa plume.

Bianca, qui s'était dégagée de ses bras, revint à lui et l'embrassa.

— A ce soir, lui dit-elle.

Quand il fut seul, Santa-Cruz regarda sa plume brisée.

— Pauvre Violette! dit-il.

Il y avait, à cette heure-là, une femme plus malheureuse encore que Violette.

C'était madame de Campagnac. Violette était déjà revenue d'un rude naufrage; elle s'était attachée au bras de Dieu, elle avait parfumé sa douleur, la fille poétique! Mais madame de Campagnac, qui avait quitté le monde et Dieu lui-même pour Santa-Cruz, disait qu'elle perdait tout s'il l'abandonnait. Elle ne pouvait, comme Violette, se réfugier dans sa douleur comme dans une solitude pour y cultiver, avec le sourire des victimes résignées, les myosotis, ces pâles fleurs du souvenir. Violette avait des larmes, madame de Campagnac avait des cris.

VI

Le Pèlerinage des âmes en peine

C'était bien en effet madame de Campagnac et Violette que Santa-Cruz avait vues passer sur le lac.

Paris est un livre toujours ouvert, on n'y peut rien cacher. Il n'y a pas une page pour la vie privée ; il y a des indiscrets qui lisent mal, mais pour ceux qui savent lire il n'y a point de mystères.

Le soir même du départ de Santa-Cruz et de la duchesse, les domestiques jasèrent. La femme de chambre de Violette apprit tout sans questionner beaucoup : un ami avait reconnu Achille à la gare de Lyon; madame de

Campagnac, à qui on ne refusait jamais d'ouvrir la porte, trouva chez son amant une carte venant d'Italie étendue sur le tapis avec des points noirs crayonnés sur le lac Majeur, sur Milan, sur Venise, sur Florence, sur Rome et sur Naples. C'était l'itinéraire.

— Oui, des points noirs, dit-elle, chaque point noir sera pour moi une trahison.

Le lendemain elle apprit que la duchesse de Montefalcone était partie. Elle courut chez Violette.

Tout Paris savait la passion de madame de Campagnac pour Santa-Cruz, mais l'amour de Violette n'était connu que de la duchesse. Aussi, madame de Campagnac qui n'avait plus peur de rien et qui ne craignait pas de trouver une rivale en Violette, lui ouvrit son cœur tout désolé.

— J'en mourrai, lui dit-elle. Je savais bien d'ailleurs que cet amour me tuerait, mais avant de mourir il faut que je le revoie. Madame, de grâce ! vous êtes l'amie de la duchesse, vous allez venir avec moi en Italie, vous leur ferez comprendre leur folie criminelle. Pour lui, je me suis perdue tandis que

la duchesse était perdue avant de le connaître.

Violette cachait ses blessures.

Elle représenta à madame de Campagnac que ce qu'elle demandait était impossible.

— On n'a jamais raison contre l'amour. Quelle figure ferions-nous là-bas, madame? Nous aurions l'air de deux échappées de Charenton ?

Mais madame de Campagnac combattait à armes inégales. Elle avait des entraînements irrésistibles : elle séduisait le cœur par ces éloquences toutes féminines qui troublent la raison elle-même.

Violette, presque toujours passive dans sa douceur, l'écoutait et se laissait gagner parce que la folie de madame de Campagnac la prenait elle-même. Revoir Santa-Cruz, ne fût-ce qu'une heure, ne fût-ce qu'un instant ! Et puis, ce qu'elle n'eût osé faire pour elle-même elle le pouvait faire pour madame de Campagnac. C'était son paratonnerre. Elle pouvait tout dire à Achille comme si elle ne parlait que pour cette maîtresse abandonnée. Jouer son rôle soi-même sous la figure d'une

autre, n'est-ce pas le jeu le plus cher à la femme?

— D'ailleurs, disait madame de Campagnac pour décider Violette, que risquons-nous? Nous n'avons vu l'Italie ni l'une ni l'autre, nous ferons ensemble ce beau voyage.

Et comme pour frapper plus fort :

— Nous parlerons de Parisis, votre éternel amour. Parisis, que j'ai aimé une heure! Si vous avez perdu une grande amie dans la duchesse vous la retrouvez en moi. Entre nous, Violette, c'est à la vie à la mort.

Dans sa situation délicate Violette était toujours reconnaissante des témoignages d'amitié ou de sympathie. Elle n'était pas soumise en esclave à l'opinion publique, mais elle ne la bravait pas.

Quoique madame de Campagnac se fût compromise violemment, elle avait encore un pied dans le monde comme la Chanoinesse, comme mademoiselle de Saint-Réal, comme toutes les femmes déchues qui ne sont pas condamnées parce qu'elles sont belles et parce qu'elles sont couvertes par leur grand nom.

— Eh bien, je partirai avec vous, dit Violette.

Et elles étaient parties. Et elles étaient arrivées au lac Majeur, car c'était le premier point noir de leur « itinéraire. » Madame de Campagnac avait emporté la carte de Santa-Cruz.

Cependant, après avoir pris pied à Magadino, à l'hôtel du Belvédère, après avoir appris que la duchesse était — avec un *signor* — à la Villa des Marbres, Violette ne se sentit pas le courage d'aller chez Bianca. Elle était trop jalouse et trop malheureuse elle-même.

— Et que ferons-nous ici ? demanda madame de Campagnac.

— Nous nous promènerons sur le lac pour voir le spectacle de leur bonheur.

— Oh ! vous n'avez jamais aimé.

— Non, dit la pauvre amoureuse en comprimant son cœur sous sa main, non, je n'ai jamais aimé comme vous.

Elles se promenèrent sur le lac. Vingt fois elles repassèrent devant la Villa des Marbres se cachant sous les voiles de la barque, ne se trouvant ni assez près ni assez loin, dans la peur de ne pas voir et dans la peur d'être vues.

C'était le second jour de leur arrivée que Santa-Cruz avait cru les reconnaître.

Elles furent étonnées de ne pas les voir courir sur le lac selon leur habitude. Elles jugèrent que la promenade serait pour le soir.

— A ce soir donc, dit Violette. Le courage me reviendra peut-être. Nous aurons chacune une barque, vous et moi. Si je les vois passer sur le lac je leur parlerai.

Violette prépara dans son esprit tout ce qu'elle dirait à Achille. Puisqu'elle avait fait le voyage, pourquoi ne pas lui rappeler tous ses serments à madame de Campagnac? je veux dire à Violette elle-même?

Elle pouvait parler de madame de Campagnac, car ce n'était pas elle qu'elle craignait. Elle savait bien que la duchesse était la vraie coupable. Elle savait trop que celle-là seule était aimée.

VII

Ci-gît un homme, ci-gît une femme.

La nuit était venue. Qui ne connaît ces belles nuits d'Italie qui sont déjà l'aurore et qui sont encore le crépuscule, parce que le ciel est un éblouissement?

Bianca avait rêvé une de ces nuits étoilées; mais le ciel l'avait trahie. Point de lune, des nuées, à peine quelques étoiles à travers les nuées rapides d'un ciel troublé.

— C'est noir comme de l'encre, dit Achille en sautant dans la barque et en tendant la main à la duchesse; nous n'irons pas loin.

— Nous irons loin! murmura la du-

chesse comme si elle se parlait à elle-même.

Elle était vêtue de blanc comme une mariée.

— Ah! vous êtes belle ainsi! lui dit Santa-Cruz en voyant ses cheveux répandus sur sa robe, à la magique réverbération des lanternes vénitiennes.

— Il faut bien être belle le jour de l'amour, répondit-elle gravement.

— Ma chère Bianca, vous prononcez « l'amour », comme d'autres prononcent « l· mort. »

— Vous n'êtes jamais sérieux.

— Moi!

Achille embrassa Bianca.

— Voilà comme je suis sérieux. Les plus belles théories du monde ne valent pas un baiser sur une bouche comme la vôtre.

— La question, dit Bianca, est de savoir si on vient sur la terre pour occuper ses lèvres ou son esprit.

Achille avait pris les rames. Il s'éloigna rapidement de la rive. Bianca l'avait déjà vu ramer, mais ce soir-là elle admira la force de ses bras nerveux.

— Quand je pense, dit-elle, que vous étiez

né pour tout faire et que vous n'avez rien fait!

— Oui, dit Santa-Cruz en raillant. J'eusse fait un bon soldat à pied et à cheval, un bon soldat de terre et de mer, un bon paysan, un bon forgeron, un bon écrivain plus ou moins public. Je n'ai fait qu'un bon amoureux. Que voulez-vous, les hommes manquaient de ce côté-là, même à Paris. Je n'ai pas perdu ma vie puisque je vous ai aimée.

On se regarda doucement.

— Comme vous ramez bien, Achille! Pour parler le vieux style, il me semble que vous me faites descendre le fleuve de la vie.

— Si vous voulez que je rame mieux, venez vous asseoir sur moi. Vous mettrez vos blanches mains sur mes mains, vos petits pieds sur mes pieds, vous pencherez la tête sur ma tête...

— Oui. Et je m'endormirai dans un rêve charmant, dit Bianca en venant à Santa-Cruz.

Elle vint s'asseoir sur les genoux d'Achille.

Après un silence de quelques secondes :

— Voyez-vous ma petite étoile? reprit Bianca, la voilà encore qui nous regarde et qui nous appelle.

— Si elle nous aime, qu'elle descende, dit Santa-Cruz, car je n'ai pas envie de montér là-haut.

— Pourquoi?

— Parce que mon heure n'est pas sonnée. Songez donc que je n'ai encore rien fait, et que je veux qu'on mette sur ma tombe ce simple mot :

Ci-gît un homme.

— Moi, dit Bianca, je ne veux pas même de tombe. Je crois trop à l'autre monde pour laisser le souvenir d'un grain de poussière dans celui-ci.

— Pourquoi jouer à l'esprit fort? La tombe a son éloquence, il ne faut pas la fuir.

— Eh bien! Sur ma tombe, vous ne mettrez pas la même épitaphe :

Ci-gît une femme,

parce qu'il n'y a que les mères de famille qui aient droit à cette belle épitaphe. Si vous me survivez, vous me cacherez tout au fond de la terre et vous sèmerez de l'herbe amère sur ma fosse.

— Me ferez-vous un peu de place à côté de vous dans ce lit éternel?

— Oui.

En disant ce mot, la duchesse, toujours assise sur Santa-Cruz, se retourna, le prit dans ses bras et l'embrassa avec une énergie toute romaine.

— Ne ramez plus! reprit-elle. Nous sommes loin de la rive. Voilà où je voulais en venir. Nous sommes seuls dans l'infini, — pas un autre homme, pas une autre femme. — Dieu là-haut! — J'oubliais, nous avons deux voyageurs invisibles : l'amour et la mort.

— La mort! dit Santa-Cruz d'un air surpris : la mort n'a rien à faire ici.

— Qui sait? dit Bianca d'un air pensif en caressant la vague de sa blanche main, comme si elle eût caressé la crinière d'une cavale emportée.

Achille abandonna la rame et prit dans sa main la tête adorable de Bianca.

— Que tu es belle! Et comme je t'aime, lui dit-il avec passion.

— Savez-vous nager?

— Pourquoi? Je nage comme tout le monde, un peu. Et toi?

— Moi ! Je n'ai jamais perdu pied. Quel malheur que vous sachiez nager !

— Je ne vous comprends pas.

— C'est qu'il m'était venu une belle idée. La mer est le seul tombeau d'une grande passion. Un jour nous nous serions gaiement embarqués pour l'autre monde.

— C'est cela, dans la barque à Caron. J'aime mieux la barque de Watteau.

— Dormir à toujours sous cette vague avec les rêves de l'amour, ne trouvez-vous pas cela fort beau ?

Bianca regardait les vagues devenues plus agitées.

— Ce n'est pas la sombre fosse de six pieds dans la terre. Un tel tombeau, c'est deux fois la nuit, c'est deux fois le néant. Là-bas, c'est toujours le bruit et la lumière.

La duchesse parlait avec tant de vraie émotion, que Santa-Cruz ne trouvait plus à rire.

— Le rêve de l'amour, dit-il tout pensif à son tour, croyez-vous donc qu'on l'emporte dans la tombe ?

— En doutez-vous, vous qui ne doutez pas de l'immortalité de l'âme? Je n'ai pas beau-

coup lu, mais je me rappelle une belle pensée d'un philosophe qui affirme qu'on garde jusque dans la mort l'idée dominante de sa vie.

— Voilà, en effet, une belle pensée, dit Achille, il faudra que j'écrive cela quelque part.

Cependant la nuit tombait peu à peu. On voyait encore se dessiner sur la pourpre du couchant les fines silhouettes des navires fuyant le port.

— Nous n'irons pas plus loin, murmura Santa-Cruz.

La duchesse se penchait sur l'eau, comme si le flot l'eût attirée.

—Prenez garde, Bianca; ne tombez pas à la mer, car je nage tout au plus pour moi, je ne suis pas capable de nager pour deux.

— Retourneriez-vous bien jusqu'au rivage en nageant?

— Peut-être. Mais nous perdons notre temps à discuter. L'amour ne discute pas.

Achille avait pris la main de Bianca. Il l'appuya sur son cœur, — deux cœurs qui battaient au même sentiment, — il lui ferma les yeux sous ses lèvres.

— Je t'aime, lui dit-il encore.

— Je vous aime, dit-elle pour la première fois.

Ils se disaient cela de si près, que Santa-Cruz donna son âme et prit celle de la duchesse.

— Enfin, dit-elle en levant ses yeux au ciel, j'ai trouvé le bonheur.

Ils étaient perdus si loin dans leur amour, qu'ils ne voyaient pas une barque, puis une autre barque qui suivaient le même chemin, qui les suivaient peut-être. Le monde c'était leur cœur, plus loin que leur cœur c'était l'inconnu, c'était l'oubli, c'était le néant.

Cependant, la barque de Violette n'était pas à dix rames de distance. Elle suivait le même sillage. Violette trempait sa main dans les vagues soulevées par Santa-Cruz.

Quand s'arrêta la barque de la duchesse Violette donna l'ordre au batelier d'arrêter aussi la sienne.

Elle se recueillit une dernière fois. Elle se demanda si elle allait enfin aborder la duchesse et Santa-Cruz. Elle ouvrait de grands yeux. Les lanternes vénitiennes éclairaient

bien alors la figure de Bianca penchée sur le sein de Santa-Cruz.

La duchesse était comme Violette la grâce même, surtout dans l'abandon. C'était un beau tableau pour un peintre, que cette attitude de la femme aimée qui répand son cœur ; mais ce fut un horrible tableau pour Violette.

Ce fut un plus horrible tableau pour madame de Campagnac.

Toutes les deux entendirent un cri.

Bianca avait saisi Achille dans ses bras pour l'entraîner hors de la barque.

Il voulut la retenir en se retenant lui-même.

Ce fut un étrange et terrible combat, car elle voulait mourir et il voulait vivre.

Pour cette créature fantasque et charmante, jetée hors de son chemin, l'amour était le dernier mot. Pour ce jeune homme, plus railleur qu'enthousiaste, quelle que fût sa passion, l'amour était toujours le premier mot.

La lutte dura quelques secondes. Pour quiconque aurait assisté à ce drame silencieux, c'eût été un spectacle effrayant. Mais, seule, l'étoile de Bianca regardait.

Violette regardait aussi, mais elle ne comprenait pas.

Ni madame de Campagnac.

Violette dit au batelier de marcher bien vite vers la barque arrêtée.

Enfin, dans cette lutte inouïe entre la femme qui voulait mourir et l'homme qui voulait vivre, la femme l'emporta. La duchesse entraîna Santa-Cruz en lui disant encore,—cette fois d'une voix éclatante :

— Je t'aime!

— Bianca! Bianca! s'écria Achille, qui, en tombant, n'avait pu retenir la duchesse dans ses bras.

Il se précipita à la recherche de Bianca. Il fit le terrible voyage d'un amant qui veut disputer sa maîtresse à l'abîme.

Il alla, il alla plus loin, il alla encore, il alla toujours, mais il ne trouva pas la duchesse.

Il résolut de mourir s'il ne la sauvait pas.

VIII

L'Amour dans la Mort

Que se passa-t-il alors?

Cette fois Violette avait compris. Elle savait par cœur la duchesse. Elle la croyait bien capable d'avoir voulu chercher l'infini en cherchant la mort dans l'amour.

Quand la duchesse entraîna Santa-Cruz, la barque de Violette n'était plus qu'à quelques coups de rame.

Elle aussi se précipita.

— Violette! cria madame de Campagnac, qui, ennuyée d'être seule, voulait passer dans la première barque.

Violette ne répondit pas.

Le batelier s'était jeté à l'eau pour la ressaisir, croyant à un accident. Comme il tournait le dos à la barque de la duchesse, il n'avait rien vu. Il reparut bientôt sans ramener Violette.

Il cria au second batelier de faire comme lui et il se rejeta à l'eau.

Santa-Cruz, à moitié fou de surprise, d'amour, de douleur, cherchait la duchesse et il ne la trouvait pas.

Il reparut à la surface et regarda le ciel comme pour lui demander la lumière.

Mais l'étoile de Bianca s'était cachée. Le ciel n'avait jamais été plus couvert de nuées.

Une seconde fois Achille se précipita au fond en criant :

— Bianca !

Enfin, il reparut bientôt, il avait trouvé.

Il disait encore : « Bianca! Bianca! » Mais c'était Violette qu'il entraînait vers la barque.

Le second batelier joignit Achille et l'aida à porter Violette dans la barque de la duchesse.

— Bianca! ma Bianca! disait toujours Santa-Cruz en la couvrant de baisers.

Mais Violette rouvrit les yeux et lui dit doucement, si doucement qu'il entendit à peine :

— Ce n'est pas Bianca, sauvez-la, laissez-moi mourir.

A ce moment madame de Campagnac criait de toute sa voix :

— Achille ! Achille ! je meurs d'effroi? Achille! Achille! Achille!

Santa-Cruz était revenu à lui. Il avait reconnu Violette.

Il se rejeta une troisième fois dans le lac pour sauver Bianca.

Horrible pèlerinage dans l'inconnu, dans la nuit, dans la mort.

Madame de Campagnac avait abordé la barque de la duchesse. Elle s'était jetée à genoux devant Violette pour la secourir, elle soulevait sa tête dans ses bras, criant toujours le nom de son amant, épouvantée de la mort qu'elle voyait de si près.

Les deux bateliers cherchaient aussi sous les vagues. Ils plongeaient et reparaissaient, s'étonnant de ne pas mettre la main sur la robe, suivant leur expression.

Quoique Violette fût à moitié morte, elle comprit que Santa-Cruz était trop longtemps sans reparaître.

Elle fit un mouvement pour se rejeter hors de la barque, mais elle n'en eut pas la force. D'ailleurs madame de Campagnac l'eût retenue.

— Monsieur de Santa-Cruz! criait Violette.

Mais Santa-Cruz ne répondit pas.

IX

La Légende des Parisis

Le lendemain, tout le lac Majeur était en deuil.

On racontait que la duchesse de Montefalcone s'était aventurée la nuit dans une barque à voile avec deux Parisiennes de ses amies et le duc de Santa-Cruz. Une rafale les avait tous jetés dans le lac. Les bateliers n'avaient sauvé personne, suivant leur coutume. Le duc de Santa-Cruz, après avoir sauvé une des dames, avait disparu en voulant sauver la duchesse. Voilà ce qu'on disait.

Vainement on les cherchait par tout le lac,

Santa-Cruz et Bianca n'avaient pas reparu, quoique c'eût été une bonne trouvaille pour les bateliers.

Le surlendemain, madame de Campagnac arracha Violette presque mourante à ce lac qui leur donnait le vertige à toutes les deux.

Violette y voulait mourir, mais elle se résigna en disant qu'elle irait mourir plus loin.

Quand toutes les deux elles se retournèrent une dernière fois vers la Villa des Marbres, vers ce beau lac qui riait au soleil comme les fleurs rient au tombeau, l'une fit le signe de la croix, l'autre se frappa trois fois le cœur.

— Et pourtant c'est moi qu'il aimait! dit tout haut madame de Campagnac.

Violette se dit tout bas :

— Ce n'est pas moi qu'il aimait puisqu'il est mort pour elle, — puisqu'il est mort avec elle.

— Ma chère Violette ! plaignez-moi, dit madame de Campagnac, je laisse mon âme ici.

— Hélas! pensa Violette, je n'ai même pas la consolation de parler à cœur ouvert comme madame de Campagnac.

Une seconde fois dans la vie Violette disait un éternel adieu à un autre Parisis, à une autre Geneviève.

Comme les deux amies montaient en voiture pour aller reprendre le chemin de fer, elles ne furent pas peu étonnées de voir arriver Monjoyeux à l'hôtel du Belvédère.

— Monjoyeux! dit Violette en levant tristement les bras.

— Oui, Santa-Cruz m'a écrit. Je veux revoir Venise avec lui.

— M. de Santa-Cruz ne reverra pas Venise, car il est mort.

— Mort!

— Oui! il s'est noyé hier avec la duchesse de Montefalcone.

— C'est impossible! lui qui savait si bien nager.

Violette se pencha à l'oreille de Monjoyeux.

— Oui, mais elle a voulu mourir et elle a voulu qu'il mourût avec elle.

Monjoyeux était devenu pensif.

— L'amour dans la mort! dit-il lentement.

Violette lui tendit la main.

— Adieu! retrouvez-les et faites-leur un

tombeau. Adieu. C'est moi qui leur ai porté malheur. Je les aimais tous les deux. Vous savez la légende des Parisis :

L'AMOUR DES PARISIS DONNE LA MORT.

Monjoyeux tout éperdu regardait la pâle figure de Violette.

— L'AMOUR DONNE LA MORT AUX PARISIS, dit-il tristement.

— Hélas! murmura Violette — la dernière des Parisis — c'est bien pis, je ne puis ni vivre ni mourir!

FIN

P. S. Voici une lettre écrite ces jours-ci par Monjoyeux à d'Aspremont.

Vous savez déjà, mon ami, toute cette histoire si dramatiquement amoureuse; votre rival Santa-Cruz a été « heureux, » mais cela lui a coûté cher.

Violette m'écrit de Venise; elle veut que je

fasse le tombeau de la duchesse et de Santa-Cruz. Violette est folle : elle ne sait pas que le duc de Montefalcone est ici et que la duchesse lui appartient si on la retrouve.

J'attends toujours, espérant retrouver Santa-Cruz.

Quoiqu'il en soit, j'ai bien fait de venir; car j'ai mis la main sur un testament de la duchesse que le mari eut certes jeté au feu.

Par ce testament, la duchesse donne un million pour refaire une dot à mademoiselle Staller. Raoul d'Oraie ne fera plus de façons pour l'épouser.

Ce n'est pas tout : la duchesse donne un million à sa chère chanoinesse rousse, un demi-million à mademoiselle de Saint-Réal et un demi-million à madame Andamy.

Elle vous donne à vous un Léonard de Vinci, un Raphaël, un Titien et un Véronèse que j'irai voir demain dans son palais de Milan à la barbe du Montefalcone.

Elle n'a oublié personne, pas même son mari.

Elle n'a pas oublié les pauvres : voilà pour-

quoi elle me donne vingt-cinq mille livres de rentes — insaisissables! — car elle me connaît bien.

Elle espérait encore en mourant que notre chère petite Antonia n'avait pas été assassinée à sa place, car elle lui lègue aussi vingt-cinq mille francs de rente.

Mais l'argent ne fait pas le bonheur, surtout pour ceux qui sont morts : vous n'imaginez pas comme je suis désolé d'avoir perdu deux pareils amis. Et Violette? la reverra-t-on!

Et vous? vous êtes si heureux, que vous allez cacher votre bonheur.

Après toutes ces batailles de la vie où je vois tant de morts et de blessés, à qui voulez-vous donc que je dise : serrons nos rangs!

Adieu mon ami. Je vous embrasse,

MONJOYEUX.



TABLE DU TOME QUATRIÈME

LIVRE XIII

SANTA-CRUZ ET VIOLETTE

I *La Duchesse aura-t-elle un amant?* . . 3
II *Une autre promenade amoureuse au Parc des Princes.* 5
III *Un Grand d'Espagne sans le savoir.* . . 14
IV *Pourquoi Violette s'exila.* 54
V *Un drame en cinq actes.* 58
VI *La Comédie en cinq heures.* 83
VII *Puisque la mère s'amuse la fille ira au couvent.* 106
VIII *Violette à Parisis* 119

LIVRE XIV

JOSEPH ET PUTIPHAR

I *Colombe amoureuse.* 123
II *L'Amour à la fenêtre.* 128
III *Madeleine et Colombe* 158

LIVRE XV

LE CHAPITRE DES VENGEANCES

I *Les trois amoureux de Bianca.* 167
II *Le Retour d'Ulysse.* 173
III *Où on a des nouvelles de Judith.* . . . 179
IV *Le dernier amour de madame de Fontaneilles* 189
V *La Vengeance de Monjoyeux.* 201

LIVRE XVI

LES ROSES FANÉES

I *Ce qu'il y avait dans la main de Colombe* 207
II *Le Bonheur officiel.* 215
III *Le Buisson ardent.* 224
IV *Les Roses fanées.* 230
V *Une reconnaissance mélodramatique.* . . 243

LIVRE XVII

LES CAUSERIES DU VENDREDI

CONTES ET PARADOXES

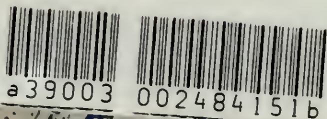
I *Les Causeries du Vendredi* 247
II *Quelques opinions avancées sur la Parisienne* 272
III *Les Larmes de Bianca* 301

LIVRE DERNIER

LE DUEL DES PASSIONS

I *Bianca et Santa-Cruz* 311
II *La Villa des Marbres* 320
III *Battaglia* 328
IV *Joies des lèvres, tourments du cœur* . . 332
V *Les Ombres qui passent* 337
VI *Pèlerinage des âmes en peine* 347
VII *Ci-gît un homme, ci-gît une femme* . . 353
VIII *L'Amour dans la Mort* 363
IX *La Légende des Parisis* 367

IMPRIMERIE ALCAN-LÉVY, BOULEVARD DE CLICHY, 62, PARIS


a39003 002484151b

